Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

Coloured covers/ Couverture de couleur Couverture andommagée Covers demaged/ Couverture endommagée Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée Cover title missing/ Le titre de couverture manque Coloured maps/ Coloured ink (i.e. other than blue or black!/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) Coloured pletes and/or litiustrations/ Planches et/ou litustrations en couleur Bound with other material/ Relié avec d'autres documents Tight binding may dause shedows or distortion along interior margin/ Le re jure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure Blank leaves added during restoration may appear within the bast. Whenever possible, these have been emitted from filming/ Il se peut que coratines apgées blenches aloutsées lors d'une restauration applaraiseent dans le texte, mals, loraque cole del chi possible, ose peges n'ont pee été filmées. Additional comments:/ Commentairee supplémentaires: Commentairee supplémentaires: Trem is filmed at the reduction ratio checked below/ C for ment est filmé au taux de réduction indiqué ci-deseous.	· • • • • • • • • • • • • • • • • • • •	The institute has attempted to obtain the best original capy available for filming. Features of this capy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.												L'institut a microfilmé le meilieur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dens la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.											
Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée Covers title missing/ Le titre de couverture manque Coloured maps/ Coloured maps/ Coloured maps/ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) Coloured plates and/or litustrations/ Planches et/ou litustrations en couleur Bound with other materiel/ Relié avec d'autres documents Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Lar flure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines peges blanches ajoutées for d'une restauration appraisement dans le texte, mals, lorsque cele était possible, oes pages n'ont pas été filmées. Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Truim is filmed at the reduction ratio checked below/ C dor mont est filmé au taux de réduction indiqué ci-deseous.	٠.					le ur										•	_								
Cover title missing/ Le thre de couverture manque Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur Coloured inik (i.e. other than blue or black)/ Enors de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur Bound with other material/ Relié avec d'autres documents Tight binding may cause shadows or distortion along interior margis/ La reliure servée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure Blank leeves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these here been omitted from filming/ Il se peut que certaines appeas blanches ajoutées lors d'une restauration apparaiseent dans le texte, mais, lorsque cels était possible, ces pages in ont pas éta filmées. Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: The is filmed at the reduction ratio checked below/ C for mont est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous. 10X 14X 18X 22X 28X 28X 28X 28X 28X			_		•	magé	• (_		_		, 6						
Le titre de couverture manque Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur Coloured ink (i.e. other then blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) Coloured pletes and/or lilustrations/ Plenches et/ou illustrations en couleur Bound with other material/ Relié avec d'autres documents Tight binding may deuse shadows or distortion along interior margin/ La re illure serde peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blenches ajoutées lors d'une restouration supratisesent dans le texte, male, lorsque cele était possible, oes pages n'ont pas été filmées. Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Truem is filmed at the reduction ratio checked below/ C dor mont est filmé au taux de réduction indiqué ci-deseous. 10X 14X 20X 22X 26X 30X	,												Ĺ												
Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Enore de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur Bound with other material/ Relié avec d'autres documents Tight binding may éause shadows or distortion along interior margin/ La re illure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion is long de la marge intérieure Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se pout que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration applaraiseent dans le texte, mals, lorsque cele était possible, ces pages n'ont pas été filmées. Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Trem is filmed at the reduction ratio checked below/ C dor mont est filmé au taux de réduction indiqué ci-deseous. 10X 14X 28X 22X 28X 28X 20X	-						anqu	•															•		
Enore de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) Coloured plates and/or Hlustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur Bound with other material/ Relié avec d'autres documents Tight binding may écuse shadows or distortion along interior margin/ La re liure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration applaraiseent dans le texte, male, lorsque cels était possible, ces pages n'ont pas été filmées. Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Transparence Cuality of print varies/ Quality inégale de l'impression Unitudes supplementary material/ Seule édition disponible Seule édition disponible Pages wholly or pertially obscured by errata silpe, tiesues, etc., have béen refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurées par un feuillet d'errata, une pollunetc., ont été filmées à nouveau de façon à obtanir la meilleure image possible. Transparence Cuality of print varies/ Quality inégale de l'impression Includes supplementary material/ Seule édition disponible Pages wholly or pertially obscured by errata sipe, tiesues, etc., have béen refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurées pages totalement ou part	•					u es e r	ı cou	lour														•			
Planches et/ou illustrations en couleur Qualité inégale de l'impression														<u> </u>			•					, •			
Tight binding may deuse shedows or distortion along interior margin/ La re liure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure Pages wholly or partially obscured by errata silps, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best peesible image/ Il se peut que certaines pages blenches ajoutées fors d'une restauration applaraiseent dans le texte, mals, loraque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Commentaires supplémentaires																									
along interior margin/ La re liure serrée peut causer de l'ombre ou de la dietortion le long de la marge intérieure Bienk leeves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ il se peut que certaines pages blenches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mals, loraque cele était possible, ces pages n'ont pas étá filmées. Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Triem is filmed at the reduction ratio checked below/ C do ment est filmé au taux de réduction indiqué ci-deseous. 10X 14X 28X 22X 26X 26X								ts			•														
Blank leeves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, male, loreque cele était possible, oes pages n'ont pas été filmées. Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Trem is filmed at the reduction ratio checked below/ C document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous. 10X 14X 18X 22X 28X 38X 30X		along interior margin/																							
appear within the text. Whenever possible, these have been emitted from filming/ If so pout que certaines pages blenches ajoutées lors d'une restauration apparaiseent dans le texte, mals, loraque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: The sem is filmed at the reduction ratio checked below/ Color mont est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.														 ₄	slips, tissues, etc., have been refilmed to										
Commentaires supplémentaires: Theem is filmed at the reduction ratio checked below/ C document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous. 10X 14X 18X 22X 26X 39X	`	L	have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont											Les pages totalement ou partiellement obscuroles per un feuillet d'errata, une etc., ont été filmées à nouveau de façon											
C for mont set filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous. 10X 14X 22X 26X 30X							entai	r es ;							•										
C for mont set filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous. 10X 14X 22X 26X 30X				•		•													,						
10X 14X 22X 26X 20X													804 2	٠.						٠					
							. , >				•			22X 26X 30X											
			1				1					✓													

. • . . •

Ohio Valley Historical Series.

NUMBER FIVE.

SMITH'S
Captivity with the Indians.

Ξ,

AN ACCOUNT

OF THE

Remarkable Occurrences

IN THE LIFE AND TRAVELS OF

COL. JAMES SMITH,

DURING HIS CAPTIVITY WITH THE INDIANS, IN THE YEARS
1755, '56, '57, '58, & '59.

WITH

An Appendix of Illustrative Notes.

By WM. M. DARLINGTON,

OF PITTSBURGH.

CINCINNATI:
ROBERT CLARKE & CO
1870.

= () | () | ()

MITTE J

Entered, according to Act of Congress, in the year 1870,

By ROBERT CLARKE & CO.,

In the Clerk's Office of the District Court of the United States in and for the Southern District of Ohio.

OHIO VALLEY PRESS,
ROBERT CLARKE & CO.

N

PREFATORY.

E select this as one of the reprints of our Ohio Valley Historical Series, believing that in it the Indian "Customs, Manners, Traditions, Theological Sentiments, Mode of Warfare, Military Tactics, Discipline, and Encampment, Treatment of Prisoners, etc., are better explained and more minutely related than has been heretofore done," as the author expresses himself in his title page. His vivid pictures of the vagrant, precarious lives of the Indians, little more than a century ago, in the then unbroken wilderness which has given place to the prosperous State of Ohio, written without any pretense to style or learning, bear every impress of truthfulness; and as a faithful record of an eye-witness of their condition, habits, etc., it deserves to be perpetuated. It has been several times reprinted, with more or less accuracy, but all the editions may now be classed among the scarce books.

James Smith was born in 1737, in Franklin county, Pennsyl-

vania, at that time the backwoods frontier, the extreme limit of civilization. As might be expected, he received but a limited education in book-learning, but, as befitted a backwoods boy, he was well versed in wood-craft, active in the hunt, and inured to all the hardships and trials of a frontier life. At the age of eighteen, in 1755, he was taken captive by the Indians, was adopted into one of their families, and accompanied them in all their wanderings, till his escape in 1759. He returned to Conococheague early in 1760, and was received with great joy by his family and friends.

He settled himself at his old home in the ordinary routine of pioneer farming, and in May, 1763, married Miss Anne Wilson, by whom he had seven children—four sons, Jonathan, William, James, and Robert; and three daughters, Jane, Elizabeth, and Rebecca. His subsequent adventures, as a leader of the Blackboys, in 1763 and 1769; his service as a lieutenant in Bouquet's expedition against the Ohio Indians in 1764; his exploring excursion into southern Kentucky in 1766, and his services during the Revolutionary war, in which he earned and received the rank of colonel, are sufficiently detailed in his own narrative.

After the temporary peace made with the Indians in 1778, he removed to Westmoreland county, Pennsylvania, and settled on a farm on Jacob's creek. Here his wife died. Of her we know little, except that she was a good woman, and a devoted wife and mother. In 1785, he spent most of the summer in Kentucky, looking after some land claims; there he married his

second wife, Mrs. Margaret Irvin,* nee Rodgers, widow of Mr. Abraham Irvin, a woman of cultivated mind, with whom he lived happily until her decease in 1800. They had no children. She had five by her former marriage.

Of Mr. Smith's affection for his first wife, the following incident bears witness. It was communicated to us by Rev. J. M. Smith, son of Mr. Smith's youngest son, Robert.

"My father's earliest recollections related to the habits of his father, which he told about as follows: His mother was buried on the farm, on a hill at some distance from the house, where some large oak trees had been left standing to mark and shade the family burying ground. Under the shade of these trees my grandfather had constructed a kind of booth, somewhat after the form of an Indian wigwam, but small in size.

^{*}The following account is given of Mrs. Irvin in the edition of this work, published by Grigg & Elliot, in 1834:

[&]quot;She was born in the year 1744, in Hanover county, Virginia. She was of a respectable family; her father and the Rev. Dr. Rodgers, of New York, were brothers' children. Her mother was sister to the Rev. James Caldwell, who was killed by the British and tories at Elizabeth Point, New Jersey. Her father removed, when she was a child ,to what was then called Lunenburg, now Charlotte county, Virginia. She never went to school but three months, and that at the age of five years. At the expiration of that term the school ceased, and she had no opportunity to attend one afterward. Her mother, however, being an intelligent woman, and an excellent scholar, gave her lessons at home. On the 5th of November, 1764, she was married to Mr. Irvin, a respectable man, though in moderate circumstances. In the year 1777, when every true friend of his country felt it his duty to render some personal service, he and a neighbor, by the name of William Handy, agreed that they would enlist for the term of three years, and each to serve eighteen months; Irvin to serve the first half, and Handy the second. Mr. Irvin entered upon duty, in company with many others from that section of the country. When they had marched to Dumfries, Va., before they joined the main army, they were ordered to halt and inoculate for the small-pox-Irvin neglected to inoculate, under the impression he had had the disease during infancy-The consequence was, he took the small-pox in the natural way, and died, leaving Mrs-Irvin, and five small children, four sons and a daughter.

In this he had made a couch, upon which he would lie upon his back and read. To this retreat he was accustomed to take his little son, and there to read to him from the Holy Scriptures, and point out to him the grave of his mother. Their last visit to this hallowed spot made a very deep impression upon the mind of my father; he never referred to it without tears, even when he was an old man. They were about to remove to the State of Kentucky, and all other matters having been arranged, he took his little boy and repaired to the grave of his wife, which he was soon to leave forever, and there the two kneeled, side by side, and the widowed husband offered up his last prayer on behalf of his orphan child over the grave of the departed wife and mother. This done, leading his little son by the hand, he followed his family, who had already started from their old home to seek a new one in the wilds of Kentucky."

This was in 1788. He took with him, his wife and her children, and of his own children, James, William, Robert, and Rebecca, and settled on Cane Ridge, in Bourbon county, Kentucky, about seven miles from Paris.

Col. Smith was a man of very quiet and taciturn character, a reader and a thinker, and much given to religious reading and meditation. In him, however, the courage of opinion was fully developed, and when roused, he had more than ordinary talent

In the fall of 1782, Mrs. Irvin removed, in company with a number of enterprising Virginians, to the wilds of Kentucky; and three years afterward intermarried with Col. Smith, by whom she had no issue. She died about the year 1800, in Bourbon county, Kentucky, in the 56th year of her age. She was a member of the Presbyterian church, and sustained through life an unblemished reputation. In early life she wrote but little, most of her productions being the fruits of her maturer years, and while she was the wife of Col. Smith. But little of her composition has ever been put to press; but her genius and taste were always acknowledged by those who had access to the productions of her pen. She had a happy talent for pastoral poetry, and many fugitive pieces ascribed to her will long be cherished and admired by the children of song.

in debate, so that among his new neighbors he soon became a man of mark. He was elected the same year a member of the convention which sat at Danville to confer about a separation from the State of Virginia, and afterward represented Bourbon county in the General Assembly of the State.

In religious matters Col. Smith was an enthusiast, and for some time took an active part in the Stoneite movement, which so excited the early church in Kentucky, for an account of which we must refer our readers to Davidson's History of the Presbyterian Church in Kentucky. He finally, however, returned to the Presbyterian church, and receiving licensure, or perhaps ordination, he spent much of his time in his later years as a missionary among the Indians, for which work his familiarity with Indian character eminently fitted him.

In 1802 he lived with his son James, to whom he had conveyed the copyright and the remaining copies of his work, and also twenty acres of land, for which the son had agreed "to decently support his father during his lifetime."

On his return from one of his missionary excursions into Tennessee, he found that his son James had during his absence joined the Shakers, and had gone with his family to a settlement which that sect had just formed on Turtle Creek, Ohio (near Lebanon). He followed, "to see what sort of people they were," lived with them only a short time, but long enough to be disgusted with the whole fraternity. His son James, who before joining the Shakers "was naturally friendly, a dutiful son, a kind husband and a tender father," seems to have changed his whole nature, and

"appeared to be divested of natural affection toward his wife Polly and other connections." She, on going to visit some relatives with her father-in-law, was advertised by her husband as having left his "house and board without any just cause;" and on her return, at the instigation of the elders, he refused to receive her, or allow her to see her children, "without she would receive their testimony." Thus driven from the settlement, and from her husband and children, she returned to her friends in Kentucky. Col. Smith was greatly exasperated at the conduct of his son, and opened his batteries on the leaders of the Shakers, exposing them socially, theologically, and politically, in a pamphlet entitled

"REMARKABLE OCCURRENCES lately discovered among the People called SHAKERS: of a Treasonable and habarbarous nature; or, SHAKERISM DEVELOPED. By James Smith. Paris (Ky.) Printed by Joel R. Lyle." (1810.) pp. 24.

This brought out a rejoinder by Richard McNemar, one of their leaders, and Col. Smith again appeared in print, in a pamphlet of 44 pages, entitled

"SHAKERISM DETECTED; their Erroneous and Treasonable Proceedings, and False Publications contained in Different Newspapers, Exposed to Public View, by the depositions of ten different persons living in various parts of the State of Kentucky and Ohio, accompanied with remarks. By Col. James Smith, of Kentucky. Paris, Kentucky. Printed by Joel R. Lyle. 1816."

These, however, had no result so far as the son was concerned: he remained with the Shakers; and Col. Smith spent the remainder of his days, thus embittered by the unnatural conduct of his son, chiefly with his step-children, the Irvins, in Washington county, Kentucky, where he died in 1812.

The Indians had again become very troublesome in 1811, and a general Indian war was expected. Col. Smith, now too old for actual service,* but still having considerable of the old leaven of patriotism in him, wrote out and published a treatise on Indian warfare, of which the following is the title page:

"A Treatise on the Mode and Manner of Indian War, their Tactics, Discipline and Encampment, the various Methods they Practise, in order to obtain the Advantage, by Ambush, Surprise, Surrounding, &c. Ways and Means proposed to Prevent the Indians from obtaining the Advantage. A Chart, or Plan of Marching, and Encamping, laid down, whereby we may undoubtedly Surround them, if we have Men Sufficient. Also—A Brief Account of Twenty-three Campaigns, carried on against the Indians with the Events since the year 1755; Gov. Harrison's included. By Col. James Smith. Likewise—Some Abstracts selected from his Journal, while in Captivity with the Indians, relative to the Wars: which was published many years ago, but few of them now to be found. Paris Kentucky. Printed by Joel R. Lyle. 1812." pp 1, 59.

There is not much new matter in this volume. It is little more than those portions of his "captivity" relating to Indian warfare, rearranged and connected. No one could read it without being convinced of the wisdom of the tactics he suggests and even of their applicability to Indian warfare in these latter days.

^{*}He made the attempt, however. In Niles' Register for September 26, 1812, he is said to have "gone to join the army, when he heard of the surrender of Hull." His son Robert raised a company of volunteers in Washington county, Ky. He was a tanner, and in order to uniform his company he tanned all their pantaloons in his vats.

We must express our obligations to Miss Sarah M'Quaid, of Elizabeth, Pennsylvania, who was brought up in Jonathan Smith's family, and Rev. J. M. Smith, of McKeesport, Pennsylvania, for much of the material of this sketch; and also to Rev. Joel K. Lyle, of Lexington, for the use of the two Shaker pamphlets; and Mr. S. B. Elliott, of Cincinnati, for the pamphlet on Indian warfare.

Since the narrative was printed we have been favored by Mr. Wm. M. Darlington of Pittsburgh with the valuable Notes printed in the Appendix on the localities, etc., mentioned by Col. Smith. They will be found to be of considerable interest, and add very much to the value of this republication. We regret that they were received too late to refer to them in the text, but the pages are given with the Notes referring back to the Narrative, and the Index will be a ready reference to both the text and notes.

AN ACCOUNT

OF THE

REMARKABLE OCCURRENCES

IN THE LIFE AND TRAVELS OF

Col. JAMES SMITH,

(Now a Citizen of Bourbon County, Kentucky,)

DURING HIS CAPTIVITY WITH THE INDIANS,

IN THE YEARS 1755, '56, '57, '58, & '59,

In which the Customs, Manners, Traditions, Theological Sentiments, Mode of Warfare, Military Tactics, Discipline and Encampments, Treatment of Prisoners, &c. are better explained, and more minutely related, than has been heretofore done, by any author on that subject. Together with a Description of the Soil, Timber and Waters, where he traveled with the Indians, during his captivity.

TO WHICH IS ADDED,

A Brief Account of some Very Uncommon Occurrences, which transpired after his return from captivity; as well as of the Different Campaigns carried on against the Indians to the westward of Fort Pitt, since the year 1755, to the present date.

WRITTEN BY HIMSELF.

LEXINGTON:

PRINTED BY JOHN BRADFORD, ON MAIN STREET,

COPY RIGHT SECURED ACCORDING TO ACT OF CONGRESS.

PREFACE.

WAS strongly urged to publish the following work, immediately after my return from captivity, which was nearly forty years ago—but, as at that time the Americans were so little acquainted with Indian affairs, I apprehended a great part of it would be viewed as fable or romance.

As the Indians never attempted to prevent me either from reading or writing, I kept a Journal, which I revised shortly after my return from captivity, and which I have kept ever since: and as I have had but a moderate English education, have been advised to employ some person of liberal education to transcribe and embellish it—but believing that nature always outshines art, have thought, that occurrences truly and plainly stated, as they happened, would make the best history, be better understood, and most entertaining.

In the different Indian speeches copied into this work,

I have not only imitated their own style, or mode of

speaking, but have also preserved the ideas meant to be communicated in those speeches—In common conversation, I have used my own style, but preserved their ideas. The principal advantage that I expect will result to the public, from the publication of the following sheets, is the observations on the Indian mode of warfare. Experience has taught the Americans the necessity of adopting their mode, and the more perfect we are in that mode, the better we shall be able to defend ourselves against them, when defence is necessary.

JAMES SMITH.

Bourbon County, June 1st, 1799.

REMARKABLE

OCCURRENCES, ETC.

In May 1755, the province of Pennsylvania, agreed to send out three hundred men, in order to cut a waggon road from Fort Loudon, to join Braddock's road, near the Turkey Foot, or three forks of Yohogania. My brother-in-law, William Smith esq. of Conococheague, was appointed commissioner, to have the oversight of these road-cutters.

Though I was at that time only eighteen years of age, I had fallen violently in love with a young lady, whom I apprehended was possessed of a large share of beath beauty and virtue; but being born between Venus and Mars, I concluded I must also leave my dear fair one, and go out with this company of road-cutters, to

fee the event of this campaign; but still expecting that fome time in the course of this summer, I should again return to the arms of my beloved.

We went on with the road, without interruption, until near the Allegheny Mountain; when I was fent back, in order to hurry up some provision waggons that were on the way after us; I proceeded down the road as far as the croffings of Juniata, where, finding the waggons were coming on as fast as possible, I returned up the road again towards the Allegheny Mountain, in company with one Arnold Vigoras. About four or five miles above Bedford, three Indians had made a blind of bushes, stuck in the ground, as though they grew naturally, where they concealed themselves, about fifteen yards from the road. When we came opposite to them, they fired upon us, at this short distance, and killed my fellow traveller, yet their bullets did not touch me; but my horse making a violent start, threw me, and the Indians immediately ran up, and took me prisoner. The one that laid hold on me was a Canafatauga, the other two were Delawares. One of them could speak English, and asked me if there were any more white men coming after? I told them not any near, that I knew of. Two of these Indians stood by me, whilst the other scalped my comrade: they then set off and ran at a smart rate, through the woods, for about fifteen miles, and that night we flept on the Alegheny Mountain, without fire.

The next morning they divided the last of their provision which they had brought from Fort DuQuesne, and gave me an equal share, which was about two or three ounces of mouldy biscuit—this and a young Ground-Hog, about as large as a Rabbit, roafted, and also equally divided, was all the provision we had until we came to the Loyal-Hannan, which was about fifty miles; and a great part of the way we came through exceeding rocky Laurel-thickets, without any path. When we came to the West side of Laurel Hill, they gave the scalp halloo, as usual, which is a long yell or halloo, for every scalp or prisoner they have in possession; the last of these scalp halloos was followed with quick and sudden; shrill shouts of joy and triumph. On their performing this, we were answered by the siring of a number of guns on the Loyal-Hannan, one after another, quicker than one could count, by another party of Indians, who were encamped near where Ligoneer now stands. As we advanced near this party, they increased with repeated shouts of joy and triumph; but I did not share with them in their excessive mirth. When we came to this camp, we found they had plenty of Turkeys and other meat, there; and though I never before eat venison without bread or salt, yet as I was hungry, it relished very well. There we lay that night, and the next morning the whole of us marched on our way for Fort DuQuesne. The night after we joined another camp of Indians, with nearly the same ceremony, attended with great noise, and apparent joy, among all, except one. The next morning we continued our march, and in the afternoon we came in full view of the fort, which stood on the point, near where Fort Pitt now stands. We then made a halt on the bank of the Alegheny, and repeated the scalp halloo, which was answered by the firing of all the firelocks in the hands of both Indians and French who were in and about the fort, in the aforesaid manner, and also the great guns, which were followed by the continued shouts and yells of the different savage tribes who were then collected there.

As I was at this time unacquainted with this mode of firing and yelling of the favages, I concluded that there were thousands of Indians there, ready to receive General Braddock; but what added to my furprize, I faw numbers running towards me, stripped naked, excepting breech-clouts, and painted in the most hideous manner, of various colors, though the principal color was vermillion, or a bright red; yet there was annexed to this, black, brown, blue, &c. As they approached, they formed themselves into two long ranks, about two or three rods apart. I was told by an Indian that could speak English, that I must run betwixt these ranks, and that they would flog me all the way, as I ran, and if I ran quick, it would be fo much the better, as they would quit when I got to the end of the ranks. There appeared to be a general rejoicing around me, yet I could find nothing like joy in my breast; but I started to the race with all the resolution and vigor I was capable of exerting, and found that it was as I had had been told, for I was flogged the whole way. When I had got near the end of the lines, I was struck with something that appeared to me to be a stick, or the handle of a tommahawk, which caused me to fall to the ground. On my recovering my senses, I endeavored to renew my race; but as I arose, some one cast sand in my eyes, which blinded me so, that I could not see where to run. They continued beating me most intolerably, until I was at length insensible; but before I lost my senses, I remember my wishing them to strike the satal blow, for I thought they intended killing me, but apprehended they were too long about it.

The first thing I remember was my being in the fort, amidst the French and Indians, and a French doctor standing by me, who had opened a vein in my left arm: after which the interpreter asked me how I did, I told him I felt much pain; the doctor then washed my wounds, and the bruised places of my body, with French brandy. As I felt faint, and the brandy smelt well, I asked for some inwardly, but the doctor told me, by the interpreter, that it did not suit my case.

When they found I could speak, a number of Indians came around me, and examined me with threats of cruel death, if I did not tell the truth. The first question they asked me, was, how many men were there in the

party that were coming from Pennsylvania, to join Braddock? I told them the truth, that there were three hundred. The next question was, were they well armed? I told them they were all well armed, (meaning the arm of flesh) for they had only about thirty guns among the whole of them; which, if the Indians had known, they would certainly have gone and cut them all off; therefore I could not in conscience let them know the defenceless situation of these road-cutters. I was then sent to the hospital, and carefully attended by the doctors, and recovered quicker than what I expected.

Some time after I was there, I was visited by the Delaware Indian already mentioned, who was at the taking of me, and could speak some English. he spoke but bad English, yet I found him to be a man of confiderable understanding. I asked him if I had done any thing that had offended the Indians, which caused them to treat me so unmercifully? He said no, it was only an old custom the Indians had, and it was like how do you do; after that he said I would be well used. I asked him if I should be admitted to remain with the French? He said no—and told me that as foon as I recovered, I must not only go with the Indians, but must be made an Indian myself. him what news from Braddock's army? He faid the Indians spied them every day, and he shewed me by making marks on the ground with a stick, that Braddock's army was advancing in very close order, and that the Indians would surround them, take trees, and (as he expressed it) shoot um down all one pigeon.

Shortly after this, on the 9th day of July 1755, in the morning I heard a great stir in the fort. As I could then walk with a staff in my hand, I went out of the door which was just by the wall of the fort, and stood upon the wall and viewed the Indians in a huddle before the gate, where were barrels of powder, bullets, slints &c., and every one taking what suited; I saw the Indians also march off in rank intire—likewise the French Canadians, and some regulars, after viewing the Indians and French in different positions, I computed them to be about four hundred, and wondered that they attempted to go out against Braddock with so small a party. I was then in high hopes that I would soon see them slying before the British troops, and that General Braddock would take the fort and rescue me.

I remained anxious to know the event of this day; and in the afternoon I again observed a great noise and commotion in the fort, and though at that time I could not understand French, yet I found it was the voice of Joy and triumph, and feared that they had received what I called bad news.

I had observed some of the old country soldiers speak Dutch, as I spoke Dutch I went to one of them and asked him what was the news? he told me that a runner had just arrived, who said that Braddock would

certainly be defeated; that the Indians and French had furrounded him, and were concealed behind trees and in gullies, and kept a constant fire upon the English, and that they saw the English falling in heaps, and if they did not take the river which was the only gap, and make their escape, there would not be one man left alive before sun down. Some time after this I heard a number of scalp halloo's and saw a company of Indians and French coming in. I observed they had a great many bloody scalps, grenadiers' caps, British canteens, bayonets &c. with them. They brought the news that Braddock was defeated. After that another company came in which appeared to be about one hundred, and chiefly Indians, and it feemed to me that almost every one of this company was carrying scalps; after this came another company with a number of waggon-horses, and also a great many scalps. Those that were coming in, and those that had arrived, kept a constant firing of fmall arms, and also the great guns in the fort, which were accompanied with the most hedeous shouts and yells from all quarters; fo that it appeared to me as if the infernal regions had broke loose.

About sun down I beheld a small party coming in with about a dozen prisoners, stripped naked, with their hands tied behind their backs, and their faces, and part of their bodies blacked—these prisoners they burned to death on the bank of Alegheny River opposite to the fort. I stood on the fort wall until I beheld them begin

to burn one of these men, they had him tied to a stake and kept touching him with fire-brands, red-hot irons &c. and he screening in a most doleful manner,—the Indians in the mean time yelling like infernal spirits. As this scene appeared too shocking for me to behold, I retired to my lodging both sore and sorry.

When I came into my lodgings I saw Russel's Seven Sermons, which they had brought from the field of battle, which a Frenchman made a present of to me. From the best information I could receive there were only seven Indians and four French killed in this battle, and sive hundred British lay dead in the field; besides what were killed in the river on their retreat.

The morning after the battle I faw Braddock's artilery brought into the fort, the same day I also saw several Indians in British-officers' dress with sash, half-moon, laced hats &c. which the British then wore.

A few days after this the Indians demanded me and I was obliged to go with them. I was not yet well able to march, but they took me in a canoe, up the Alegheny River to an Indian town that was on the north fide of the river, about forty miles above Fort DuQuesne. Here I remained about three weeks, and was then taken to an Indian town on the west branch of Muskingum, about twenty miles above the forks, which was called Tullihas, inhabited by Delawares, Caughnewagas and Mohicans.—On our rout betwixt the aforesaid towns, the country was chiefly black-oak and white-oak land,

which appeared generally to be good wheat land, chiefly fecond and third rate, intermixed with some rich bottoms.

The day after my arrival at the aforesaid town, a number of Indians collected about me, and one of them began to pull the hair out of my head. He had some ashes on a piece of bark, in which he frequently diped his fingers in order to take the firmer hold, and so he went on, as if he had been plucking a turkey, until he had all the hair clean out of my head, except a small fpot about three or four inches square on my crown; this they cut off with a pair of scissors, excepting three locks, which they dressed up in their own mode. of these they wraped round with a narrow beaded garter made by themselves for that purpose, and the other they platted at full length, and then stuck it full of silver broches. . After this they bored my nose and ears, and fixed me off with ear rings and nose jewels, then they ordered me to strip off my clothes and put on a breechclout, which I did; then they painted my head, face and body in various colors. They put a large belt of wampom on my neck, and filver bands on my hands and right arm; and so an old chief led me out in the ftreet and gave the alarm halloo, coo-wigh, feveral times repeated quick, and on this all that were in the town came running and stood round the old chief, who held me by the hand in the midst. As I at that time knew nothing of their mode of adoption, and had seen them put to death all they had taken, and as I never could

find that they faved a man alive at Braddock's defeat, I made no doubt but they were about putting me to death in some cruel manner. The old chief holding me by the hand made a long speech very loud, and when he had done he handed me to three young fquaws, who led me by the hand down the bank into the river until the water was up to our middle. The squaws then made figns to me to plunge myself into the water, but I did not understand them; I thought that the refult of the council was that I should be drowned, and that these young ladies were to be the executioners. They all three laid violent hold of me, and I for some time opposed them with all my might, which occasioned loud laughter by the multitude that were on the bank of the river. At length one of the squaws made out to fpeak a little English (for I believe they began to be afraid of me) and faid, no hurt you; on this I gave myself up to their ladyships, who were as good as their word; for though they plunged me under water, and washed and rubbed me severely; yet I could not say they hurt me much.

These young women then led me up to the council house, where some of the tribe were ready with new cloths for me. They gave me a new ruffled shirt, which I put on, also a pair of leggins done off with ribbons and beads, likewise a pair of mockasons, and garters dressed with beads, Porcupine-quills, and red hair—also a tinsel laced cappo. They again painted my head and face

with various colors, and tied a bunch of red feathers to one of these locks they had left on the crown of my head, which stood up five or fix inches. They seated me on a bear skin, and gave me a pipe, tomahawk, and polecat skin pouch, which had been skined pocket fashion, and contained tobacco, killegenico, or dry fumach leaves, which they mix with their tobacco,—also fpunk, flint and steel. When I was thus seated, the Indians came in dreffed and painted in their grandest manner. As they came in they took their feats and for a confiderable time there was a profound filence, every one was fmoking,—but not a word was spoken among them.—At length one of the chiefs made a speech which was delivered to me by an interpreter,—and was as followeth:-"My fon, you are now flesh of our flesh, and bone of our bone. By the ceremony which was performed this day, every drop of white blood was washed out of your veins; you are taken into the Caughnewago nation, and initiated into a warlike tribe; you are adopted into a great family, and now received with great feriousness and solemnity in the room and place of a great man; after what has passed this day, you are now one of us by an old strong law and custom-My son, you have now nothing to fear, we are now under the fame obligations to love, support and defend you, that we are to love and defend one another, therefore you are to consider yourself as one of our people."—At this time I did not believe this fine speech, especially that of the white blood being washed out of me; but since that time I have found that there was much sincerity in said fpeech,—for from that day I never knew them to make any distinction between me and themselves in any respect whatever until I lest them.—If they had plenty of cloathing I had plenty, if we were scarce we all shared one sate.

After this ceremony was over, I was introduced to my new kin, and told that I was to attend a feaft that evening, which I did. And as the custom was, they gave me also a bowl and wooden spoon, which I carried with me to the place, where there was a number of large brass kettles full of boiled venison and green corn; every one advanced with his bowl and spoon and had his share given him.—After this, one of the chiefs made a short speech, and then we began to eat.

The name of one of the chiefs in this town was Tecanyaterighto, alias Pluggy, and the other Afallecoa alias Mohawk Solomon.—As Pluggy and his party were to start the next day to war, to the frontiers of Virginia, the next thing to be performed was the war dance, and their war fongs. At their war dance they had both vocal and instrumental music. They had a short holow gum close in one end, with water in it, and parchment stretched over the open end thereof, which they beat with one stick, and made a sound nearly like a mussel drum; all those who were going on this expedition collected together and formed. An old Indian then began

to fing and timed the music by beating on this drum, as the ancients formerly timed their music by beating the tabor. On this the warriors began to advance, or move forward in concert, like well disciplined troops would march to the fife and drum. rior had a tomahawk, spear or war-mallet in his hand, and they all moved regularly towards the east, or the way they intended to go to war. At length they all stretched their tomahawks towards the Potomack, and giving a hideous shout or yell, they wheeled quick about, and danced in the fame manner back. The next was the war fong. In performing this, only one fung at a time, in a moving posture, with a tomahawk in his hand, while all the other warriors were engaged in calling aloud be-ub, be-ub, which they constantly repeated, while the war fong was going on. When the warior that was finging had ended his fong, he struck a war post with his tomahawk, and with a loud voice told what warlike exploits he had done, and what he now intended to do, which was answered by the other wariors, with loud shouts of applause. Some who had not before intended to go to war, at this time were fo animated by this performance that they took up the tomahawk and fung the war fong, which was answered with shouts of joy, as they were then initiated into the present marching company. The next morning this company all collected at one place, with their heads and faces painted with various colors, and packs upon their

backs; they marched off all filent, except the commander, who, in the front fang the travelling fong, which began in this manner: boo caughtainte beegana. Just as the rear passed the end of the town, they began to fire in their slow manner, from the front to the rear, which was accompanied with shouts and yells from all quarters.

This evening I was invited to another fort of dance, which was a kind of promiscuous dance. The young men stood in one rank, and the young women in another, about one rod apart, facing each other. one that raised the tune, or started the song, held a small gourd or dry shell of a squash, in his hand, which contained beads or small stones, which rattled. When he began to fing, he timed the tune with his rattle; both men and women danced and fung together, advancing towards each other, stooping until their heads would be touching together, and then ceased from dancing, with loud shouts, and retreated and formed again, and so repeated the same thing over and over, for three or four hours, without intermission. This exercise appeared to me at first irrational and insipid; but I found that in finging their tunes, they used ya ne no boo wa ne &c., like our fa fol la, and though they have no fuch thing as jingling verse, yet they can intermix sentences with their notes, and fay what they please to each other, and carry on the tune in concert. I found that this was a kind of wooing or courting dance, and as they

advanced stooping with their heads together, they could fay what they pleased in each other's ear, without disconcerting their rough music, and the others, or those near, not hear what they say.

Shortly after this I went out to hunt, in company with Mohawk Solomon, fome of the Caughnewagas and a Delaware Indian that was married to a Caughnewaga squaw. We travelled about fouth, from this town, and the first night we killed nothing, but we had with us green corn, which we roafted and ate that night. The next day we encamped about twelve o'clock, and the hunters turned out to hunt, and I went down the run that we encamped on, in company with fome fquaws and boys, to hunt plumbs, which we found in great plenty. On my return to camp I observed a large piece of fat meat: the Delaware Indian that could talk some English, observed me looking earnestly at this meat, and asked me what meat you think that is? I faid I supposed it was bear meat; he laughed and faid, ho, all one fool you, beal now elly pool, and pointing to the other side of the camp, he faid look at that skin, you think that beal skin? I went and lifted the skin, which appeared like an ox hide: he then faid, what skin you think that? I replied that I thought it was a buffaloe hide; he laughed and faid you fool again, you know nothing, you think buffaloe that colo? acknowledged I did not know much about these things, and told him I never faw a buffaloe, and that I had not heard what color they were. He replied by and by you shall see gleat many buffaloe; He now go to gleat lick. That skin no buffaloe skin, that skin buck-elk skin. They went out with horses, and brought in the remainder of this buck-elk which was the fattest creature I ever saw of the tallow kind.

We remained at this camp about eight or ten days, and killed a number of deer. Though we had neither bread or falt at this time, yet we had both roast and boiled meat in great plenty, and they were frequently inviting me to eat, when I had no appetite.

We then moved to the buffaloe lick, where we killed feveral buffaloe, and in their small brass kettles they made about half a bushel of salt. I suppose this lick was about thirty or forty miles from the aforesaid town, and somewhere between the Muskingum, Ohio and Sciota. About the lick was clear, open woods, and thin white-oak land, and at that time there were large roads leading to the lick, like waggon roads. We moved from this lick about six or seven miles, and encamped on a creek.

Though the Indians had given me a gun, I had not yet been admitted to go out from the camp to hunt. At this place Mohawk Solomon asked me to go out with him to hunt, which I readily agreed to. After some time we came upon some fresh buffaloe tracks. I had observed before this that the Indians were upon their guard, and asraid of an enemy; for, until now they and the southern nations had been at war. As we were sol-

lowing the buffaloe tracks, Solomon feemed to be upon his guard, went very flow, and would frequently stand and listen, and appeared to be in suspense. We came to where the tracks were very plain in the fand, and I faid it is furely buffaloe tracks; he faid hush, you know nothing, may be buffaloe tracks, may be Catawba. went very cautious until we found some fresh buffaloe dung: he then smiled and said Catawba can not make so. He then stopped and told me an odd story about the Catawbas. He faid that formerly the Catawbas came near one of their hunting camps, and at some distance from the camp lay in ambush, and in order to decoy them out, fent two or three Catawbas in the night, past their camp, with buffaloe hoofs fixed on their feet, so as to make artificial tracks. In the morning those in the camp followed after these tracks, thinking they were Buffaloe, until they were fired on by the Catawbas, and feveral of them killed; the others fled, collected a party and pursued the Catawbas; but they, in their subtilty brought with them rattle-fnake poison, which they had collected from the bladder that lieth at the root of the fnakes' teeth; this they had corked up in a short piece of cane-stalk; they had also brought with them small cane or reed, about the fize of a rye straw, which they made sharp at the end like a pen, and dipped them in this poison, and stuck them in the ground among the grass, along their own tracks, in such a position that they might stick into the legs of the pursuers, which answered

the design; and as the Catawbas had runners behind to watch the motions of the pursuers, when they found that a number of them were lame, being artificially snake bit, and that they were all turning back, the Catawbas turned upon the pursuers, and deseated them, and killed and scalped all those that were lame.—When Solomon had finished this story, and found that I understood him, concluded by saying, you don't know, Catawba velly bad Indian, Catawba all one Devil Catawba.

Some time after this, I was told to take the dogs with me and go down the creek, perhaps I might kill a turkey; it being in the afternoon, I was also told not to go far from the creek, and to come up the creek again to the camp, and to take care not to get lost. When I had gone some distance down the creek I came upon fresh buffaloe tracks, and as I had a number of dogs with me to stop the buffaloe, I concluded I would follow after and kill one; and as the grass and weeds were rank, I could readily follow the track. A little before fundown, I despaired of coming up with them: I was then thinking how I might get to camp before night; I concluded as the buffaloe had made feveral turns, if I took the track back to the creek, it would be dark before I could get to camp; therefore I thought I would take a near way through the hills, and strike the creek a little below the camp; but as it was cloudy weather, and I a very young woodsman, I could find neither creek or camp. When night came on I fired my gun several times, and hallooed, but could have no answer. The next morning early, the Indians were out after me, and as I had with me ten or a dozen dogs, and the grass and weeds rank, they could readily sollow my track. When they came up with me, they appeared to be in a very good humor. I asked Solomon if he thought I was running away, he said no no, you go too much clooked. On my return to camp they took my gun from me, and for this rash step I was reduced to a bow and arrows, for near two years. We were out on this tour about six weeks.

This country is generally hilly, though intermixed with confiderable quantities of rich upland, and some good bottoms.

When we returned to the town, Pluggy and his party had arrived, and brought with them a confiderable number of scalps and prisoners from the South Branch of Potomack: they also brought with them an English Bible, which they gave to a Dutch woman who was a prisoner; but as she could not read English, she made a present of it to me, which was very acceptable.

I remaind in this town until fome time in October, when my adopted brother called Tontileaugo, who had married a Wiandot squaw, took me with him to Lake Erie. We proceeded up the west branch of Muskingum, and for some distance up the river the land was hilly but intermixed with large bodies of tolerable rich upland, and excellent bottoms. We proceeded on, to

the head waters of the west branch of Muskingum. On the head waters of this branch, and from thence to the waters of Canesadooharie, there is a large body of rich, well lying land—the timber is ash, walnut, sugar-tree, buckeye, honey-locust and cherry, intermixed with some oak, hickory, &c.—This tour was at the time that the black-haws were ripe, and we were seldom out of sight of them: they were common here both in the bottoms and upland.

On this route we had no horses with us, and when we started from the town, all the pack I carried was a pouch, containing my books, a little dried venison, and my blanket. I had then no gun, but Tontileaugo who was a first rate hunter, carried a risle gun, and every day killed deer, racoons or bears. We left the meat, excepting a little for present use, and carried the skins with us until we encamped, and then stretched them with elm bark, in a frame made with poles stuck in the ground and tied together with lynn or elm bark; and when the skins were dried by the fire, we packed them up, and carried them with us the next day.

As Tontileaugo could not speak English, I had to make use of all the Caughnewaga I had learned even to talk very impersectly with him: but I found I learned to talk Indian faster this way, than when I had those with me who could speak English.

As we proceeded down the Canesadooharie waters, our packs encreased by the skins that were daily killed,

and became fo very heavy that we could not march more than eight or ten miles per day. We came to Lake Erie about six miles west of the mouth of Canesadooharie. As the wind was very high the evening we came to the Lake, I was surprized to hear the roaring of the water, and fee the high waves that dashed against the shore, like the Ocean. We encamped on a run near the lake; and as the wind fell that night, the next morning the lake was only in a moderate motion, and we marched on the fand along the fide of the water, frequently resting ourselves, as we were heavy laden. I faw on the strand a number of large fish, that had been left in flat or hollow places; as the wind fell and the waves abated, they were left without water, or only a fmall quantity; and numbers of Bald and Grey Eagles, &c. were along the shore devouring them.

Some time in the afternoon we came to a large camp of Wiandots, at the mouth of Canefadooharie, where Tontileaugo's wife was. Here we were kindly received: they gave us a kind of rough, brown potatoes, which grew spontaneously and is called by the Caughnewagas ohnenata. These potatoes peeled and dipped in racoon's fat, taste nearly like our sweet-potatoes. They also gave us what they call caneheanta, which is a kind of hominy, made of green corn, dried, and beans mixed together.

From the head waters of Canesadooharie to this place, the land is generally good; chiesly first or second rate, and, comparatively, little or no third rate. The only refuse is some swamps, that appear to be too wet for use, yet I apprehend that a number of them, if drained, would make excellent meadows. The timber is blackoak, walnut, hickory, cherry, black-ash, white-ash, waterash, buckeye, black-locust, honey-locust, sugar-tree, and elm: there is also some land, though, comparatively, but fmall, where the timber is chiefly white-oak or beachthis may be called third rate. In the bottoms, and also many places in the upland, there is a large quantity of wild apple, plumb, and red and black-haw trees. appeared to be well watered, and a plenty of meadow ground, intermixed with upland, but no large prairies or glades, that I faw, or heard of. In this route, deer, bear, turkeys, and racoons, appeared plenty, but no buffaloe, and very little fign of elks.

We continued our camp at the mouth of Canefadoo-harie for some time, where we killed some deer, and a great many racoons; the racoons here were remarkably large and fat.—At length we all embarked in a large birch bark canoe. This vessel was about four feet wide, and three feet deep, and about five and thirty feet long: and tho it could carry a heavy burden, it was so artfully and curiously constructed that sour men could carry it several miles, or from one landing place to another, or from the waters of the Lake to the waters of the Ohio.—We proceeded up Canesadooharie a few miles and went on shore to hunt; but to my great

furprise they carried the vessel that we all came in up the bank, and inverted it or turned the bottom up, and converted it to a dwelling house, and kindled a fire before us to warm ourselves by and cook. With our baggage and ourselves in this house we were very much crouded, yet our little house turned off the rain very well.

We kept moving and hunting up this river until we came to the falls; here we remained fome weeks, and killed a number of deer, feveral bears, and a great many racoons. From the mouth of this river to the falls is about five and twenty miles. On our passage up I was not much out from the river, but what I saw was good land, and not hilly.

About the falls is thin chesnut land, which is almost the only chesnut timber I ever saw in this country.

While we remained here, I left my pouch with my books in camp, wrapt up in my blanket, and went out to hunt chefnuts. On my return to camp my books were miffing. I enquired after them, and asked the Indians if they knew where they were; they told me that they supposed the puppies had carried them off. I did not believe them; but thought they were displeased at my poring over my books, and concluded that they had destroyed them, or put them out of my way.

After this I was again out after nuts, and on my return beheld a new erection, which were two white oak faplings, that were forked about twelve feet high, and stood about fifteen feet apart. They had cut these saplings at the forks and laid a strong pole across which appeared in the form of a gallows, and the posts they had shaved very smooth and painted in places with vermilion. I could not conceive the use of this piece of work, and at length concluded it was a gallows, I thought that I had displeased them by reading my books, and that they were about puting me to death.— The next morning I observed them bringing their skins all to this place and hanging them over this pole, so as to preserve them from being injured by the weather, this removed my fears. They also buried their large canoe in the ground, which is the way they took to preserve this sort of a canoe in the winter season.

As we had at this time no horses, every one got a pack on his back, and we steered an east course about twelve miles, and encamped. The next morning we proceeded on the same course about ten miles to a large creek that empties into Lake Erie betwixt Canesadooharie, and Cayahaga. Here they made their winter cabbin, in the following form. They cut logs about sifteen feet long, and laid these logs upon each other, and drove posts in the ground at each end to keep them together; the posts they tied together at the top with bark, and by this means raised a wall sisteen feet long, and about four feet high, and in the same manner they raised another wall opposite to this, at about twelve feet distance; then they drove forks in the ground in the

centre of each end, and laid a strong pole from end to end on these forks; and from these walls to the poles, they fet up poles instead of rafters, and on these they tied small poles in place of laths; and a cover was made of lynn bark which will run even in the winter season.

As every tree will not run, they examine the tree first, by trying it near the ground, and when they find it will do, they fall the tree and raise the bark with the tomahawk, near the top of the tree about five or six inches broad, then put the tomahawk handle under this bark, and pull it along down to the butt of the tree; so that some times one piece of bark will be thirty feet long; this bark they cut at suitable lengths in order to cover the hut.

At the end of these walls they set up split timber, so that they had timber all round, excepting a door at each end. At the top, in place of a chimney, they lest an open place, and for bedding they laid down the aforesaid kind of bark, on which they spread bear skins. From end to end of this hut along the middle there were fires, which the squaws made of dry split wood, and the holes or open places that appeared, the squaws stopped with moss, which they collected from old logs; and at the door they hung a bear skin; and notwithstanding the winters are hard here, our lodging was much better than what I expected.

It was some time in December when we finished this winter cabin; but when we had got into this compara-

tively fine lodging, another difficulty arose, we had nothing to eat. While I was travelling with Tontileaugo, as was before mentioned, and had plenty of sat venison, bears meat and racoons, I then thought it was hard living without bread or Salt; but now I began to conclude that if I had anything that would banish pinching hunger, and keep soul and body together I would be content.

While the hunters were all out, exerting themselves to the utmost of their ability, the squaws and boys (in which class I was) were scattered out in the bottoms, hunting red-haws, black-haws and hickory-nuts. As it was too late in the year, we did not succeed in gathering haws, but we had tolerable success in scratching up hickory-nuts from under a light snow, which we carried with us lest the hunters should not succeed. After our return the hunters came in, who had killed only two small turkeys, which were but little among eight hunters and thirteen squaws, boys and children;—but they were divided with the greatest equity and justice—every one got their equal share.

The next day the hunters turned out again, and killed one deer and three bears.

One of the bears was very large and remarkably fat. The hunters carried in meat sufficient to give us all a hearty supper and breakfast.

The squaws and all that could carry turned out to bring in meat, every one had their share assigned them, and my load was among the least; yet, not being accustomed to carrying in this way, I got exceeding weary, and told them that my load was too heavy, I must leave part of it and come for it again. They made a halt and only laughed at me, and took part of my load and added it to a young squaw's, who had as much before as I carried.

This kind of reproof had a great tendency to excite me to exert myself in carrying without complaining, than if they had whipped me for laziness. After this the hunters held a council and concluded that they must have horses to carry their loads; and that they would go to war even in this inclement season, in order to bring in horses.

Tontileaugo wished to be one of those who should go to war; but the votes went against him, as he was one of our best hunters; it was thought necessary to to leave him at this winter camp to provide for the squaws and children; it was agreed upon that Tontileaugo and three others should stay and hunt, and the other source of the same of t

They then began to go through their common ceremony. They fung their war fongs danced their war dances &c. And when they were equipped they went off finging their marching fongs and firing their guns. Our camp appeared to be rejoicing; but I was grieved to think that some innocent persons would be murdered not thinking of danger.

After the departure of these warriors we had hard times, and tho we were not altogether out of provisions we were brought to short allowance. At length Tontileaugo had confiderable fuccess; and we had meat brought into camp sufficient to last ten days. Tontileaugo then took me with him in order to encamp fome distance from this winter cabbin, to try his luck there. We carried no provision with us, he said we would leave what was there for the squaws and children, and that we could shift for ourselves. We steered about a fouth course up the waters of this creek, and encamped about ten or twelve miles from the winter cabbin. it was still cold weather and a crust upon the snow, which made a noise as we walked and alarmed the deer. we could kill nothing, and confequently went to fleep without supper. The only chance we had under these circumstances, was to hunt bear holes; as the bears about Christmas search out a winter lodging place, where they lie about three or four months without eating or drinking. This may appear to some incredible; but it is now well known to be the case, by those who live in the remote western parts of North America.

The next morning early we proceeded on, and when we found a tree scratched by the bears climbing up, and the hole in the tree sufficiently large for the reception of the bear; we then fell a sapling or small tree against or near the hole; and it was my business to climb up and drive out the bear, while Tontileaugo stood ready with his gun and bow. We went on in this manner until evening, without success; at length we found a large elm scratched, and a hole in it about forty feet up; but no tree nigh suitable to lodge against the hole. Tonti-

leaugo got a long pole and fome dry rotten wood which he tied in bunches, with bark, and as there was a tree that grew near the elm, and extended up near the hole; but leaned the wrong way; fo that we could not lodge it to advantage; but to remedy this inconvenience, he climed up this tree and carried with him his rotten wood, fire and pole. The rotten wood he tied to his belt, and to one end of the pole he tied a hook, and a piece of rotten wood which he set fire to, as it would retain fire almost like spunk; and reached this hook from limb to limb as he went up; when he got up, with this pole he put dry wood on fire into the hole, after he put in the fire he heard the bear snuff and he came speedily down, took his gun in his hand and waited until the bear would come out; but it was some time before it appeared, and when it did appear he attempted taking fight with his rifle, but it being then too dark to fee the fights, he fet it down by a tree, and instantly bent his bow, took hold of an arrow, and shot the bear a little behind the shoulder; I was preparing also to shoot an arrow, but he called to me to stop, there was no occasion; and with that the bear fell to the ground.

Being very hungry we kindled a fire, opened the bear, took out the liver, and wrapped some of the caul fat round and put it on a wooden spit which we stuck in the ground by the fire to roast, we then skinned the bear, got on our kettle, and had both roast and boiled, and also sauce to our meat, which appeared to me to be

delicate fare. After I was fully fatisfied I went to fleep, Tontileaugo awoke me, faying, come eat hearty, we have got meat plenty now.

The next morning we cut down a lynn tree, peeled bark and made a finug little shelter, facing the south east, with a large log betwixt us and the north west; we made a good fire before us, and scaffolded up our meat at one side.—When we had finished our camp we went out to hunt, searched two trees for bears, but to no purpose. As the snow thawed a little in the afternoon Tontileaugo killed a deer, which we carried with us to camp.

The next day we turned out to hunt, and near the camp we found a tree well scratched; but the hole was above forty feet high, and no tree that we could lodge against the hole; but finding that it was very hollow, we concluded that we would cut down the tree with our tomahawks, which kept us working a confiderable part of the day. When the tree fell we ran up, Tontileaugo with his gun and bow, and I with my bow ready bent. Tontileaugo shot the bear through with his rifle, a little behind the shoulders, I also shot, but too far back; and not being then much accustomed to the business, my arrow penetrated only a few inches thro the skin. Having killed an old she bear and three cubs, we hawled her on the fnow to the camp, and only had time afterwards, to get wood, make a fire, cook &c. before dark.

Early the next morning we went to business, searched feveral trees, but found no bears. On our way home we took three racoons out of a hollow elm, not far from the ground.

We remained here about two weeks, and in this time killed four bears, three deer, several turkeys, and a number of racoons. We packed up as much meat as we could carry, and returned to our winter cabin. On our arrival, there was great joy, as they were all in a starving condition,—the three hunters that we had left having killed but very little.—All that could carry a pack repaired to our camp to bring in meat.

Some time in February the four warriors returned, who had taken two scalps, and six horses from the frontiers, of Pennsylvania. The hunters could then scatter out a considerable distance from the winter cabin, and encamp, kill meat and pack it in upon horses; so that we commonly after this had plenty of provision.

In this month we began to make fugar. As some of the elm bark will strip at this season, the squaws after finding a tree that would do, cut it down, and with a crooked stick broad and sharp at the end, took the bark off the tree, and of this bark, made vessels in a curious manner, that would hold about two gallons each: they made above one hundred of these kind of vessels. In the sugar-tree they cut a notch, slooping down, and at the end of the notch, stuck in a tomahawk; in the place where they stuck the tomahawk, they drove a long chip,

in order to carry the water out from the tree, and under this they set their vessel, to receive it. As sugar trees were plenty and large here, they seldom or never notched a tree that was not two or three seet over. They also made bark vessels for carrying the water, that would hold about sour gallons each. They had two brass kettles, that held about sisteen gallons each, and other smaller kettles in which they boiled the water. But as they could not at all times boil away the water as fast as it was collected, they made vessels of bark, that would hold about one hundred gallons each, for retaining the water; and tho' the sugar trees did not run every day, they had always a sufficient quantity of water to keep them boiling during the whole sugar season.

The way that we commonly used our sugar while encamped, was by putting it in bears fat until the fat was almost as sweet as the sugar itself, and in this we dipped our roasted venison. About this time some of the Indian lads and myself, were employed in making and attending traps for catching racoons, soxes, wild cats, &c.

As the racoon is a kind of water animal, that frequents the runs, or small water-courses, almost the whole night, we made our traps on the runs, by laying one small sapling on another, and driving in posts to keep them from rolling. The upper sapling we raised about eighteen inches, and set so, that on the racoons touching a string, or small piece of bark, the sapling would fall and kill it; and lest the racoon should pass

by, we laid brush on both sides of the run, only leaving the channel open.

The fox traps we made nearly in the same manner, at the end of a hollow log, or opposite to a hole at the root of a hollow tree, and put venison on a stick for bait: we had it so set that when the fox took hold of the meat, the trap fell. While the squaws were employed in making sugar, the boys and men were engaged in hunting and trapping.

About the latter end of March we began to prepare for moving into town, in order to plant corn: the squaws were then frying the last of their bears fat, and making vessels to hold it: the vessels were made of deer skins, which were skinned by pulling the skin off the neck, without ripping. After they had taken off the hair, they gathered it in small plaits round the neck and with a string drew it together like a purse: in the centre a pin was put, below which they tied a string, and while it was wet they blew it up like a bladder, and let it remain in this manner, until it was dry, when it appeared nearly in the shape of a sugar loas, but more rounding at the lower end. One of these vessels would hold about four or sive gallons; in these vessels it was they carried their bears oil.

When all things were ready we moved back to the falls of Canefadooharie. In this route the land is chiefly first and second rate, but too much meadow ground, in proportion to the up land. The timber is

white-ash, elm, black-oak, cherry, buckeye, sugar-tree, lynn, mulberry, beech, white-oak, hickory, wild appletree, red-haw, black-haw, and spicewood bushes. There is in some places, spots of beech timber, which spots may be called third rate land. Buckeye, sugar-tree, and spicewood, are common in the woods here. There is in some places, large swamps too wet for any use.

On our arrival at the falls, (as we had brought with us on horse back, about two hundred weight of sugar, a large quantity of bears oil, skins, &c.) the canoe we had buried was not sufficient to carry all; therefore we were obliged to make another one of elm bark. While we lay here a young Wiandot found my books: on this they collected together; I was a little way from the camp, and faw the collection, but did not know what it meant. They called me by my Indian name, which was Scoouwa, repeatedly. I ran to fee what was the matter, they shewed me my books, and said they were glad they had been found, for they knew I was grieved at the loss of them, and that they now rejoiced with me because they were found. As I could then speak some Indian, especially Caughnewaga (for both that and the Wiandot tongue were spoken in this camp) I told them that I thanked them for the kindness they had always shewn to me, and also for finding my books. They asked if the books were damaged? I told them not much. They then shewed how they lay,

which was in the best manner to turn off the water. In a deer-skin pouch they lay all winter. The print was not much injured, though the binding was.—This was the first time that I selt my heart warm towards the Indians. Though they had been exceeding kind to me, I still before detested them, on account of the barbarity I beheld after Braddock's defeat. Neither had I ever before pretended kindness, or expressed myelf in a friendly manner; but I began now to excuse the Indians on account of their want of information.

When we were ready to embark, Tontileaugo would not go to town, but go up the river and take a hunt. He asked me if I choosed to go with him? I told him I did. We then got some sugar, bears oil bottled up in a bear's gut, and some dry venison, which we packed up, and went up Canesadooharie, about thirty miles, and encamped. At this time I did not know either the day of the week or the month; but I supposed it to be about the first of April. We had confiderable success in our business. We also found some stray horses, or a horse, mare, and a young colt; and though they had run in the woods all winter, they were in exceeding good order. There is plenty of grass here all winter, under the snow, and horses accustomed to the woods can work it out.—These horses had run in the woods until they were very wild.

Tontileaugo one night concluded that we must run them down. I told him I thought we could not ac-

complish it. He said he had run down bears, buffaloes and elks: and in the great plains, with only a small snow on the ground, he had run down a deer; and he thought that in one whole day, he could tire, or run down any four footed animal except a wolf. I told him that though a deer was the swiftest animal to run a short distance, yet it would tire sooner than a horse. He said he would at all events try the experiment. He had heard the Wiandots say, that I could run well, and now he would see whether I could or not. I told him that I never had run all day, and of course was not accustomed to that way of running. I never had run with the Wiandots more than seven or eight miles at one time. He said that was nothing, we must either catch these horses or run all day.

In the morning early we left camp, and about sunrise we started after them, stripped naked excepting breech-clouts and mockasons. About ten o'clock I lost sight of both Tontileaugo and the horses, and did not see them again until about three o'clock in the afternoon. As the horses run all day, in about three or four miles square, at length they passed where I was, and I sell in close after them. As I then had a long rest, I endeavored to keep ahead of Tontileaugo, and after some time I could hear him after me calling chakeh, chakeanaugh, which signifies, pull away or do your best. We pursued on, and after some time Tontileaugo passed me, and about an hour before sundown, we despaired of

catching these horses and returned to camp where we had left our clothes.

I reminded Tontileaugo of what I had told him; he replied he did not know what horses could do. They are wonderful strong to run; but withal we made them very tired. Tontileaugo then concluded, he would do as the Indians did with wild horses, when out at war: which is to shoot them through the neck under the mane, and above the bone, which will cause them to fall and lie until they can halter them, and then they recover again. This he attempted to do; but as the mare was very wild, he could not get sufficiently nigh to shoot her in the proper place; however he shot, the ball passed too low, and killed her. As the horse and colt stayed at this place, we caught the horse, and took him and the colt with us to camp.

We stayed at this camp about two weeks, and killed a number of bears, racoons, and some beavers. We made a canoe of elm bark, and Tontileaugo embarked in it. He arrived at the falls that night; whilst I, mounted on horse back, with a bear skin saddle, and bark stirrups, proceeded by land to the falls: I came there the next morning, and we carried our canoe and loading past the falls.

The river is very rapid for some distance above the falls, which are about twelve or sisteen seet nearly perpendicular. This river, called Canesadooharie, interlocks with the West branch of Muskingum, runs nearly

a north course, and empties into the south side of Lake Erie, about eighty miles east from Sandusky, or betwixt Sandusky and Cayahaga.

On this last route the land is nearly the same, as that last described, only there is not so much swampy or wet ground.

We again proceeded towards the lake, I on horse back, and Tontileaugo by water. Here the land is generally good, but I found some difficulty in getting round swamps and ponds. When we came to the lake I proceeded along the strand, and Tontileaugo near the shore, sometimes paddling and sometimes polling his canoe along.

After some time the wind arose, and he went into the mouth of a small creek and encamped. Here we staid several days on account of high wind, which raised the lake in great billows. While we were here Tontileaugo went out to hunt, and when he was gone a Wiandot came to our camp; I gave him a shoulder of venison which I had by the fire well roasted, and he received it gladly, told me he was hungry, and thanked me for my kindness. When Tontileaugo came home, I told him that a Wiandot had been at camp, and that I gave him a shoulder of roasted venison: he said that was very well, and I suppose you gave him also sugar and bears oil, to eat with his venison. I told him I did not; as the sugar and bears oil was down in the canoe I did not go for it. He replied you have behaved just like a

Dutchman.* Do you not know that when strangers come to our camp, we ought always to give them the best that we have? I acknowledged that I was wrong. He said that he could excuse this, as I was but young; but I must learn to behave like a warrior, and do great things, and never be found in any such little actions.

The lake being again calm,† we proceeded, and arrived fafe at Sunyendeand, which was a Wiandot town, that lay upon a small creek which empties into the Little Lake below the mouth of Sandusky.

The town was about eighty rood above the mouth of the creek, on the fouth fide of a large plain, on which timber grew, and nothing more but grass or nettles. In some places there were large flats, where nothing but grass grew, about three feet high when grown, and in other places nothing but nettles, very rank, where the soil is extremely rich and loose—here they planted corn. In this town there were also French traders, who purchased our skins and fur, and we all got new clothes, paint, tobacco, &c.

After I had got my new clothes, and my head done off like a red-headed wood-pecker, I, in company with a number of young Indians, went down to the corn field,

^{*} The Dutch he called Skoharehaugo, which took its derivation from a Dutch fettlement called Skoharey.

[†] The lake when calm, appears to be of a sky blue colour; though when lifted in a vessel, it is like other clear water.

to see the squaws at work. When we came there, they asked me to take a hoe, which I did, and hoed for some time. The squaws applauded me as a good hand at the business; but when I returned to the town, the old men hearing of what I had done, chid me, and said that I was adopted in the place of a great man, and must not hoe corn like a squaw. They never had occasion to reprove me for any thing like this again; as I never was extremely fond of work, I readily complied with their orders.

As the Indians on their return from the winter hunt, bring in with them large quantities of bears oil, sugar, dried venison, &c., at this time they have plenty, and do not spare eating or giving—thus they make way with their provision as quick as possible. They have no such thing as regular meals, breakfast, dinner or supper; but if any one, even the town folks, would go to the same house, several times in one day, he would be invited to eat of the best—and with them it is bad manners to refuse to eat when it is offered. If they will not eat it is interpreted as a symptom of displeasure, or that the persons resusing to eat were angry with those who invited them.

At this time homony, plentifully mixed with bears oil and sugar; or dried venison, bears oil and sugar, is what they offer to every one who comes in any time of the day; and so they go on until their sugar, bear's oil and venison is all gone, and then they have to eat

homony by itself, without bread, salt, or any thing else; yet, still they invite every one that comes in, to eat whilst they have any thing to give. It is thought a shame, not to invite people to eat, while they have any thing; but, if they can in truth, only fay we have got nothing to eat, this is accepted as an honorable apology. All the hunters and warriors continued in town about fix weeks after we came in: they spent this time in painting, going from house to house, eating, smoking, and playing at a game resembling dice, or hustle-cap. They put a number of plumb-stones in a small bowl; one fide of each stone is black, and the other white; they then shake or hustle the bowl, calling, hits, hits, hits, honesey, honesey, rago, rago; which signifies calling for white or black, or what they wish to turn up; they then turn the bowl, and count the whites and blacks. were beating their kind of drum, and finging; others were employed in playing on a fort of flute, made of hollow cane; and others playing on the jewf-harp. Some part of this time was also taken up in attending the council house, where the chiefs, and as many others as chose, attended; and at night they were frequently. employed in finging and dancing. Towards the last of this time, which was in June, 1756, they were all engaged in preparing to go to war against the frontiers of Virginia: when they were equipped, they went through their ceremonies, fung their war fongs, &c. They all marched off, from fifteen to fixty years of age; and

fome boys only twelve years old, were equipped with their bows and arrows, and went to war; so that none were left in town but squaws and children, except myfelf, one very old man, and another about fifty years of age, who was lame.

The Indians were then in great hopes that they would drive all the Virginians over the lake, which is all the name they know for the sea. They had some cause for this hope, because at this time, the Americans were altogether unacquainted with war of any kind, and confequently very unfit to stand their hand with such subtil enemies as the Indians were. The two old Indians asked me if I did not think that the Indians and French would fubdue all America, except New England, which they faid they had tried in old times. I told them I thought not: they faid they had already drove them all out of the mountains, and had chiefly laid waste the great valley betwixt the North and South mountain, from Potomack to James River, which is a confiderable part of the best land in Virginia, Maryland, and Pennsylvania, and that the white people appeared to them like fools; they could neither guard against surprise, run, or fight. These they said were their reasons for saying that they would subdue the whites. They asked me to offer my reasons for my opinion, and told me to speak my mind freely. I told them that the white people to the East were very numerous, like the trees, and though they appeared to them to be fools, as they were not acquainted with their way of war, yet they were not fools; therefore after some time they will learn your mode of war, and turn upon you, or at least defend themselves. I found that the old men themselves did not believe they could conquer America, yet they were willing to propagate the idea, in order to encourage the young men to go to war.

When the warriors left this town we had neither meat, fugar, or bears oil, left. All that we had then to live on was corn pounded into coarse meal or small homony—this they boiled in water, which appeared like well-thickened foup, without falt or any thing else. For fome time, we had plenty of this kind of homony; at length we were brought to very short allowance, and as the warriors did not return as foon as they expected, we were in a starving condition, and but one gun in the town, and very little amunition. The old lame Wiandot concluded that he would go a hunting in a canoe, and take me with him, and try to kill deer in the water, as it was then watering time. We went up Sandusky a few miles, then turned up a creek and encamped. We had lights prepared, as we were to hunt in the night, and also a piece of bark and some bushes fet up in the canoe, in order to conceal ourselves from the deer. A little boy that was with us, held the light, I worked the canoe, and the old man, who had his gun loaded with large shot, when we came near the deer, fired, and in this manner killed three deer, in part of one night. We went to our fire, ate heartily, and in the morning returned to town, in order to relieve the, hungry and distressed.

When we came to town, the children were crying bitterly on account of pinching hunger. We delivered what we had taken, and though it was but little among fo many, it was divided according to the strictest rules of justice. We immediately set out for another hunt, but before we returned a part of the warriors had come in, and brought with them on horse-back, a quantity of These warriors had divided into different parties, and all struck at different places in Augusta county. They brought in with them a considerable number of scalps, prisoners, horses, and other plunder. One of the parties brought in with them, one Arthur Campbell, that is now Col. Campbell, who lives on Holston River, near the Royal-Oak. As the Wiandots at Sunyendeand, and those at Detroit were connected, Mr. Campbell was taken to Detroit; but he remained some time with me in this town: his company was very agreeable, and I was forry when he left me. During his stay at Sunyendeand he borrowed my Bible, and made some pertinent remarks on what he had read. One passage was where it is faid, "It is good for a man that he bear the yoke in his youth." \ He faid we ought to be refigned to the will of Providence, as we were now bearing the yoke, in our youth. Mr. Campbell appeared to be then about fixteen or seventeen years of age.

There was a number of prisoners brought in by these parties, and when they were to run the gauntlet, I went and told them how they were to act. One John Savage was brought in, a middle-aged man, or about forty years old. He was to run the gauntlet. I told him what he had to do; and after this I fell into one of the ranks with the Indians, shouting and yelling like them; and as they were not very severe on him, as he passed me, I hit him with a piece of pumpkin—which pleased the Indians much, but hurt my feelings.

About the time that these warriors came in, the green corn was beginning to be of use; so that we had either green corn or venison, and sometimes both—which was comparatively high living. When we could have plenty of green corn, or roasting-ears, the hunters became lazy, and spent their time as already mentioned, in singing and dancing &c. They appeared to be sulfilling the scriptures beyond those who prosess to believe them, in that of taking no thought of to-morrow: and also in living in love, peace and friendship together, without disputes. In this respect they shame those who profess Christianity.

In this manner we lived, until October, then the geese, swans, ducks, cranes, &c. came from the north, and alighted on this little Lake, without number or innumerable. Sunyendeand is a remarkable place for fish, in the spring, and sowl both in the fall and spring.

As our hunters were now tired with indolence, and

fond of their own kind of exercise, they all turned out to sowling, and in this could scarce miss of success; so that we had now plenty of homony and the best of sowls; and sometimes as a rarity we had a little bread, which was made of Indian corn meal, pounded in a homony-block, mixed with boiled beans, and baked in cakes under the ashes.

This, with us was called good living, though not equal to our fat, roasted and boiled venison, when we went to the woods in the fall; or bears meat and beaver in the winter; or sugar, bears oil, and dry venison in the spring.

Some time in October, another adopted brother, older than Tontileaugo, came to pay us a visit at Sunyendeand, and he asked me to take a hunt with him on Cay-As they always used me as a free man, and gave me the liberty of choosing, I told him that I was attached to Tontileaugo-had never feen him before, and therefore, asked sometime to consider of this. me that the party he was going with would not be along, or at the mouth of this little lake, in less than fix days, and I could in this time be acquainted with him, and judge for myself. I consulted with Tontileaugo on this occasion, and he told me that our old brother Tecaughretanego, (which was his name) was a chief, and a better man than he was; and if I went with him I might expect to be well used, but he said I might do as I pleased; and if I staid he would use me as he had done.

him that he had acted in every respect as a brother to me; yet I was much pleased with my old brother's conduct and conversation; and as he was going to a part of the country I had never been in, I wished to go with him—he said that he was perfectly willing.

I then went with Tecaughretanego to the mouth of the little lake, where he met with the company he intended going with, which was composed of Caughnewagas, and Ottawas. Here I was introduced to a Caughnewaga fister, and others I had never before seen. My sister's name was Mary, which they pronounced I asked Tecaughretanego how it came that she had an English name; he said that he did not know that it was an English name; but it was the name the priest gave her when she was baptized, which he said was the name of the mother of Jesus. He said there were a great many of the Caughnewagas and Wiandots, that were a kind of half Roman Catholics: but as for himfelf, he said, that the priest and him could not agree; as they held notions that contradicted both sense and reason, and had the assurance to tell him, that the book of God, taught them these foolish absurdities: but he could not believe the great and good spirit ever taught them any such nonsense: and therefore he concluded that the Indians' old religion was better than this new way of worshiping God.

The Ottawas have a very useful kind of tents which they carry with them, made of flags, plaited and stitched together in a very artful manner, so as to turn rain, or wind well—each mat is made fifteen seet long and about five seet broad. In order to erect this kind of tent, they cut a number of long, straight poles, which they drive in the ground, in form of a circle, leaning inwards; then they spread the matts on these poles—beginning at the bottom and extending up, leaving only a hole in the top uncovered—and this hole answers the place of a chimney. They make a fire of dry, split wood, in the middle, and spread down bark mats and skins for bedding, on which they sleep in a crooked posture, all round the fire, as the length of their beds will not admit of stretching themselves. In place of a door they lift up one end of a mat and creep in, and let the mat fall down behind them.

These tents are warm and dry, and tolerable clear of smoke. Their lumber they keep under birch-bark canoes, which they carry out and turn up for a shelter, where they keep every thing from the rain. Nothing is in the tents but themselves and their bedding.

This company had four birch canoes and four tents. We were kindly received, and they gave us plenty of homony, and wild fowl, boiled and roasted. As the geese, ducks, swans, &c. here are well grain-fed, they were remarkably fat especially the green necked ducks.

The wild fowl here feed upon a kind of wild rice, that grows spontaneously in the shallow water, or wet places along the sides or in the corners of the lakes. As the wind was high and we could not proceed on our voyage, we remained here feveral days, and killed abundance of wild fowl, and a number of racoons.

When a company of Indians are moving together on the lake, as it is at this time of the year often dangerous failing, the old men hold a council; and when they agree to embark, every one is engaged immediately in making ready, without offering one word against the measure, though the lake may be boisterous and horrid. One morning tho' the wind appeared to me to be as high as in days past, and the billows raging, yet the call was given yohoh-yohoh, which was quickly answered by all—ooh-ooh which signifies agreed. We were all instantly engaged in preparing to start, and had considerable difficulties in embarking.

As foon as we got into our canoes we fell to paddling with all our might, making out from the shore. Though these fort of canoes ride waves beyond what could be expected, yet the water several times dashed into them. When we got out about half a mile from shore, we hoisted sail, and as it was nearly a west wind, we then seemed to ride the waves with ease, and went on at a rapid rate. We then all laid down our paddles, excepting one that steered, and there was no water dashed into our canoes, until we came near the shore again. We sailed about sixty miles that day, and encamped some time before night.

The next day we again embarked and went on very

well for some time; but the lake being boisterous, and the wind not fair, we were obliged to make to shore, which we accomplished with hard work and some difficulty in landing.—The next morning a council was held by the old men.

As we had this day to pass by a long precipice of rocks, on the shore about nine miles, which rendered it impossible for us to land, though the wind was high and the lake rough; yet, as it was fair, we were all ordered to embark. We wrought ourselves out from the shore and hoisted sail (what we used in place of sail cloth, were our tent mats, which answered the place very well) and went on for some time with a fair wind, until we were opposite to the precipice, and then it turned towards the shore, and we began to fear we should be cast upon the rocks. Two of the canoes were considerably farther out from the rocks, than the canoe I was Those who were farthest out in the lake did not let down their sails until they had passed the precipice; but as we were nearer the rock, we were obliged to lower our fails, and paddle with all our might. With much difficulty we cleared ourselves of the rock and landed. As the other canoes had landed before us, there were immediately runners sent off to see if we were all safely landed.

This night the wind fell, and the next morning the lake was tolerably calm, and we embarked without difficulty, and paddled along near the shore, until we came to the mouth of Cayahaga, which empties into Lake Erie on the fouth side, betwixt Canesadooharie and Presq' Isle.

We turned up Cayahaga and encamped—where we staid and hunted for several days; and so we kept moving and hunting until we came to the forks of Cayahaga.

This is a very gentle river, and but few riffles, or swift running places, from the mouth to the forks. Deer here were tolerably plenty, large, and fat; but bear and other game scarce. The upland is hilly and principally second and third rate land. The timber chiefly black-oak, white-oak, hickory, dogwood, &c. The bottoms are rich and large, and the timber is walnut, locust, mulberry, sugar-tree, red-haw, black-haw, wild-appletrees, &c. The West Branch of this river interlocks with the East Branch of Muskingum; and the East Branch with the Big Beaver creek, that empties into the Ohio about thirty miles below Pittsburgh.

From the forks of Cayahaga to the East Branch of Muskingum, there is a carrying place, where the Indians carry their canoes &c. from the waters of Lake Erie, into the waters of the Ohio.

From the forks I went over with some hunters, to the East Branch of Muskingum, where they killed several deer, a number of beavers, and returned heavy laden, with skins and meat, which we carried on our backs, as we had no horses.

The land here is chiefly fecond and third rate, and

the timber chiefly oak and hickory. A little above the forks, on the East Branch of Cayahaga, are considerable rapids, very rocky, for some distance; but no perpendicular falls.

About the first of December, 1756, we were preparing for leaving the river: we buried our canoes, and as usual hung up our skins, and every one had a pack to carry: the squaws also packed up their tents, which they carried in large rolls, that extended up above their heads; and though a great bulk, yet not heavy. We steered about a south east course and could not march over ten miles per day. At night we lodged in our slag tents, which when erected, were nearly in the shape of a sugar loaf, and about sisteen seet diameter at the ground.

In this manner we proceeded about forty miles, and wintered in these tents, on the waters of Beaver creek, near a little lake or large pond, which is about two miles long, and one broad, and a remarkable place for beaver.

It is a received opinion among the Indians, that the geefe turn to beavers and the snakes to racoons; and though Tecaughretanego, who was a wise man, was not fully persuaded that this was true; yet he seemed in some measure to be carried away with this whimsical notion. He said that this pond had been always a plentiful place of beaver. Though he said he knew them to be frequently all killed, (as he thought;) yet the next winter they would be as plenty as ever. And as the

beaver was an animal that did not travel by land, and there being no water communication, to, or from this pond—how could fuch a number of beavers get there year after year? But as this pond was also a confiderable place for geese, when they came in the fall from the north, and alighted in this pond, they turned beavers, all but the feet, which remained nearly the same.

I faid, that though there was no water communication, in, or out of this pond; yet it appeared that it was fed by springs, as it was always clear and never stagnated; and as a very large spring rose about a mile below this pond, it was likely that this spring came from this pond. In the fall, when this spring is comparatively low, there would be air under ground sufficient for the beavers to breathe in, with their heads above water, for they can not live long under water, and so they might have a subterraneous passage by water into this pond.—Tecaughretanego, granted that it might be so.

About the sides of this pond there grew great abundance of cranberries, which the Indians gathered up on the ice, when the pond was frozen over. These berries were about as large as risle bullets—of a bright red colour—an agreeable sour, though rather too sour of themselves; but when mixed with sugar, had a very agreeable taste.

In conversation with Tecaughretanego, I happened to be talking of the beavers' catching fish. He asked me why I thought that the beaver caught fish? I told him that I had read of the beaver making dams for the conveniency of fishing. He laughed, and made game of me and my book. He said the man that wrote that book knew nothing about the beaver. The beaver never did eat sless of any kind; but lived on the bark of trees, roots, and other vegetables.

In order to know certainly how this was, when we killed a beaver I carefully examined the intestines, but found no appearance of fish; I afterwards made an experiment on a pet beaver which we had, and found that it would neither eat fish or sless; therefore I acknowledged that the book I had read was wrong.

I asked him if the beaver was an amphibious animal. or if it could live under water? He said that the beaver was a kind of subterraneous water animal, that lives in or near the water; but they were no more amphibious than the ducks and geese were-which was constantly proven to be the case, as all the beavers that are caught in steel traps are drowned, provided the trap be heavy enough to keep them under water. As the beaver does not eat fish, I enquired of Tecaughretanego why the beaver made fuch large dams? He faid they were of use to them in various respects—both for their safety and food. For their fafety, as by raifing the water over the mouths of their holes, or fubterraneous lodging places, they could not be easily found: and as the beaver feeds chiefly on the bark of trees, by raifing the water over the banks, they can cut down fapplings for

bark to feed upon without going out much upon the land: and when they are obliged to go out on land for this food they frequently are caught by the wolves. As the beaver can run upon land, but little faster than a water tortoise, and is no fighting animal, if they are any distance from the water they become an easy prey to their enemies.

I asked Tecaughretanego, what was the use of the beaver's stones, or glands, to them;—as the she beaver has two pair, which is commonly called the oil stones, and the bark stones? He said that as the beavers are the dumbest of all animals, and scarcely ever make any noise; and as they were working creatures, they made use of this smell in order to work in concert. old beaver was to come on the bank and rub his breech upon the ground, and raise a perfume, the others will collect from different places and go to work: this is also of use to them in travelling, that they may thereby fearch out and find their company. Cunning hunters finding this out, have made use of it against the beaver, in order to catch them. What is the bate which you fee them make use of, but a compound of the oil and bark stones? By this perfume, which is only a false signal, they decoy them to the trap.

Near this pond, beaver was the principal game. Before the waters froze up, we caught a great many with wooden and steel traps: but after that, we hunted the beaver on the ice. Some places here the beavers build large houses to live in; and in other places they have fubterraneous lodgings in the banks. Where they lodge in the ground we have no chance of hunting them on the ice; but where they have houses we go with malls and handspikes, and break all the hollow ice, to prevent them from getting their heads above the water under it. Then we break a hole in the house and they make their escape into the water; but as they cannot live long under water, they are obliged to go to some of those broken places to breathe, and the Indians commonly put in their hands, catch them by the hind leg, haul them on the ice and tomahawk them. they shoot them in the head, when they raise it above the water. I asked the Indians if they were not afraid to catch the beavers with their hands? they said no: they were not much of a biting creature; yet if they would catch them by the fore foot they would bite.

I went out with Tecaughretanego, and some others a beaver hunting: but we did not succeed, and on our return we saw where several racoons had passed, while the snow was soft; tho' there was now a crust upon it, we all made a halt looking at the racoon tracks. As they saw a tree with a hole in it they told me to go and see if they had gone in thereat; and if they had to halloo, and they would come and take them out. When I went to that tree I found they had gone pass; but I saw another the way they had went, and proceeded to

examine that, and found they had gone up it. I then began to holloo, but could have no answer.

As it began to fnow and blow most violently, I returned and proceeded after my company, and for some time could fee their tracks; but the old snow being only about three inches deep, and a crust upon it, the present driving snow soon filled up the tracks. As I had only a bow, arrows, and tomahawk, with me, and no way to strike fire, I appeared to be in a difmal fituation—and as the 'air was dark with fnow, I had little more prospect of steering my course, than I would in the night. At length I came to a hollow tree, with a hole at one fide that I could go in at. I went in, and found that it was a dry place, and the hollow about three feet diameter, and high enough for me to stand in. I found that there was also a considerable quantity of foft, dry rotten wood, around this hollow: I therefore concluded that I would lodge here; and that I would go to work, and stop up the door of my house. I stripped off my blanket, (which was all the clothes that I had, excepting a breech-clout, leggins, and mockafons,) and with my tomahawk, fell to chopping at the top of a fallen tree that lay near and carried wood and fet it up on end against the door, until I had it three or four feet thick, all round, excepting a hole I had left to creep in at. I had a block prepared that I could haul after me, to stop this hole: and before I went in I put in a number of small sticks, that I might more

effectually stop it on the inside. When I went in. I took my tomahawk and cut down all the dry, rotten wood I could get, and beat it small. With it I made a bed like a goose-nest or hog-bed, and with the small sticks stopped every hole, until my house was almost dark. I stripped off my mockasons, and danced in the centre of my bed for about half an hour, in order to warm myfelf. In this time my feet and whole body were agreeably warmed. The fnow, in the mean while, had stopped all the holes, so that my house was as dark as a dungeon; though I knew it could not yet be dark out of doors. I then coiled myself up in my blanket, lay down in my little round bed, and had a tolerable nights lodging. When I awoke, all was dark-not the least glimmering of light was to be seen. Immediately I recollected that I was not to expect light in this new habitation, as there was neither door nor window in it. As I could hear the storm raging, and did not suffer much cold, as I was then fituated, I concluded I would stay in my nest until I was certain it was day. When I had reason to conclude that it surely was day, I arose and put on my mockasons, which I had laid under my head to keep from Freezing. I then endeavored to find the door, and had to do all by the fense of feeling, which took me some time. At length I found the block, but it being heavy, and a large quantity of snow having fallen on it, at the first attempt I did not move it. I then felt terrified—among all the hardships I had

fustained, I never knew before, what it was to be thus deprived of light. This, with the other circumstances attending it, appeared grievous. I went straightway to bed again, wrapped my blanket round me, and lay and mused awhile, and then prayed to Almighty God to direct and protect me, as he had done heretofore. once again attempted to move away the block, which proved successful: it moved about nine inches. With this a confiderable quantity of fnow fell in from above, and I immediately received light; fo that I found a very great snow had fallen, above what I had ever seen in one night. I then knew why I could not easily move the block, and I was fo rejoiced at obtaining the light, that all my other difficulties seemed to vanish. then turned into my cell, and returned God thanks for having once more received the light of Heaven. length I belted my blanket about me, got my tomahawk, bow and arrows, and went out of my den.

I was now in tolerable high spirits, tho' the snow had fallen above three seet deep, in addition to what was on the ground before; and the only impersect guide I had, in order to steer my course to camp, was the trees; as the moss generally grows on the north-west side of them, if they are straight. I proceeded on, wading through the snow, and about twelve o'clock (as it appeared afterwards, from that time to night, for it was yet cloudy,) I came upon the creek that our camp was on, about half a mile below the camp; and when I

came in fight of the camp, I found that there was great joy, by the shouts and yelling of the boys, &c.

When I arrived, they all came round me, and received me gladly; but at this time no questions were asked, and I was taken into a tent, where they gave me plenty of fat beaver meat, and then asked me to smoke. When I had done, Tecaughretanego desired me to walk out to a fire they had made. I went out, and they alb collected round me, both men, women, and boys. caughretanego asked me to give them a particular account of what had happened from the time they left me yesterday, until now. I told them the whole of the story, and they never interrupted me; but when I made a stop, the intervals were filled with loud acclamations of joy. As I could not, at this time, talk Ottawa or Jibewa well, (which is nearly the fame) I delivered my story in Caughnewaga. As my fister Molly's husband was a Jibewa and could understand Caughnewaga, he acted as interpreter, and delivered my story to the Jibewas and Ottawas, which they received with pleasure. When all this was done, Tecaughretanego made a speech to me in the following manner:

"Brother,

"You see we have prepared snow-shoes to go after you, and were almost ready to go, when you appeared; yet, as you had not been accustomed to hardships in your country, to the east, we never expected to see you alive. Now, we are glad to see you, in various respects; we are glad to see you on your own account; and we are glad to see the prospect of your filling the place of a great man, in whose room you were adopted. We do not blame you for what has happened, we blame ourselves; because, we did not think of this driving snow filling up the tracks, until after we came to camp.

" Brother,

"Your conduct on this occasion hath pleased us much: You have given us an evidence of your fortitude, skill and resolution: and we hope you will always go on to do great actions, as it is only great actions that can make a great man."

I told my brother Tecaughretanego, that I thanked them for their care of me, and for the kindness I always received. I told him that I always wished to do great actions, and hoped I never would do any thing to dishonor any of those with whom I was connected. I likewise told my Jibewa brother-in-law to tell his people that I also thanked them for their care and kindness.

The next morning some of the hunters went out on snow-shoes, killed several deer, and hauled some of them into camp upon the snow. They fixed their carrying strings, (which are broad in the middle, and small at each end,) in the fore seet and nose of the deer, and laid the broad part of it on their heads or about their shoulders, and pulled it along; and when it is moving,

will not fink in the fnow much deeper than a fnow-shoe; and when taken with the grain of the hair, slips along very easy.

The snow-shoes are made like a hoop-net, and wrought with buck-skin thongs. Each shoe is about two seet and an half long, and about eighteen inches broad, before, and small behind, with cross-bars, in order to fix or tie them to their seet. After the snow had lay a few days, the Indians tomahawked the deer, by pursuing them in this manner.

About two weeks after this, there came a warm rain, and took away the chief part of the snow, and broke up the ice; then we engaged in making wooden traps to catch beavers, as we had but few steel traps. These traps are made nearly in the same manner as the racoon traps already described.

One day as I was looking after my traps, I got benighted, by beaver ponds intercepting my way to camp; and as I had neglected to take fire-works with me, and the weather very cold, I could find no fuitable lodging-place, therefore the only expedient I could think of to keep myself from freezing, was exercise. I danced and halloo'd the whole night with all my might, and the next day came to camp. Though I suffered much more this time than the other night I lay out, yet the Indians were not so much concerned, as they thought I had fireworks with me; but when they knew how it was, they did not blame me. They said that old hunters were

frequently involved in this place, as the beaver dams were one above another on every creek and run, so that it is hard to find a fording place. They applauded me for my fortitude, and said as they had now plenty of beaver-skins, they would purchase me a new gun at Detroit, as we were to go there the next spring; and then if I should chance to be lost in dark weather, I could make fire, kill provision, and return to camp when the sun shined. By being bewildered on the waters of Muskingum, I lost repute, and was reduced to the bow and arrow; and by lying out two nights here, I regained my credit.

After some time, the waters all froze again, and then, as formerly, we hunted beavers on the ice. Though beaver meat, without salt or bread, was the chief of our food this winter, yet we had always plenty, and I was well contented with my diet, as it appeared delicious fare, after the way we had lived the winter before.

Some time in February, we scaffolded up our fur and skins, and moved about ten miles in quest of a sugar camp or a suitable place to make sugar, and encamped in a large bottom, on the head waters of Big Beaver creek. We had some difficulty in moving, as we had a blind Caughnewaga boy about 15 years of age, to lead; and as this country is very brushy, we frequently had him to carry;—We had also my Jibewa brother-in-law's father with us, who was thought by the Indians to be a great conjurer—his name was Manetohcoa—this

old man was fo decrepit, that we had to carry him this route upon a bier,—and all our baggage to pack on our backs.

Shortly after we came to this place the squaws began to make fugar. We had no large kettles with us this year, and they made the frost, in some measure, supply the place of fire, in making fugar. Their large bark vessels, for holding the stock-water, they made broad and shallow; and as the weather is very cold here, it frequently freezes at night in fugar time; and the ice they break and cast out of the vessels. I asked them if they were not throwing away the fugar? they faid no; it was water they were casting away, sugar did not freeze, and there was scarcely any in that ice. They said I might try the experiment, and boil some of it, and see what I would get. I never did try it; but I observed that after feveral times freezing, the water that remained in the vessel, changed its colour and became brown and very sweet.

About the time we were done making fugar the snow went off the ground; and one night a squaw raised an alarm. She said she saw two men with guns in their hands, upon the bank on the other side of the creek, spying our tents—they were supposed to be Johnston's Mohawks. On this the squaws were ordered to slip quietly out, some distance into the bushes; and all who had either guns or bows were to squat in the bushes near the tents; and if the enemy rushed up, we were to

give them the first fire, and let the squaws have an opportunity of escaping. I got down beside Tecaughretanego, and he whispered to me not to be asraid, for he would speak to the Mohawks, and as they spake the same tongue that we did, they would not hurt the Caughnewagas, or me: but they would kill all the Jibewas and Ottawas that they could, and take us along with them. This news pleased me well, and I heartily wished for the approach of the Mohawks.

Before we withdrew from the tents they had carried Manetohcoa to the fire, and gave him his conjuring tools; which were dyed feathers, the bone of the shoulder blade of the wild cat, tobacco, &c., and while we were in the bushes, Manetohcoa was in a tent at the fire. conjuring away to the utmost of his ability. At length he called aloud for us all to come in, which was quickly obeyed. When we came in, he told us that after he had gone through the whole of his ceremony, and expected to see a number of Mohawks on the flat bone when it was warmed at the fire, the pictures of two wolves only appeared. He said though there were no Mohawks about, we must not be angry with the squaw for giving a false alarm; as she had occasion to go out and happened to see the wolves, though it was moon light; yet she got afraid, and she conceited it was Indians, with guns in their hands, so he said we might all go to fleep, for there was no danger—and accordingly we did.

The next morning we went to the place, and found wolf tracks, and where they had scratched with their feet like dogs; but there was no fign of mockason If there is any such thing as a wizzard, I think Manetohcoa was as likely to be one as any man, as he was a professed worshipper of the devil.—But let him be a conjuror or not, I am persuaded that the Indians believed what he told them upon this occasion, as well as if it had come from an infallible oracle; or they would not, after such an alarm as this, go all to sleep in an unconcerned manner. This appeared to me the most like witchcraft, of any thing I beheld while I was with them. Though I scrutinized their proceedings in business of this kind, yet I generally found that their pretended witchcraft, was either art or mistaken notions, whereby they deceived themselves.—Before a battle they fpy the enemy's motions carefully, and when they find that they can have confiderable advantage, and the greatest prospect of success, then the old men pretend to conjure, or to tell what the event will be,—and this they do in a figurative manner, which will bear fomething of a different interpretation, which generally comes to pass nearly as they foretold; therefore the young warriors generally believed these old conjurors, which had a tendency to animate, and excite them to push on with vigor.

Some time in March 1757 we began to move back to the forks of Cayahaga, which was about forty or fifty miles; and as we had no horses, we had all our baggage and several hundred weight of beaver skins, and some deer and bear skins—all to pack on our backs. The method we took to accomplish this was by making short days' journies. In the morning we would move on with as much as we were able to carry, about sive miles, and encamp; and then run back for more. We commonly made three such trips in the day. When we came to the great pond we staid there one day to rest ourselves and to kill ducks and geese.

While we remained here I went in company with a young Caughnewaga, who was about fifteen or feventeen years of age, Chinnohete by name, in order to gather crannberries. As he was gathering berries at some distance from me, three Jibewa squaws crept up undiscovered and made at him speedily, but he nimbly escaped, and came to me apparently terrified. I asked him what he was afraid of? he replied did you not see those squaws? I told him I did, and they appeared to be in a very good humor. I asked him wherefore then he was afraid of them? He said the Jibewa squaws were very bad women, and had a very ugly custom among them. I asked him what that custom was? he said that when two or three of them could catch a young lad, that was betwixt a man and a boy, out by himself, if they could overpower him, they would strip him by force in order to see whether he was coming on to be a man or not. He faid that was what they intended when they crawled

up, and ran so violently at him, but said he, I am very glad that I so narrowly escaped. I then agreed with Chinnohete in condemning this as a bad custom, and an exceeding immodest action for young women to be guilty of.

From our sugar camp on the head waters of Big Beaver creek, to this place is not hilly, and some places the woods are tolerably clear: but in most places exceeding brushy. The land here is chiefly second and third rate. The timber on the upland is white-oak, black-oak, hickory and chesnut: there is also in some places walnut up land, and plenty of good water. The bottoms here are generally large and good.

We again proceeded on from the pond to the forks of Cayahaga, at the rate of about five miles per day.

The land on this route is not very hilly, it is well watered, and in many places ill timbered, generally brushy, and chiefly second and third rate land, intermixed with good bottoms.

When we came to the forks, we found that the skins we had scaffolded were all safe. Though this was a public place, and Indians frequently passing, and our skins hanging up in view, yet there was none stolen; and it is seldom that Indians do steal anything from one another; and they say they never did, until the white people came among them, and learned some of them to lie, cheat and steal,—but be that as it may, they never did curse or swear, until the whites learned them; some

think their language will not admit of it, but I am not of that opinion; if I was so disposed, I could find language to curse or swear, in the Indian tongue.

I remember that Tecaughretanego, when fomething displeased him, said, God damn it .- I asked him if he knew what he then said? he said he did; and mentioned one of their degrading expressions, which he supposed to be the meaning or fomething like the meaning of what he had said. I told him that it did not bear the least resemblance to it; that what he said, was calling upon the great spirit to punish the object he was displeased He stood for sometime amazed, and then said, if this be the meaning of these words, what fort of people are the whites? when the traders were among us these words seemed to be intermixed with all their discourse. He told me to reconsider what I had said, for he thought I must be mistaken in my definition; if I was not mistaken, he said, the-traders applied these words not only wickedly, but often times very foolishly and contrary to sense or reason. He said he remembered once of a trader's accidentally breaking his gun lock, and on that occasion calling out aloud God damn it-furely said he the gun lock was not an object worthy of punishment for Owaneeyo, or the Great Spirit: he also observed the traders often used this expression, when they were in a good humor and not displeased with anything.—I acknowledged that the traders used this expression very often, in a most irrational, inconsistent, and impious manner; yet I still afferted that I had given the true meaning of these words.—He replied, if so, the traders are as bad as Oonasahroona, or the under ground inhabitants, which is the name they give the devils; as they entertain a notion that their place of residence is under the earth.

We took up our birch-bark canoes which we had buried, and found that they were not damaged by the winter; but they not being sufficient to carry all that we now had, we made a large chesnut bark canoe; as elm bark was not to be found at this place.

We all embarked, and had a very agreeable passage down the Cayahaga, and along the south side of Lake Erie, until we passed the mouth of Sandusky; then the wind arose, and we put in at the mouth of the Miami of the Lake, at Cedar Point, where we remained several days, and killed a number of Turkeys, geese, ducks and swans. The wind being fair, and the lake not extremely rough, we again embarked, hoisted up sails, and arrived safe at the Wiandot town, nearly opposite to Fort Detroit, on the north side of the river. Here we found a number of French traders, every one very willing to deal with us for our beaver.

We bought ourselves fine clothes, amunition, paint, tobacco, &c. and according to promise, they purchased me a new gun: yet we had parted with only about one-third of our beaver. At length a trader came to town with French Brandy: We purchased a keg of it, and

held a council about who was to get drunk, and who was to keep sober. I was invited to get drunk, but I refused the proposal—then they told me that I must be one of those who were to take care of the drunken peo-I did not like this; but of two evils I chose that which I thought was the least-and fell in with those who were to conceal the arms, and keep every dangerous weapon we could, out of their way, and endeavor, if possible to keep the drinking club from killing each other, which was a very hard task. Several times we hazarded our own lives, and got ourselves hurt, in preventing them from flaying each other. Before they had finished this keg, near one-third of the town was introduced to this drinking club; they could not pay their part, as they had already disposed of all their skins; but that made no odds, all were welcome to drink.

When they were done with this keg, they applied to the traders, and procured a kettle full of brandy at a time, which they divided out with a large wooden spoon,—and so they went on and never quit while they had a fingle beaver skin.

When the trader had got all our beaver, he moved off to the Ottawa town, about a mile above the Wiandot town.

When the brandy was gone, and the drinking club fober, they appeared much dejected. Some of them were crippled, others badly wounded, a number of their fine new shirts tore, and several blankets were burned:—

a number of squaws were also in this club, and neglected their corn planting.

We could now hear the effects of the brandy in the Ottawa town. They were finging and yelling in the most hideous manner, both night and day; but their frolic ended worse than ours; five Ottawas were killed and a great many wounded.

After this a number of young Indians were getting their ears cut, and they urged me to have mine cut likewife; but they did not attempt to compel me, though they endeavored to perfuade me. The principal arguments they used were its being a very great ornament, and also the common fashion—The former I did not believe, and the latter I could not deny. The way they performed this operation was by cutting the fleshy part of the circle of the ear close to the gristle quite through. When this was done they wrapt rags round this fleshy part until it was entirely healed; then they hung lead to it and stretched it to a wonderful length: when it was sufficiently stretched, they wrapt the fleshy part round with brass wire, which formed it into a semicircle about four inches diameter.

Many of the young men were now exercifing themfelves in a game refembling foot ball; though they commonly struck the ball with a crooked stick, made for that purpose; also a game something like this, wherein they used a wooden ball, about three inches diameter, and the instrument they moved it with was a strong staff about five feet long, with a hoop net on the end of it, large enough to contain the ball. Before they begin the play, they lay off about half a mile distance in a clear plain, and the opposite parties all attend at the centre, where a difinterested person casts up the ball then the oposite parties all contend for it. If any one gets it into his net, he runs with it the way he wishes it to go, and they all pursue him. If one of the opposite party overtakes the person with the ball, he gives the staff a stroke which causes the ball to fly out of the net; then they have another debate for it; and if the one that gets it can outrun all the opposite party, and can carry it quite out, or over the line at the end, the game is won; but this feldom happens. When any one is running away with the ball, and is like to be overtaken, he commonly throws it, and with this instrument can cast it fifty or fixty yards. Sometimes when the ball is almost at the one end, matters will take a sudden turn, and the opposite party may quickly carry it out at the other end. Oftentimes they will work a long while back and forward before they can get the ball over the line, or win the game.

About the first of June, 1757, the warriors were preparing to go to war, in the Wiandot, Pottowatomy, and Ottawa towns; also a great many Jibewas came down from the upper lakes; and after finging their war songs and going through their common ceremonies, they marched off against the frontiers of Virginia, Maryland and Pennsylvania, in their usual manner, singing the travelling song, slow siring, &c.

On the north fide of the river St. Laurence, opposite to Fort Detroit, there is an island, which the Indians call the Long Island, and which they say is above one thousand miles long, and in some places above one hundred miles broad. They further say that the great river that comes down by Canesatauga and that empties into the main branch of St. Laurence, above Montreal, originates from one source, with the St. Lawrence, and forms this island.

Opposite to Detroit, and below it, was originally a prairie, and laid off in lots about fixty rods broad, and a great length: each lot is divided into two fields, which they cultivate year about. The principal grain that the French raised in these fields was spring wheat and peas.

They built all their houses on the front of these lots on the river side; and as the banks of the energy low, some of the houses are not above three or sour feet above the surface of the water; yet they are in no danger of being disturbed by freshes, as the river seldom rises above eighteen inches; because it is the communication, of the river St. Laurence, from one lake to another.

As dwelling-houses, barns, and stables are all built on the front of these lots; at a distance it appears like a continued row of houses in a town, on each side of the river for a long way. These villages, the town, the river and the plains, being all in view at once, affords a most delightful prospect.

The inhabitants here chiefly-drink the river water; and as it comes from the northward it is very wholefome.

The land here is principally second rate, and comparatively speaking, a small part is first or third rate; tho about four or five miles south of Detroit, there is a small portion that is worse than what I would call third rate, which produces abundance of hurtle berries.

There is plenty of good meadow ground here, and a great many marshes that are overspread with water.— The timber is elm, sugar-tree, black-ash, white-ash, abundance of water-ash, oak, hickory, and some walnut.

About the middle of June the Indians were almost all gone to war, from fixteen to fixty; yet Tecaughretanego remained in town with me. Tho he had formerly, when they were at war with the southern nations been a great warrior, and an eminent counsellor; and I think as clear and as able a reasoner upon any subject that he had an opportunity of being acquainted with, as I ever knew; yet he had all along been against this war, and had strenuously opposed it in council. He said if the English and French had a quarrel let them sight their own battles themselves; it is not our business to intermeddle therewith.

Before the warriors returned we were very scarce of provision: and tho we did not commonly steal from one another; yet we stole during this time any thing that we could eat from the French, under the notion that it was just for us to do so; because they supported their soldiers; and our squaws, old men and children were suffering on the account of the war, as our hunters were all gone.

Some time in August the warriors returned, and brought in with them a great many scalps, prisoners, horses and plunder; and the common report among the young warriors, was, that they would intirely subdue Tulhasaga, that is the English, or it might be literally rendered the Morning Light inhabitants.

About the first of November a number of families were preparing to go on their winter hunt, and all agreed to cross the lake together. We encamped at the mouth of the river the first night, and a council was held, whether we would cross thro' by the three islands, or coast it round the lake. These islands lie in a line across the lake, and are just in fight of each Some of the Wiandots or Ottawas frequently make their winter hunt on these islands. Tho excepting wild fowl and fish, there is scarcely any game here but racoons which are amazingly plenty, and exceeding large and fat; as they feed upon the wild rice, which grows in abundance in wet places round thefe islands. It is said that each hunter in one winter will catch one thousand racoons.

It is a received opinion among the Indians that the

fnakes and racoons are transmutable; and that a great many of the snakes turn racoons every fall, and racoons snakes every spring. This notion is sounded on observations made on the snakes and racoons in this island.

As the racoons here lodge in rocks, the trappers make their wooden traps at the mouth of the holes; and as they go daily to look at their traps, in the winter feafon, they commonly find them filled with racoons; but in the fpring or when the frost is out of the ground they say, they then find their traps filled with large rattle snakes. And therefore conclude that the racoons are transformed. They also say that the reason why they are so remarkably plenty in the winter, is, every fall the snakes turn racoons again.

I told them that the I had never landed on any of these islands, yet from the unanimous accounts I had received, I believed that both snakes and racoons were plenty there; but no doubt they all remained there both summer and winter, only the snakes were not to be seen in the latter; yet I did not believe they were transmutable.

These islands are but seldom visited; because early in the spring and late in the fall it is dangerous sailing in their bark canoes; and in the summer they are so insested with various kinds of serpents, (but chiefly rattle snakes,) that it is dangerous landing.

I shall now quit this digression, and return to the result of the council at the mouth of the river. We

concluded to coast it round the lake, and in two days we came to the mouth of the Miami of the Lake, and landed on cedar point, where we remained several days. Here we held a council, and concluded we would take a driving hunt in concert, and in partnership.

The river in this place is about a mile broad, and as it and the lake forms a kind of neck, which terminates in a point, all the hunters (which were fifty-three) went up the river, and we scattered ourselves from the river to the lake. When we first began to move we were not in fight of each other, but as we all raised the yell, we could move regularly together by the noise. At length we came in fight of each other and appeared to be marching in good order; before we came to the point, both the squaws and boys in the canoes were scattered up the river, and along the lake, to prevent the deer from making their escape by water. As we advanced near the point the guns began to crack flowly; and after fome time the firing was like a little engagement. The fquaws and boys were busy tomahawking the deer in the water, and we shooting them down on the land:—We killed in all about thirty deer: tho a great many made their escape by water.

We had now great feasting and rejoicing, as we had plenty of homony, venison, and wild sowl. The geese at this time appeared to be preparing to move southward—It might be asked what is meant by the geese preparing to move? The Indians represent them as holding a great

council at this time concerning the weather in order to conclude upon a day, that they may all at or near one time leave the Northern Lakes, and wing their way to the fouthern bays. When matters are brought to a conclusion and the time appointed that they are to take wing, then they say, a great number of expresses are sent off, in order to let the different tribes know the result of this council, that they may be all in readiness to move at the time appointed. As there is a great commotion among the geese at this time, it would appear by their actions, that such a council had been held. Certain it is, that they are led by instinct to act in concert and to move off regularly after their leaders.

Here our company separated. The chief part of them went up the Miami river, that empties into Lake Erie, at cedar point, whilst we proceeded on our journey in company with Tecaughretanego, Tontileaugo, and two samilies of the Wiandots.

As cold weather was now approaching, we began to feel the doleful effects of extravagantly and foolifhly spending the large quantity of beaver we had taken in our last winter's hunt. We were all nearly in the same circumstances—scarcely one had a shirt to his back; but each of us had an old blanket which we belted round us in the day, and slept in at night, with a deer or bear skin under us for our bed.

When we came to the falls of Sandusky, we buried our birch bark canoes as usual, at a large burying place for that purpose, a little below the falls. At this place the river falls about eight feet over a rock, but not perpendicular. With much difficulty we pushed up our wooden canoes, some of us went up the river, and the rest by land with the horses, until we came to the great meadows or prairies that lie between Sandusky and Sciota.

When we came to this place we met with some Ottawa hunters, and agreed with them to take, what they call a ring hunt, in partnership. We waited until we expected rain was near falling to extinguish the fire, and then we kindled a large circle in the prairie. At this time, or before the bucks began to run a great number of deer lay concealed in the grass, in the day, and moved about in the night; but as the fire burned in towards the centre of the circle, the deer fled before the fire: the Indians were scattered also at some distance before the fire, and shot them down every opportunity, which was very frequent, especially as the circle became small. When we came to divide the deer, there were above ten to each hunter, which were all killed in a few hours. did not come on that night to put out the out-fide circle of the fire, and as the wind arose, it extended thro the whole prairie, which was about fifty miles in length, and in some places near twenty in breadth. This put an end to our ring hunting this season, and was in other respects an injury to us in the hunting business; so that upon the whole we received more harm than benefit by our rapid hunting frolic. We then moved from the north end of the glades, and encamped at the carrying place.

This place is in the plains betwirt a creek that empties into Sandusky, and one that runs into Sciota: and at the time of high water, or in the spring season, there is but about one half mile of portage, and that very level, and clear of rocks, timber or stones; so that with a little digging there may be water carriage the whole way from Sciota to Lake Erie.

From the mouth of Sandusky to the falls is chiefly first rate land, lying flat or level, intermixed with large bodies of clear meadows, where the grass is exceeding rank, and in many places three or four feet high. The timber is oak, hickory, walnut, cherry, black-ash, elm, sugar-tree, buckeye, locust and beech. In some places there is wet timber land—the timber in these places is chiefly water-ash, sycamore, or button-wood.

From the falls to the prairies, the land lies well to the fun, it is neither too flat nor too hilly—and chiefly first rate. The timber nearly the same as below the falls, excepting the water-ash.—There is also here, some plats of beech land, that appears to be second rate, as it frequently produces spice-wood. The prairie appears to be a tolerable fertile soil, tho in many places too wet for cultivation; yet I apprehend it would produce timber, were it only kept from fire.

The Indians are of the opinion that the squirrels

plant all the timber; as they bury a number of nuts for food, and only one at a place. When a squirrel is killed the various kinds of nuts thus buried will grow.

I have observed that when these prairies have only escaped fire for one year, near where a single tree stood, there was a young growth of timber supposed to be planted by the squirrels; but when the prairies were again burned, all this young growth was immediately consumed; as the fire rages in the grass, to such a pitch, that numbers of racoons are thereby burned to death.

On the west side of the prairie, or betwixt that and Sciota, there is a large body of first rate land—the timber, walnut, locust, sugar-tree, buckeye, cherry, ash, elm, mulberry, plumb trees, spicewood, black-haw, red-haw, oak and hickory.

About the time the bucks quit running, Tontileaugo his wife and children, Tecaughretanego, his son Nungany and myself left the Wiandot camps at the carrying place, and crossed the Sciota river at the south end of the glades, and proceeded on about a south-west course to a large creek called Ollentangy, which I believe interlocks with the waters of the Miami, and empties into Sciota on the west side thereof. From the south end of the prairie to Ollentangy, there is a large quantity of beech land, intermixed with first rate land. Here we made our winter hut, and had considerable success in hunting.

After some time one of Tontileaugo's step-sons, (a

lad about eight years of age) offended him, and he gave the boy a moderate whipping, which much displeased his Wiandot wife. She acknowledged that the boy was guilty of a fault, but thought that he ought to have been ducked, which is their usual mode of chastisement. She said she could not bear to have her son whipped like a servant or slave—and she was so displeased that when Tontileaugo went out to hunt, she got her two horses, and all her effects, (as in this country the husband and wife have separate interests) and moved back to the Wiandot camps that we had left.

When Tontileaugo returned, he was much disturbed on hearing of his wife's elopement, and said that he would never go after her were it not that he was asraid that she would get bewildered, and that his children that she had taken with her, might suffer. Tontileaugo went after his wife, and when they met they made up the quarrel, and he never returned; but left Tecaughretanego and his son, (a boy about ten years of age) and myself, who remained here in our hut all winter.

Tecaughretanego who had been a first rate warior, statesman and hunter; and though he was now near fixty years of age, he was yet equal to the common run of hunters, but subject to the rheumatism, which deprived him of the use of his legs.

Shortly after Tontileaugo left us, Tecaughretanego became lame, and could scarcely walk out of our hut for two months. I had considerable success in hunting and trapping. Though Tecaughretanego endured much pain and mifery, yet he bore it all with wonderful patience, and would often endeavor to entertain me with chearful conversation. Sometimes he would applaud me for my diligence, skill and activity—and at other times he would take great care in giving me instructions concerning the hunting and trapping business. He would also tell me that if I failed of success, we would suffer very much, as we were about forty miles from any one living, that we knew of; yet he would not intimate that he apprehended we were in any danger, but still supposed that I was sully adequate to the task.

Tontileaugo left us a little before Christmas, and from that until some time in February, we had always plenty of bear meat, venison, &c. During this time I killed much more than we could use, but having no horses to carry in what I killed, I left part of it in the woods. In February there came a snow, with a crust, which made a great noise when walking on it, and frightened away the deer; and as bear and beaver were scarce here, we got entirely out of provision. After I had hunted two days without eating any thing, and had very short allowance for some days before, I returned late in the evening saint and weary. When I came into our hut, Tecaughretanego asked what success? I told him not any. He asked me if I was not very hungry? I replied that the keen appetite seemed to be in some

measure removed, but I was both faint and weary. commanded Nunganey his little fon, to bring me fomething to eat, and he brought me a kettle with some bones and broth,—after eating a few mouthfuls my appetite violently returned, and I thought the victuals had a most agreeable realish, though it was only fox and wildcat bones, which lay about the camp, which the ravens and turkey-buzzards had picked—these Nunganey had collected and boiled, until the finews that remained on the bones would strip off. I speedily finished my allowance, fuch as it was, and when I had ended my sweet repast, Tecaughretanego asked me how I felt? I told him that I was much refreshed. He then handed me his pipe and pouch, and told me to take a smoke. did so. He then said he had something of importance to tell me, if I was now composed and ready to hear it. I told him that I was ready to hear him. He faid the reason why he deferred his speech till now, was because few men are in a right humor to hear good talk, when they are extremely hungry, as they are then generally fretful and discomposed; but as you appear now to enjoy calmness and serenity of mind, I will now communicate to you the thoughts of my heart, and those things that I know to be true.

[&]quot; Brother,

[&]quot;As you have lived with the white people, you have not had the same advantage of knowing that the great being above feeds his people, and gives them their meat

in due feason, as we Indians have, who are frequently out of provisions, and yet are wonderfully supplied, and that so frequently that it is evidently the hand of the great Owaneeyo* that doth this: whereas the white people have commonly large stocks of tame cattle, that they can kill when they please, and also their barns and cribs silled with grain, and therefore have not the same opportunity of seeing and knowing that they are supported by the ruler of Heaven and Earth.

"Brother,

"I know that you are now afraid that we will all perish with hunger, but you have no just reason to fear this.

" Brother,

"I have been young, but am now old—I have been frequently under the like circumstance that we now are, and that some time or other in almost every year of my life; yet, I have hitherto been supported, and my wants supplied in time of need.

"Brother,

"Owaneeyo fome times fuffers us to be in want, in order to teach us our dependance upon him, and to let us know that we are to love and ferve him: and likewise to know the worth of the favors that we receive, and to make us more thankful.

^{*} This is the name of God, in their tongue, and fignifies the owner and ruler of all things.

" Brother,

"Be affured that you will be supplied with food, and that just in the right time; but you must continue diligent in the use of means—go to sleep, and rise early in the morning and go a hunting—be strong and exert yourself like a man, and the great spirit will direct your way."

The next morning I went out, and steered about an east course. I proceeded on slowly for about five miles, and saw deer frequently, but as the crust on the snow made a great noise, they were always running before I spied them, so that I could not get a shoot. A violent appetite returned, and I became intolerably hungry;—it was now that I concluded I would run off to Pennsylvania, my native country. As the snow was on the ground, and Indian hunters almost the whole of the way before me, I had but a poor prospect of making my escape; but my case appeared desperate. If I staid here I thought I would perish with hunger, and if I met with Indians, they could but kill me.

I then proceeded on as fast as I could walk, and when I got about ten or twelve miles from our hut, I came upon fresh buffaloe tracks,—I pursued after, and in a short time came in sight of them, as they were passing through a small glade—I ran with all my might, and headed them, where I lay in ambush, and killed a very large cow. I immediately kindled a fire and began to roast meat, but could not wait till it was done—I ate it

almost raw. When hunger was abated I began to be tenderly concerned for my old Indian brother, and the little boy I had left in a perishing condition. I made haste and packed up what meat I could carry, secured what I left from the wolves, and returned homewards.

I scarcely thought on the old man's speech while I was almost distracted with hunger, but on my return was much affected with it, reflected on myself for my hard-heartedness and ingratitude, in attempting to run off and leave the venerable old man and little boy to perish with hunger. I also considered how remarkably the old man's speech had been verified in our providentially obtaining a supply. I thought also of that part of his speech which treated of the fractious dispositions of hungry people, which was the only excuse I had for my base inhumanity, in attempting to leave them in the most deplorable situation.

As it was moon-light, I got home to our hut, and found the old man in his usual good humor. He thanked me for my exertion, and bid me sit down, as I must certainly be fatigued, and he commanded Nunganey to make haste and cook. I told him I would cook for him, and let the boy lay some meat on the coals, for himself—which he did, but ate it almost raw, as I had done. I immediately hung on the kettle with some water, and cut the beef in thin slices, and put them in:

—when it had boiled awhile, I proposed taking it off the fire, but the old man replied, "let it be done

enough." This he faid in as patient and unconcerned a manner, as if he had not wanted one fingle meal. He commanded Nunganey to eat no more beef at that time, least he might hurt himself; but told him to sit down, and after some time he might sup some broth—this command he reluctantly obeyed.

When we were all refreshed, Tecaughretanego delivered a speech upon the necessity and pleasure of receiving the necessary supports of life with thankfulness, knowing that Owaneeyo is the great giver. Such speeches from an Indian, may be tho't by those who are unacquainted with them, altogether incredible; but when we reflect on the Indian war, we may readily conclude that they are not an ignorant or stupid fort of people, or they would not have been such fatal enemies. When they came into our country they outwitted us—and when we tent armies into their country, they outgeneralled, and beat us with inferior force. Let us also take into confideration that Tecaughretanego was no common person, but was among the Indians, as Socrates in the ancient Heathen world; and it may be, equal to him—if not in wisdom and learning, yet, perhaps in patience and Notwithstanding Tecaughretanego's uncomfortitude. mon natural abilities, yet in the sequel of this history you will see the deficiency of the light of nature, unaided by revelation, in this truly great man.

The next morning Tecaughretanego defired me to go back and bring another load of buffaloe beef: As I

proceeded to do so, about five miles from our hut I found a bear tree. As a sapling, grew near the tree, and reached near the hole that the bear went in at, I got dry dozed or rotten wood, that would catch and hold fire almost as well as spunk. This wood I tied up in bunches, fixed them on my back, and then climbed up the sapling, and with a pole, I put them touched with fire, into the hole, and then came down and took my gun in my hand. After some time the bear came out, and I killed and skinned it, packed up a load of the meat, (after securing the remainder from the wolves) and returned home before night. On my return my old brother and his son were much rejoiced at my success. After this we had plenty of provision.

We remained here until some time in April 1758. At this time Tecaughretanego had recovered so, that he could walk about. We made a bark canoe, embarked, and went down Ollentangy some distance, but the water being low, we were in danger of splitting our canoe upon the rocks: therefore Tecaughretanego concluded we would encamp on shore, and pray for rain.

When we encamped, Tecaughretanego made himself a sweat-house; which he did by sticking a number of hoops in the ground, each hoop forming a semi-circle—this he covered all round with blankets and skins; he then prepared hot stones, which he rolled into this hut, and then went into it himself, with a little kettle of water in his hand, mixed with a variety of herbs, which

he had formerly cured, and had now with him in his pack—they afforded an odoriferous perfume. When he was in, he told me to pull down the blankets behind him, and cover all up close, which I did, and then he began to pour water upon the hot stones, and to sing aloud. He continued in this vehement hot place about sifteen minutes:—all this he did in order to purify himfelf before he would address the Supreme Being. When he came out of his sweat-house, he began to burn tobacco and to pray. He began each petition with oh, ho, ho, ho, which is a kind of aspiration, and signifies an ardent wish. I observed that all his petitions were only for immediate, or present temporal blessings. He began his address by thanksgiving, in the following manner:

"O great being! I thank thee that I have obtained the use of my legs again—that I am now able to walk about and kill turkeys, &c. without seeling exquisite pain and misery: I know that thou art a hearer and a helper, and therefore I will call upon thee.

"Oh, ho, ho, ho,

"Grant that my knees and ancles may be right well, and that I may be able, not only to walk, but to run, and to jump logs, as I did last fall.

"Oh, ho, ho, ho,

"Grant that on this voyage we may frequently kill bears, as they may be croffing the Sciota and Sandusky.

"Grant that rain may come to raise the Ollentangy about two or three seet, that we may cross in safety down to Sciota, without danger of our canoe being wrecked on the rocks;—and now, O great being! thou knowest how matters stand—thou knowest that I am a great lover of tobacco, and though I know not when I may get any more, I now make a present of the last I have unto thee, as a free burnt offering; therefore I expect thou wilt hear and grant these requests, and I thy servant will return thee thanks, and love thee for thy gifts."

During the whole of this scene I sat by Tecaughretanego, and as he went through it with the greatest solemnity, I was seriously affected with his prayers. I remained duly composed until he came to the burning of the tobacco, and as I knew that he was a great lover of it, and saw him cast the last of it into the fire, it excited in me a kind of meriment, and I insensibly smiled. Tecaughretanego observed me laughing, which displeased him, and occasioned him to address me in the following manner.

"Brother,

"I have fomewhat to fay to you, and I hope you will not be offended when I tell you of your faults. You know that when you were reading your books in

[&]quot;Oh, ho, ho, ho,

[&]quot;Grant that we may kill plenty of Turkeys along the banks, to stew with our fat bear meat.

[&]quot;Oh, ho, ho, ho,

town, I would not let the boys or any one disturb you; but now when I was praying, I saw you laughing. I do not think that you look upon praying as a soolish thing;—I believe you pray yourself. But perhaps you may think my mode, or manner of prayer soolish; if so, you ought in a friendly manner to instruct me, and not make sport of sacred things."

I acknowledged my error, and on this he handed me his pipe to smoke, in token of friendship and reconciliation; though at that time he had nothing to smoke, but red-willow bark. I told him fomething of the method of reconciliation with an offended God, as revealed in my Bible, which I had then in possession. He said that he liked my story better than that of the French priests, but he thought that he was now too old to begin to learn a new religion, therefore he should continue to worship God in the way that he had been taught, and that if salvation or future happiness was to be had in his way of worship, he expected he would obtain it, and if it was inconsistent with the honor of the great spirit to accept of him in his own way of worship, he hoped that Owaneeyo would accept of him in the way I had mentioned, or in some other way, though he might now be ignorant of the channel through which favor or mercy might be conveyed. He faid that he believed that Owaneeyo would hear and help every one that fincerely waited upon him.

Here we may see how far the light of nature could

go; perhaps we see it here almost in its highest extent. Notwithstanding the just views that this great man entertained of Providence, yet we now see him (though he acknowledged his guilt) expecting to appease the Deity, and procure his favor, by burning a little tobacco. We may observe that all Heathen nations, as far as we can find out either by tradition or the light of Nature, agree with Revelation in this, that sacrifice is necessary, or that some kind of atonement is to be made, in order to remove guilt, and reconcile them to God. This, accompanied with numberless other witnesses, is sufficient evidence of the rationality the truth of the Scriptures.

A few days after Tecaughretanego had gone through his ceremonies, and finished his prayers, the rain came and raised the creek a sufficient height, so that we passed in safety down to Sciota, and proceeded up to the carrying place. Let us now describe the land on this route, from our winter hut, and down Ollentangy to the Sciota, and up it to the carrying place.

1

About our winter cabbin is chiefly first and second rate land. A considerable way up Ollentangy on the southwest side thereof, or betwixt it and the Miami, there is a very large prairie, and from this prairie down Ollentangy to Sciota, is generally first rate land. The timber is walnut, sugar-tree, ash, buckeye, locust, wild-cherry, and spice-wood, intermixed with some oak and beech. From the mouth of Ollentangy on the east side of Sciota,

up to the carrying place, there is a large body of first and second rate land, and tolerably well watered. The timber is ash, sugar-tree, walnut, locust, oak, and beech. Up near the carrying place, the land is a little hilly, but the soil good.

We proceeded from this place down Sandusky, and in our passage we killed four bears, and a number of turkeys. Tecaughretanego appeared now fully persuaded that all this came in answer to his prayers—and who can say with any degree of certainty that it was not so?

When we came to the little lake at the mouth of Sandusky we called at a Wiandot town that was then there, called Sunyendeand. Here we diverted ourselves several days, by catching rock-fish in a small creek, the name of which is also Sunyendeand, which signifies Rock-Fish. They sished in the night, with lights, and struck the sish with giggs or spears. The rock-sish here, when they begin first to run up the creek to spawn, are exceeding fat, and sufficient to fry themselves. The first night we scarcely caught sish enough for present use, for all that was in the town.

The next morning I met with a prisoner at this place, by the name of Thompson, who had been taken from Virginia: he told me if the Indians would only omit disturbing the fish for one night, he could catch more fish than the whole town could make use of. I told Mr. Thompson that if he was certain that he could do

this, that I would use my influence with the Indians, to let the fish alone for one night. I applied to the chiefs, who agreed to my propofal, and faid they were anxious to see what the Great Knife (as they called the Virginian) could do. Mr. Thompson, with the assistance of some other prisoners, set to work, and made a hoop net of Elm bark: they then cut down a tree across the creek, and stuck in stakes at the lower side of it, to prevent the fish from passing up, leaving only a gap at the one fide of the creek:—here he fat with his net, and when he felt the fish touch the net he drew it up, and frequently would hawl out two or three rock-fish that would weigh about five or fix pounds each. He continued at this until he had hawled out about a waggon load, and then left the gap open, in order to let them pass up, for they could not go far, on account of the shallow water. Before day Mr. Thompson shut it up, to prevent them from passing down, in order to let the Indians have fome diversion in killing them in daylight.

When the news of the fish came to town, the Indians all collected, and with surprize beheld the large heap of fish, and applauded the ingenuity of the Virginian. When they saw the number of them that were confined in the water above the tree, the young Indians ran back to the town, and in a short time returned with their spears, giggs, bows and arrows, &c. and were the chief of that day engaged in killing rock-fish, insomuch that we had more than we could use or preserve. As we had

no falt, or any way to keep them, they lay upon the banks, and after some time great numbers of turkey-buzzards and eagles collected together and devoured them.

Shortly after this we left Sunyendeand, and in three days arrived at Detroit, where we remained this fummer.

Some time in May we heard that General Forbes, with seven thousand men was preparing to carry on a campaign against Fort DuQuesne, which then stood near where Fort Pitt was afterwards erected. Upon receiving this news a number of runners were sent off by the French commander at Detroit, to urge the different tribes of Indian warriors to repair to Fort DuQuesne.

Some time in July 1758, the Ottowas, Jibewas, Potowatomies and Wiandots rendezvoused at Detroit, and marched off to Fort DuQuesne, to prepare for the encounter of General Forbes. The common report was, that they would serve him as they did General Braddock, and obtain much plunder. From this time, until sall, we had frequent accounts of Forbes's army, by Indian runners that were sent out to watch their motion. They spied them frequently from the mountains ever after they lest Fort Loudon. Notwithstanding their vigilence, colonel Grant with his Highlanders stole a march upon them, and in the night took possession of a hill about eighty rod from Fort DuQuesne:—this hill is on that account called Grant's hill to this day. The

French and Indians knew not that Grant and his men were there until they beat the drum and played upon the bag-pipes, just at day-light. They then slew to arms, and the Indians ran up under covert of the banks of Allegheny and Monongahela, for some distance, and then sallied out from the banks of the rivers, and took possession of the hill above Grant; and as he was on the point of it in sight of the fort, they immediately surrounded him, and as he had his Highlanders in ranks, and very close order, and the Indians scattered, and concealed behind trees, they deseated him with the loss only of a few warriors:—most of the Highlanders were killed or taken prisoners.

After this defeat the Indians held a council, but were divided in their opinions. Some faid that general Forbes would now turn back, and go home the way that he came, as Dunbar had done when General Braddock was defeated: others supposed he would come on. The French urged the Indians to flay and fee the event: -but as it was hard for the Indians to be absent from their squaws and children, at this season of the year, a great many of them returned home to their hunting. After this, the remainder of the Indians, some French regulars, and a number of Canadians, marched off in quest of General Forbes. They met his army near Fort Ligoneer, and attacked them, but were frustrated in their design. They said that Forbes's men were beginning to learn the art of war, and that there were a

great number of American riflemen along with the redcoats, who scattered out, took trees, and were good marks-men; therefore they found they could not accomplish their design, and were obliged to retreat. they returned from the battle to Fort DuQuesne, the Indians concluded that they would go to their hunting. The French endeavored to persuade them to stay and try another battle. The Indians faid if it was only the red-coats they had to do with, they could foon fubdue them, but they could not withstand Ashalecoa, or the Great Knife, which was the name they gave the Virgin-They then returned home to their hunting, and the French evacuated the fort, which General Forbes came and took possession of without further opposition, late in the year 1758, and at this time began to build Fort Pitt.

When Tecaughretanego had heard the particulars of Grant's defeat, he said that he could not well account for his contradictory and inconsistent conduct. He said as the art of war consists in ambushing and surprizing our enemies, and in preventing them from ambushing and surprizing us; Grant, in the first place, acted like a wise and experienced officer, in artfully approaching in the night without being discovered; but when he came to the place, and the Indians were lying asleep outside of the fort, between him and the Allegheny river, in place of slipping up quietly, and falling upon them with their broad swords, they beat the drums and played

upon the bag-pipes. He said he could account for this inconsistent conduct no other way than by supposing that he had made too free with spirituous liquors during the night, and became intoxicated about day-light. But to return:

This year we hunted up Sandusky, and down Sciota, took nearly the same route that we had done the last hunting season. We had considerable success, and returned to Detroit some time in April 1759.

Shortly after this, Tecaughretanego, his son Nungany and myself, went from Detroit, (in an elm bark canoe) to Caughnewaga, a very ancient Indian town, about nine miles above Montreal, where I remained until about the first of July. I then heard of a French ship at Montreal that had English prisoners on board, in order to carry them over sea, and exchange them. I went privately off from the Indians, and got also on board; but as general Wolfe had stopped the River St. Laurence, we were all sent to prison at Montreal, where I remained sour months. Some time in November we were all sent off from this place to Crown Point, and exchanged.

Early in the year 1760, I came home to Conococheague, and found that my people could never ascertain whether I was killed or taken, until my return. They received me with great joy, but were surprised to see me so much like an Indian, both in my gait and gesture.

Upon enquiry, I found that my sweet-heart was married a few days before I arrived. My feelings I must leave on this occasion, for those of my readers to judge, who have felt the pangs of disappointed love, as it is impossible now for me to describe the emotion of soul I felt at that time.

Now there was peace with the Indians which lasted until the year 1763. Sometime in May, this year, I married, and about that time the Indians again commenced hostilities, and were busily engaged in killing and scalping the frontier inhabitants in various parts of Pennfylvania. The whole Conococheague Valley, from the North to the South Mountain, had been almost entirely evacuated during Braddock's war. This state was then a Quaker government, and at the first of this war the frontiers received no assistance from the state. the people were now beginning to live at home again, they thought hard to be drove away a fecond time, and were determined if possible, to make a stand: therefore they raised as much money by collections and subscriptions, as would pay a company of rifle-men for several The fubscribers met and elected a committee to manage the business. The committee appointed me captain of this company of rangers, and gave me the appointment of my subalterns. I chose two of the most active young men that I could find, who had also been long in captivity with the Indians. As we enlifted our men, we dreffed them uniformly in the Indian manner,

with breech-clouts, leggins, mockefons and green shrouds, which we wore in the same manner that the Indians do, and nearly as the Highlanders wear their plaids. place of hats we wore red handkerchiefs, and painted our faces red and black, like Indian warriors. I taught them the Indian discipline, as I knew of no other at that time, which would answer the purpose much better than British. We succeeded beyond expectation in defending the frontiers, and were extolled by our employers. Near the conclusion of this expedition, I accepted of an enfign's commission in the regular service, under King George, in what was then called the Pennsylvania line. Upon my refignation, my lieutenant succeeded me in command, the rest of the time they were to serve. the fall (the fame year) I went on the Susquehannah campaign, against the Indians, under the command of General Armstrong. In this route we burnt the Delaware and Monsey towns, on the West Branch of the Sufquehannah, and destroyed all their corn.

In the year 1764, I received a lieutenant's commission, and went out on General Bouquet's campaign against the Indians on the Muskingum. Here we brought them to terms, and promised to be at peace with them, upon condition that they would give up all our people that they had then in captivity among them. They then delivered unto us three hundred of the prisoners, and said that they could not collect them all at this time, as it was now late in the year, and they were far scat-

tered; but they promifed that they would bring them all into Fort Pitt early next spring, and as security that they would do this, they delivered to us six of their chiefs, as hostages. Upon this we settled a cessation of arms for six months, and promised upon their sulfilling the aforesaid condition, to make with them a permanent peace.

A little below Fort Pitt the hostages all made their escape. Shortly after this the Indians stole horses, and killed some people on the frontiers. The king's proclamation was then circulating and set up in various public places, prohibiting any person from trading with the Indians, until surther orders.

Notwithstanding all this, about the first of March 1765, a number of waggons loaded with Indian goods, and warlike stores, were sent from Philadelphia to Henry Pollen's, Conococheague, and from thence feventy packhorses were loaded with these goods, in order to carry them to Fort Pitt. This alarmed the country, and Mr. William Duffield raifed about fifty armed men, and met the pack-horses at the place where Mercersburg now Mr. Duffield defired the employers to store up their goods, and not proceed until further orders. made light of this, and went over the North Mountain, where they lodged in a small valley called the Great Mr. Duffield and his party followed after, and came to their lodging, and again urged them to store up their goods:-He reasoned with them on the impropriety of their proceedings, and the great danger the frontier inhabitants would be exposed to, if the Indians should now get a supply:—He said as it was well known that they had scarcely any amunition, and were almost naked, to supply them now, would be a kind of murder, and would be illegally trading at the expence of the blood and treasure of the frontiers. Notwithstanding his powerful reasoning, these traders made game of what he said, and would only answer him by ludicrous burlesque.

When I beheld this, and found that Mr. Duffield would not compel them to store up their goods, I collected ten of my old warriors, that I had formerly disciplined in the Indian way, went off privately, after night, and encamped in the woods. The next day, as usual, we blacked and painted, and waylayed them near Sidelong Hill. I scattered my men about forty rod along the fide of the road, and ordered every two to take a tree, and about eight or ten rod between each couple, with orders to keep a referve fire, one not to fire until his comrade had loaded his gun-by this means we kept up a constant, slow fire, upon them from front to rear:—We then heard nothing of these trader's merriment or burlefque. When they faw their packhorses falling close by them, they called out pray gentlemen, what would you have us to do? The reply was, collect all your loads to the front, and unload them in one place; take your private property, and immediately retire.

When they were gone, we burnt what they left, which confifted of blankets, shirts, vermillion, lead, beads, wampum, tomahawks, scalping knives, &c.

The traders went back to Fort Loudon, and applied to the commanding officer there, and got a party of Highland foldiers, and went with them in quest of the robbers, as they called us, and without applying to a magistrate, or obtaining any civil authority, but barely upon suspicion, they took a number of creditable persons prisoners, (who were chiefly not in any way concerned in this action) and confined them in the guard-house in Fort Loudon. I then raised three hundred rislemen, marched to Fort Loudon, and encamped on a hill in fight of the fort. We were not long there, until we had more than double as many of the British troops prisoners in our camp, as they had of our people in the guard-house. Captain Grant, a Highland officer, who commanded Fort Loudon, then fent a flag of truce to our camp, where we fettled a cartel, and gave them above two for one, which enabled us to redeem all our men from the guard-house, without further difficulty.

After this Captain Grant kept a number of rifle guns, which the Highlanders had taken from the country people, and refused to give them up. As he was riding out one day, we took him prisoner, and detained him until he delivered up the arms; we also destroyed a large quantity of gun-powder that the traders had stored up, lest it might be conveyed privately to the Indians. The

king's troops, and our party, had now got entirely out of the channel of the civil law, and many unjustifiable things were done by both parties. This convinced me more than ever I had been before, of the absolute necessity of the civil law, in order to govern mankind.

About this time the following fong was composed by Mr. George Campbell (an Irish gentleman, who had been educated in Dublin) and was frequently sung to the tune of the Black Joke:

- 1. Ye patriot fouls who love to fing,
 What ferves your country and your king,
 In wealth, peace and royal estate;
 Attention give whilst I rehearse,
 A modern sact, in jingling verse,
 How party interest strove what it cou'd,
 To profit itself by public blood,
 But justly met its merited sate.
- Let all those Indian traders claim,
 Their just reward, inglorious fame,
 For vile base and treacherous ends.
 To Pollins, in the spring they sent,
 Much warlike stores, with an intent,
 To carry them to our barbarous soes,
 Expecting that no-body dare oppose,
 A present to their Indian friends.
- 3. Aftonish'd at the wild design,
 Frontier inhabitants combin'd,
 With brave souls, to stop their career,

Although some men apostatiz'd,
Who first the grand attempt advis'd,
The bold frontiers they bravely stood,
To act for their king and their country's good,
In joint league, and strangers to fear.

- 4. On March the fifth, in fixty-five,
 Their Indian prefents did arrive,
 In long pomp and cavalcade,
 Near Sidelong Hill, where in difguife,
 Some patriots did their train furprize,
 And quick as lightning tumbled their loads,
 And kindled them bonfires in the woods,
 And mostly burnt their whole brigade.
- 5. At Loudon, when they heard the news,
 They scarcely knew which way to choose,
 For blind rage and discontent;
 At length some soldiers they sent out,
 With guides for to condust the route,
 And seized some men that were trav'ling there,
 And hurried them into Loudon where
 They laid them fast with one consent.
- 6. But men of resolution thought,

 Too much to see their neighbors caught,

 For no crime but false surmise;

 Forthwith they join'd a warlike band,

 And march'd to Loudon out of hand,

 And kept the jailors prisoners there,

 Until our friends enlarged were,

 Without fraud or any disguise.

7. Let mankind censure or commend,
 This rash performance in the end,
 Then both sides will find their account.
 'Tis true no law can justify,
 To burn our neighbors property,
 But when this property is design'd,
 To serve the enemies of mankind,
 It's high treason in the amount.

After this we kept up a guard of men on the frontiers, for several months, to prevent supplies being sent to the Indians, until it was proclaimed that Sir William Johnson had made peace with them, and then we let the traders pass unmolested.

In the year 1766, I heard that Sir William Johnson, the king's agent for settling affairs with the Indians, had purchased from them all the land west of the Appalachian Mountains, that lay between the Ohio and the Cherokee River; and as I knew by conversing with the Indians in their own tongue, that there was a large body of rich land there, I concluded I would take a tour westward, and explore that country.

I set out about the last of June, 1766, and went in the first place to Holstein River, and from thence I travelled westward in company with Joshua Horton, Uriah Stone, William Baker, and James Smith, who came from near Carlisse. There was only four white men of us, and a mulatto slave about eighteen years of age, that Mr. Horton had with him. We explored the country fouth of Kentucky, and there was no more fign of white men there then, than there is now west of the head waters of the Missouri. We also explored Cumberland and Tennessee Rivers, from Stone's* River down to the Ohio.

When we came to the mouth of Tennessee my fellow travellers concluded that they would proceed on to the Illinois, and see some more of the land to the west:—this I would not agree to. As I had already been longer from home than what I expected, I thought my wife would be distressed, and think I was killed by the Indians; therefore I concluded that I would return home. I sent my horse with my fellow travellers to the Illinois, as it was difficult to take a horse through the mountains. My comrades gave me the greatest part of the amunition they then had, which amounted only to half a pound of powder, and lead equivalent. Mr. Horton also lent me his mulatto boy, and I then set off through the wilderness, for Carolina.

About eight days after I left my company at the mouth of Tennessee, on my journey eastward, I got a cane stab in my foot, which occasioned my leg to swell, and I suffered much pain. I was now in a doleful situ-

^{*}Stone's River is a fouth branch of Cumberland; and empties into it above Nashville. We first gave it this name in our journal in May 1767, after one of my fellow travellers, Mr. Uriah Stone, and I am told that it retains the same name unto this day.

ation—far from any of the human species, excepting black Jamie, or the favages, and I knew not when I might meet with them-my case appeared desperate, and I thought fomething must be done. All the surgical instruments I had, was a knife, a mockason awl, and a pair of bullit moulds—with these I determined to draw the fnag from my foot, if possible. I stuck the awl in the skin, and with the knife I cut the flesh away from around the cane, and then I commanded the mulatto fellow to catch it with the bullit moulds, and pull it out, which he did. When I saw it, it seemed a shocking thing to be in any person's foot; it will therefore be supposed that I was very glad to have it out. The black fellow attended upon me, and obeyed my directions faithfully. I ordered him to fearch for Indian medicine, and told him to get me a quantity of bark from the root of a lynn tree, which I made him beat on a stone, with a tomahawk, and boil it in a kettle, and with the ooze I bathed my foot and leg:—what remained when I had finished bathing, I boiled to a jelly, and made poultices thereof. As I had no rags, I made use of the green moss that grows upon logs, and wrapped it round with elm bark: by this means (fimple as it may feem) the swelling and inflamation in a great measure As stormy weather appeared, I ordered Jamie to make us a shelter, which he did by erecting forks and poles, and covering them over with cane tops, like a fodder-house. It was but about one hundred yards

from a large buffaloe road. As we were almost out of provision, I commanded Jamie to take my gun, and I went along as well as I could, concealed myself near the road, and killed a buffaloe. When this was done, we jirked* the lean, and fryed the tallow out of the fat meat, which we kept to stew with our jirk as we needed it.

While I lay at this place, all the books I had to read, was a Pfalm Book, and Watts upon Prayer. Whilst in this situation I composed the following verses, which I then frequently sung.

- Six weeks I've in this desart been,
 With one mulatto lad,
 Excepting this poor stupid slave,
 No company I had.
- In folitude I here remain,
 A cripple very fore,
 No friend or neighbor to be found,
 My case for to deplore.
- I'm far from home, far from the wife,
 Which in my bosom lay,
 Far from my children dear, which used
 Around me for to play.

^{*} Jirk is a name well known by the hunters, and frontier inhabitants, for meat cut in small pieces and laid on a scaffold, over a slow sire, whereby it is roasted till it is thoroughly dry.

This doleful circumstance cannot
 My happiness prevent,
 While peace of conscience I enjoy,
 Great comfort and content.

I continued in this place until I could walk flowly, without crutches. As I now lay near a great buffaloe road, I was afraid that the Indians might be passing that way, and discover my fire-place, therefore I moved off some distance, where I remained until I killed an elk. As my foot was yet sore, I concluded that I would stay here until it was healed, lest by travelling too soon it might again be inflamed.

In a few weeks after, I proceeded on, and in October I arrived in Carolina. I had now been eleven months in the wilderness, and during this time I neither saw bread, money, women, or spirituous liquors; and three months of which I saw none of the human species, except Jamie.

When I came into the settlement my clothes were almost worn out, and the boy had nothing on him that ever was spun. He had buck-skin leggins, mockasons, and breech-clout—a bear-skin dressed with the hair on, which he belted about him, and a racoon-skin cap. I had not travelled far after I came in before I was strictly examined by the inhabitants. I told them the truth, and where I came from, &c. but my story appeared so strange to them, that they did not believe

me. They said they had never heard of any one coming through the mountains from the mouth of Tennessee; and if any one would undertake such a journey, surely no man would lend him his slave. They said that they thought that all I had told them were lies, and on suspicion they took me into custody, and set a guard over me.

While I was confined here, I met with a reputable old acquaintance, who voluntarily became my voucher; and also told me of a number of my acquaintances that now lived near this place, who had moved from Pennsylvania—On this being made public, I was liberated. I went to a magistrate, and obtained a pass, and one of my old acquaintances made me a present of a shirt. then cast away my old rags, and all the clothes I now had was an old beaver hat, buck-skin leggins, mockasons, and a new shirt; also an old blanket, which I commonly carried on my back in good weather. Being thus equipped, I marched on, with my white shirt loose, and Jamie with his bear-skin about him: -myself appearing white, and Jamie very black, alarmed the dogs where-ever we came, so that they barked violently. The people frequently came out and asked me where we came from, I told them the truth, but they, for the most part fuspected my story, and I generally had to shew them my pass. In this way I came on to Fort Chissel, where I left Jamie at Mr. Horton's negro-quarter, according to promise. I went from thence to Mr. George Adams's, on Reed Creek, where I had lodged, and where I had left my clothes, as I was going out from home. When I dreffed myself in good clothes, and mounted on horseback, no man ever asked me for a pass; therefore I concluded that a horse-thief, or even a robber, might pass without interruption, provided he was only well-dressed, whereas the shabby villain would be immediately detected.

I returned home to Conococheague, in the fall 1767. When I arrived, I found that my wife and friends had despaired of ever seeing me again, as they had heard that I was killed by the Indians, and my horse brought into one of the Cherokee towns.

In the year 1769, the Indians again made incursions on the frontiers; yet, the traders continued carrying goods and warlike stores to them. The frontiers took the alarm, and a number of persons collected, destroyed and plundered a quantity of their powder, lead, &c. in Bedford county. Shortly after this, some of these persons, with others, were apprehended and laid in irons in the guard-house in Fort Bedford, on suspicion of being the perpetrators of this crime.

Though I did not altogether approve of the conduct of this new club of black-boys, yet I concluded that they should not lie in irons in the guard-house, or remain in confinement, by arbitrary or military power. I resolved therefore, if possible, to release them, if they even should be tried by the civil law afterwards. I collected eighteen of my old black-boys, that I had seen

tried in the Indian war, &c. I did not defire a large party, lest they should be too much alarmed at Bedford, and accordingly prepare for us. We marched along the public road in day-light, and made no fecret of our defign:—We told those whom we met, that we were going to take Fort Bedford, which appeared to them a very unlikely story. Before this I made it known to one William Thompson, a man whom I could trust, and who lived there: him I employed as a spy, and fent him along on horfe-back, before, with orders to meet me at a certain place near Bedford, one hour before day. The next day a little before fun-fet we encamped near the croffings of Juniata, about fourteen miles from Bedford, and erected tents, as though we intended staying all night, and not a man in my company knew to the contrary, fave myself. Knowing that they would hear this in Bedford, and wishing it to be the case, I thought to furprize them, by stealing a march.

As the moon rose about eleven o'clock, I ordered my boys to march, and we went on at the rate of five miles an hour, until we met Thompson at the place appointed. He told us that the commanding officer had frequently heard of us by travellers, and had ordered thirty men upon guard. He said they knew our number, and only made game of the notion of eighteen men coming to rescue the prisoners, but they did not expect us until towards the middle of the day. I asked him if the gate was open? He said it was then shut, but he

expected they would open it as usual, at day-light, as they apprehended no danger. I then moved my men privately up under the banks of Juniata, where we lay concealed about one hundred yards from the fort gate. I had ordered the men to keep a profound filence, until we got into it. I then fent off Thompson again to spy. At day-light he returned, and told us that the gate was open, and three centinels were standing on the wallthat the guards were taking a morning dram, and the arms standing together in one place. I then concluded to rush into the fort, and told Thompson to run before me to the arms, we ran with all our might, and as it was a mifty morning, the centinels scarcely saw us until we were within the gate, and took possession of the arms. Just as we were entering, two of them discharged their guns, though I do not believe they aimed at us. then raifed a shout, which surprized the town, though fome of them were well pleafed with the news. compelled a black-smith to take the irons off the prisoners, and then we left the place. This, I believe, was the first British fort in America, that was taken by what they called American rebels.

Some time after this I took a journey westward, in order to survey some located land I had on and near the Youhogany. As I passed near Bedford, while I was walking and leading my horse, I was overtaken by some men on horse-back, like travellers. One of them asked my name, and on telling it, they immediately pulled out

their pistols, and presented them at me, calling upon me to deliver myself, or I was a dead man. I stepped back, presented my rifle, and told them to stand off. them snapped a pistol at me, and another was preparing to shoot, when I fired my piece:-one of them also fired near the same time, and one of my fellow travellers fell. The affailants then rushed up, and as my gun was empty, they took and tied me. I charged them with killing my fellow traveller, and told them he was a man that I had accidentally met with on the road, that had nothing to do with the public quarrel. ferted that I had killed him. I told them that my gun blowed, or made a flow fire—that I had her from my face before she went off, or I would not have missed my mark; and from the position my piece was in when it went off, it was not likely that my gun killed this man, yet I acknowledged I was not certain that it was They then carried me to Bedford, laid me in irons in the guard-house, summoned a jury of the opposite party, and held an inquest. The jury brought me in guilty of wilful murder. As they were afraid to keep me long in Bedford, for fear of a rescue, they sent me privately through the wilderness to Carlisle, where I was laid in heavy irons.

Shortly after I came here, we heard that a number of my old black-boys were coming to tear down the jail. I told the sheriff that I would not be rescued, as I knew that the indictment was wrong; therefore I wished to stand

my trial. As I had found the black boys to be always under good command, I expected I could prevail on them to return, and therefore wished to write to themto this the sheriff readily agreed. I wrote a letter to them, with irons on my hands, which was immediately fent; but as they had heard that I was in irons, they would come on. When we heard they were near the town, I told the sheriff I would speak to them out of the window, and if the irons were off, I made no doubt but I could prevail on them to desist. The sheriss ordered them to be taken off, and just as they were taken off my hands, the black boys came running up to the jail. I went to the window and called to them, and they gave attention. I told them as my indictment was for wilful murder, to admit of being rescued, would appear dishonorable. I thanked them for their kind intentions, and told them the greatest favor they could confer upon me, would be to grant me this one request, to withdraw from the jail, and return in peace; to this they complied, and withdrew. While I was speaking, the irons were taken off my feet, and never again put on.

Before this party arrived at Conococheague, they met about three hundred more, on the way, coming to their affistance, and were resolved to take me out; they then turned, and all came together, to Carlisle. The reason they gave for coming again, was, because they thought that government was so enraged at me that I would not get a fair trial; but my friends and

myself together again prevailed on them to return in peace.

At this time the public papers were partly filled with these occurrences. The following is an extract from the Pennsylvania Gazette, number 2132, November 2d, 1769.

"Conococheague, October 16th, 1769.

"Mess. Hall & Sellers,

"Please to give the following narrative a place in your Gazette, and you will much oblige

"Your humble fervant,

"WILLIAM SMITH."

"Whereas, in this Gazette of September 28th, 1769, there appeared an extract of a letter from Bedford, September 12th, 1769, relative to James Smith, as being apprehended on suspicion of being a black boy, then killing his companion, &c. I look upon myself as bound by all the obligations of truth, justice to character and to the world, to set that matter in a true light; by which, I hope the impartial world will be enabled to obtain a more just opinion of the present scheme of acting in this end of the country, as also to form a true idea of the truth, candor, and ingenuity of the author of the said extract, in stating that matter in so partial a light. The state of the case (which can be made appear by undeniable evidence,) was this: "James Smith, (who is stiled the principal ring leader of the black boys,

by the said author) together with his younger brother, and brother-in-law, were going out in order to furvey and improve their land on the waters of Youghoghany, and as the time of their return was long, they took with them their arms, and horses loaded with the necessaries of life: and as one of Smith's brothers-in-law was an artist in surveying, he had also with him the instruments for that business. Travelling on the way, within about nine miles of Bedford, they overtook, and joined company with one Johnson and Moorhead, who likewise had horses loaded, part of which loading was liquor, and part feed wheat, their intentions being to make improvements on their lands. When they arrived at the parting of the road on this fide of Bedford, the company separated, one part going through the town, in order to get a horse shod, were apprehended, and put under confinement, but for what crime they knew not, and treated in a manner utterly inconfistent with the laws of their country, and the liberties of Englishmen:-Whilst the other part, viz. James Smith, Johnson and Moorhead, taking along the other road, were met by John Holmes esq. to whom James Smith spoke in a friendly manner, but received no answer. Mr. Holmes hasted, and gave an alarm in Bedford, from whence a party of men were fent in pursuit of them; but Smith and his companions not having the least thought of any such measures being taken, (why should they?) travelled slowly on. they had gained the place where the roads joined, they delayed until the other part of their company should come up. At this time a number of men came riding, like men travelling; they asked Smith his name, which he told them—on which they immediately affaulted him as highway-men, and with presented pistols, commanded him to furrender, or he was a dead man; upon which Smith stepped back, asked them if they were highwaymen, charging them at the same time to stand off, when immediately, Robert George (one of the assailants) fnapped a pistol at Smith's head, and that before Smith offered to shoot, (which said George himself acknowledged upon oath;) whereupon Smith presented his gun at another of the affailants, who was preparing to shoot him with his pistol. The faid affailant having a hold of Johnson by the arm, two shots were fired, one by Smith's gun, the other from a pistol so quick as just to be distinguishable, and Johnson fell. After which Smith was taken and carried into Bedford, where John Holmes, esq. the informer, held an inquest on the corpse, one of the affailants being as an evidence, (nor was there any other trouble about the matter) Smith was brought in guilty of wilful murder, and so committed to prison. But a jealoufy arifing in the breafts of many that the inquest, either through inadvertency, ignorance or some other default, was not so fair as it ought to be; William Deny, coroner of the county, upon requisition made, thought proper to re-examine the matter, and fummoning a jury of unexceptionable men, out of three townships-men whose candor, probity and honesty, is unquestionable with all who are acquainted with them, and having raised the corpse, held an inquest in a solemn manner, during three days. In the course of their scrutiny they found Johnson's shirt blacked about the bullit-hole, by the powder of the charge by which he was killed, whereupon they examined into the distance Smith stood from Johnson when he shot, and one of the affailants being admitted to oath, swore to the respective fpots of ground they both stood on at that time, which the jury measured, and found to be twenty-three feet, nearly; then trying the experiment of shooting at the fame shirt, both with and against the wind, and at the same distance, found no effects, not the least stain from the powder, on the shirt:-And let any person that pleases, make the experiment, and I will venture to affirm he shall find that powder will not stain at half the distance above mentioned, if shot out of a risle gun, which Smith's was. Upon the whole, the jury, after the most accurate examination, and mature deliberation, brought in their verdict that some one of the assailants themselves must necessarily have been the perpetrators of the murder.

"I have now represented the matter in its true and genuine colors, and which I will abide by. I only beg liberty to make a few remarks and reflections on the above mentioned extract. The author fays "James Smith, with two others in company, passed round the town,

without touching," by which it is plain he would infinuate, and make the public believe that Smith, and that part of the company, had taken some bye road, which is utterly false, for it was the king's high-way, and the straightest, that through Bedford, being something to the one fide, nor would the other part of the company have gone through the town, but for the reason already Again, the author fays that "four men were fent in pursuit of Smith and his companions, who overtook them about five miles from Bedford, and commanded them to furrender, on which Smith presented his gun at one of the men, who was struggling with his companion, fired it at him, and shot his companion through the back." Here I would just remark again, the unfair and partial account given of this matter, by the author; not a word mentioned of George's snapping his pistol before Smith offered to shoot, or of another of the affailants actually firing his piftol, though he confessed himself afterwards, he had done so; not the least mention of the company's baggage, which, to men in the least open to a fair inquiry, would have been sufficient proof of the innocence of their intentions. not an effusive blush overspread the face of the partial representer of facts, when he finds the veil he had thrown over truth thus pulled aside, and she exposed to naked Suppose it should be granted that Smith shot view. the man, (which is not, and I presume never can be proven to be the case) I would only ask, was he not on

his own defence? Was he not publicly affaulted? Was he not charged at the peril of his life, to surrender, without knowing for what? No warrant being shown him, or any declaration made of their authority. And seeing these things are so, would any judicious man, any person in the least acquainted with the laws of the land, or morality, judge him guilty of wilful murder? But I humbly presume every one who has an opportunity of seeing this, will by this time be convinced that the proceedings against Smith were truly unlawful and tyranical, perhaps unparalleled by any instance in a civilized nation; for to endeavor to kill a man in the apprehending him, in order to bring him to trial for a fact, and that too on a supposed one, is undoubtedly beyond all bounds of law or government.

"If the author of the extract thinks I have treated him unfair, or that I have advanced any thing he can controvert, let him come forward as a fair antagonist, and make his defence, and I will, if called upon, vindicate all that I have advanced against him or his abettors.

"WILLIAM SMITH."

ď

I remained in prison four months, and during this time I often thought of those that were confined in the time of the persecution, who declared their prison was converted into a palace. I now learned what this meant, as I never since, or before, experienced four months of equal happiness.

When the supreme court sat, I was severely prosecu-At the commencement of my trial, the judges in a very unjust and arbitrary manner, rejected several of my evidences; yet, as Robert George (one of those who were in the fray when I was taken) fwore in court that he inapped a pistol at me before I shot, and a concurrence of corroborating circumstances, amounted to strong presumptive evident that it could not possibly be my gun that killed Johnson, the jury, without hesitation, brought in their verdict, NOT GUILTY. of the judges then declared that not one of this jury should ever hold any office above a constable. withstanding this proud, ill-natured declaration, some of these jurymen afterwards filled honorable places, and I myself was elected the next year, and sat on the board* in Bedford county, and afterwards I ferved in the board three years in Westmoreland county.

In the year 1774, another Indian war commenced, though at this time the white people were the aggressors. The prospect of this terrified the frontier inhabitants, insomuch that the greater part on the Ohio waters, either fled over the mountains, eastward, or collected into forts. As the state of Pennsylvania apprehended great danger, they at this time appointed me captain over what was then called the Pennsylvania line. As

^{*} A board of commissioners was annually elected in Pennsylvania, to regulate taxes, and lay the county levy.

they knew I could raise men that would answer their purpose, they seemed to lay aside their former inveteracy.

In the year 1776, I was appointed a major in the Pennsylvania affociation. When American independence was declared, I was elected a member of the convention in Westmoreland county, state of Pennsylvania, and of the assembly as long as I proposed to serve.

While I attended the affembly in Philadelphia, in the year 1777, I faw in the street, some of my old boys, on their way to the Jerseys, against the British, and they defired me to go with them-I petitioned the house for leave of absence, in order to head a scouting party, which was granted me. We marched into the Jerseys, and went before General Washington's army, way-laid the road at Rocky Hill, attacked about two hundred of the British, and with thirty-six men drove them out of the woods into a large open field. After this we attacked a party that were guarding the officers baggage, and took the waggon and twenty-two Hessians; and also re-took some of our continental soldiers which they had with them. In a few days we killed and took more of the British, than was of our party. At this time I took the camp fever, and was carried in a stage waggon to Burlington, where I lay until I recovered. When I took fick, my companion, Major James M'Common, took the command of the party, and had greater success than I had. If every officer and his party that lifted arms against the English, had fought with the same success that Major M'Common did, we would have made short work of the British war.

When I returned to Philadelphia, I applied to the affembly for leave to raife a battallion of riflemen, which they appeared very willing to grant, but faid they could not do it, as the power of raifing men and commissioning officers was at that time committed to General Washington, therefore they advised me to apply to his excellency. The following is a true copy of a letter of recommendation which I received at this time, from the council of safety:

"IN COUNCIL OF SAFETY,

"Philadelphia, February 10th, 1777.

"SIR,

. .

"Application has been made to us by James Smith esq. of Westmoreland, a gentleman well acquainted with the Indian customs, and their manners of carrying on war, for leave to raise a battallion of marks-men, expert in the use of risles, and such as are acquainted with the Indian method of fighting, to be dressed entirely in their fashion, for the purpose of annoying and harrassing the enemy in their marches and encampments. We think two or three hundred men in that way, might be

·~ :

very useful. Should your excellency be of the same opinion, and direct such a corps to be formed, we will take proper measures for raising the men on the frontiers of this state, and follow such other directions as your excellency shall give in this matter.

"To his excellency General Washington."

"The foregoing is a copy of a letter to his excellency General Washington, from the council of safety.

"JACOB S. HOWELL,

"Secretary."

After this I received another letter of recommendation, which is as follows:

"We, whose names are under written, do certify that James Smith (now of the county of Westmoreland) was taken prisoner by the Indians, in an expedition before General Braddock's defeat, in the year 1755, and remained with them until the year 1760: and also that he served as ensign, in the year 1763, under the pay of the province of Pennsylvania, and as lieutenant, in the year 1764, and as captain, in the year 1774; and as a military officer he has sustained a good character. And we do recommend him as a person well acquainted with the Indian's method of fighting, and, in our humble opinion, exceedingly-sit for the command of a ranging or scouting party, which we are also humbly of opinion,

he could (if legally authorized) foon raife. Given under our hands at Philadelphia, this 13th day of March, 1777.

Thomas Paxton, capt. Joh William Duffield, esq. Jon David Robb, esq. Will John Piper, col. Rob William M'Comb. Jos William Pepper, lieut. col. Rob James M'Clane, esq. Sam

John Protter, col.
Jonathan Hoge, esq.
William Parker, capt.
Robert Elliot,
Joseph Armstrong, col.
Robert Peebles, lieut. col.

Samuel Patton, capt.
William Lyon, esq."

With these, and some other letters of recommendation, which I have not now in my possession, I went to his excellency, who lay at Morristown. Though General Washington did not fall in with the scheme of white men turning Indians, yet he proposed giving me a major's place in a battallion of rislemen already raised. I thanked the general for his proposal; but as I entertained no high opinion of the colonel that I was to serve under, and with him I had no prospect of getting my old boys again, I thought I would be of more use in the cause we were then struggling to support, to remain with them as a militia officer, therefore I did not accept this offer.

In the year 1778, I received a colonel's commission, and after my return to Westmoreland, the Indians made an attack upon our frontiers. I then raised men and

pursued them, and the second day we overtook and defeated them. We likewise took four scalps, and recovered the horses and plunder which they were carrying off. At the time of this attack, Captain John Hinkston pursued an Indian, both their guns being empty, and after the fray was over he was missing:—While we were enquiring about him, he came walking up, seemingly unconcerned, with a bloody scalp in his hand—he had pursued the Indian about a quarter of a mile, and tomahawked him.

Not long after this I was called upon to command four hundred riflemen, on at expedition against the Indian town on French Creek. It was some time in November before I received orders from General M'Intosh, to march, and then we were poorly equipped, and scarce of provisions. We marched in three columns, forty rod from each other. There were also flankers on the outside of each column, that marched a-breast in the rear, in scattered order—and even in the columns, the men were one rod apart—and in the front, the volunteers marched a-breast, in the same manner of the flankers, scouring the woods. In case of an attack, the officers were immediately to order the men to face out and take trees-in this position the Indians could not avail themselves by surrounding us, or have an opportunity of shooting a man from either side of the tree. If attacked, the center column was to reinforce whatever part appeared to require it the most. When we encamped, our encampment formed a hollow square, including about thirty or forty acres—on the outside of the square there were centinels placed, whose business it was to watch for the enemy, and see that neither horses or bullocks went out:—And when encamped, if any attacks were made by an enemy, each officer was immediately to order the men to face out and take trees, as before mentioned; and in this form they could not take the advantage by surrounding us, as they commonly had done when they fought the whites.

The following is a copy of general orders, given at this time, which I have found among my journals:

"AT CAMP-OPPOSITE FORT PITT,

" November 29th, 1778.

"GENERAL ORDERS:

"A copy thereof is to be given to each captain and subaltern, and to be read to each company.

"You are to march in three columns, with flankers on the front and rear, and to keep a profound filence, and not to fire a gun, except at the enemy, without particular orders for that purpose; and in case of an attack, let it be so ordered that every other man only, is to shoot at once, excepting on extraordinary occasions. The one half of the men to keep a reserve fire, until their comrades load; and let every one be particularly careful not to fire at any time without a view of the enemy, and that not at too great a distance. I earnestly urge the above cau-

tion, as I have known very remarkable and grevious errors of this kind. You are to encamp on the hollow square, except the volunteers, who, according to their own request, are to encamp on the front of the square, a sufficient number of centinels are to be kept round the square at a proper distance. Every man is to be under arms at the break of day, and to parade opposite to their street places, sacing out, and when the officers examine their arms and find them in good order, and give necessary directions, they are to be dismissed, with orders to have their arms near them, and be always in readiness.

"Given by

"JAMES SMITH, Colonel."

In this manner we proceeded on, to French Creek, where we found the Indian town evacuated. I then went on further than my orders called for, in quest of Indians; but our provisions being nearly exhausted, we were obliged to return. On our way back we met with considerable difficulties on account of high waters and scarcity of provision; yet we never lost one horse, excepting some that gave out.

After peace was made with the Indians, I met with fome of them in Pittsburg, and enquired of them in their own tongue, concerning this expedition,—not letting them know I was there. They told me that they watched the movements of this army ever after they had left Fort-Pitt, and as they passed thro the glades or bar-

rens they had a full view of them from the adjacent hills, and computed their number to be about one thousand. They said they also examined their camps, both before and after they were gone, and found, they could not make an advantageous attack, and therefore moved off from their town and hunting ground before we arrived.

In the year 1788 I fettled in Bourbon county, Kentucky, seven miles above Paris; and in the same year was elected a member of the convention that sat at Danville, to confer about a separation from the state of Virginia;—and from that year until the year 1799, I represented Bourbon county, either in convention or as a member of the general assembly; except two years that I was left a few votes behind.

ON THE MANNERS AND CUSTOMS OF THE INDIANS.

The Indians are a flovenly people in their drefs.— They feldom ever wash their shirts, and in regard to cookery they are exceeding filthy. When they kill a buffaloe they will sometimes lash the paunch of it round a sapling, and cast it into the kettle, boil it and sup the broth; tho they commonly shake it about in cold water, then boil and eat it.—Notwithstanding all this, they are very polite in their own way, and they retain among them, the effentials of good manners; tho they have few compliments, yet they are complaifant to one another, and when accompanied with good humor and discretion, they entertain strangers in the best manner their circumstances will admit. They use but few titles of honor. In the military line, the titles of great men are only captains or leaders of parties-In the civil line, the titles are only councilors, chiefs or the old wisemen. These titles are never made use of in addressing any of their great men. The language commonly made use of in addressing them, is, Grandfather, Father, or Uncle. They have no fuch thing in use among them, as Sir, Mr. Madam or Mistress-The common mode of address, is, my Friend, Brother, Cousin, or Mother, Sister, &c. They pay great respect to age; or to the aged Fathers and Mothers among them of every rank. No one can arrive at any place of honor, among them, but by merit. Either some exploit in war, must be performed, before any one can be advanced in the military line, or become eminent for wisdom before they can obtain a seat in council. It would appear to the Indians a most ridiculous thing to see a man lead off a company of warriors, as an officer, who had himself never been in a battle in his life: even in case of merit, they are slow in advancing any one, until they arrive at or near middle-age.

They invite every one that comes to their house, or camp to eat, while they have any thing to give; and it is accounted bad manners to refuse eating, when invited. They are very tenacious of their old mode of dressing and painting, and do not change their fashions as we do. They are very fond of tobacco, and the men almost all smoke it mixed with sumach leaves or red willow bark, pulverized; tho they seldom use it any other way. They make use of the pipe also as a token of love and friendship.

In courtship they also differ from us. It is a common thing among them for a young woman, if in love, to make suit to a young man; tho the first address may be by the man; yet the other is the most common. The squaws are generally very immodest in their words and actions, and will often put the young men to the blush. The men commonly appear to be possessed of much more modesty than the women; yet I have been acquainted with some young squaws that appeared really modest: genuine it must be, as they were under very little restraint in the channel of education or custom.

When the Indians meet one another, instead of faying, how do you do, they commonly falute in the following manner—you are my friend—the reply is, truly friend, I am your friend,—or, cousin, you yet exist—the reply is certainly I do.—They have their children under tolerable command: feldom ever whip them, and their common mode of chastising, is by ducking them in cold water; therefore their children are more obedient in the winter season, than they are in the summer; tho they are then not so often ducked. They are a peaceable people, and scarcely ever wrangle or scold, when sober; but they are very much addicted to drinking, and men and women will become basely intoxicated, if they can, by any means, procure or obtain spirituous liquor; and then they are commonly either extremely merry and kind, or very turbulent, ill-humoured and disorderly.

ON THEIR TRADITIONS AND RELIGIOUS SENTIMENTS.

As the family that I was adopted into was intermarried with the Wiahdots and Ottawas, three tongues were commonly spoke, viz. Caughnewaga, or what the French call Iroque, also the Wiandot and Ottawa; by this means I had an opportunity of learning these three tongues; and I found that these nations varied in their traditions and opinions concerning religion;—and even numbers of the same nations differed widely in their religious sentiments. Their traditions are vague, whimfical, romantic and many of them scarce worth relating; and not any of them reach back to the creation of the The Wiandots comes the nearest to this. They tell of a squaw that was found when an infant, in the water in a canoe made of bull-rushes: this squaw became a great prophetess and did many wonderful things; she turned water into dry land, and at length made this continent, which was, at that time, only a very small island, and but a few Indians in it. Tho they were then but few they had not sufficient room to hunt; therefore this squaw went to the water side, and prayed that this little island might be enlarged. being then heard her prayer, and fent great numbers of Water Tortoises, and Muskrats, which brought with them mud and other materials, for enlarging this island, and by this means, they say, it was encreased to the size that it now remains; therefore they say, that the white people ought not to encroach upon them, or take their land from them, because their great grand mother made it.—They say, that about this time the angels or heavenly inhabitants, as they call them, frequently visited them and talked with their foresathers; and gave directions how to pray, and how to appease the great being when he was offended. They told them that they were to offer sacrifice, burn tobacco, buffaloe and deer bones; but that they were not to burn bears or racoons bones in sacrifice.

The Ottawas say, that there are two great beings that rule and govern the universe, who are at war with each other; the one they call Maneto, and the other Matchemaneto. They say that Maneto is all kindness and love, and that Matchemaneto is an evil spirit, that delights in doing mischies; and some of them think, that they are equal in power, and therefore worship the evil spirit out of a principle of sear. Others doubt which of the two may be the most powerful, and therefore endeavor to keep in savor with both, by giving each of them some kind of worship. Others say that Maneto is the first great cause and therefore must be all-powerful and supreme, and ought to be adored and worshipped; whereas Matchemaneto ought to be rejected and dispised.

Those of the Ottawas that worship the evil spirit, pretend to be great conjurors. I think if there is any such thing now in the world as witchcraft, it is among these people. I have been told wonderful stories concerning their proceedings; but never was eye witness to any thing that appeared evidently supernatural.

Some of the Wiandots and Caughnewagas profess to be Roman-catholics; but even these retain many of the notions of their ancestors. Those of them who reject the Roman-catholic religion, hold that there is one great first cause, whom they call Owaneeyo, that rules and governs the universe, and takes care of all his creatures, rational and irrational, and gives them their food in due season, and hears the prayers of all those that call upon him; therefore it is but just and reasonable to pray, and offer facrifice to this great being, and to do those things that are pleasing in his fight;—but they differ widely in what is pleasing or displeasing to this great being. Some hold that following nature or their own propensities is the way to happiness, and cannot be displeasing to the deity, because he delights in the happiness of his creatures, and does nothing in vain; but gave these dispositions with a design to lead to happiness, and therefore they ought to be followed. reject this opinion altogether, and fay that following their own propensities in this manner, is neither the means of happiness nor the way to please the deity.

Tecaughretanego was of opinion that following nature

in a limited fense was reasonable and right. He said that most of the irrational animals by following their natural propensities, were led to the greatest pitch of happiness that their natures and the world they lived in would admit of. He faid that mankind and the rattle fnakes had evil dispositions, that led them to injure themselves and others. He gave instances of this. faid he had a puppy that he did not intend to raife, and in order to try an experiment, he tyed this puppy on a pole and held it to a rattle fnake, which bit it several times; that he observed the snake shortly after, rolling about apparently in great mifery, fo that it appeared to have poisoned itself as well as the puppy. The other instance he gave was concerning himself. He said that when he was a young man, he was very fond of the women, and at length got the venereal disease, so that by following this propenfity, he was led to injure himself and others. He faid our happiness depends on our using our reason, in order to suppress these evil dispositions; but when our propensities neither lead us to injure ourselves nor others, we might with fafety indulge them, or even purfue them as the means of happiness.

The Indians generally are of opinion that there are great numbers of inferior Deities, which they call *Carreyagaroona*, which fignifies the Heavenly Inhabitants. These beings they suppose are employed as affishants, in managing the affairs of the universe, and in inspecting the actions of men: and that even the irrational animals

are engaged in viewing their actions, and bearing intelligence to the Gods. The eagle, for this purpose, with her keen eye, is foaring about in the day, and the owl, with her nightly eye, perched on the trees around their camp in the night; therefore, when they observe the eagle or the owl hear, they immediately offer facrifice, or burn tobacco, that they may have a good report to They say that there are also great carry to the Gods. numbers of evil spirits, which they call Onasahroona, which fignifies the Inhabitants of the Lower Region. they fay are employed in diffurbing the world, and the good spirits are always going after them, and setting things right, fo that they are constantly working in opposition to each other. Some talk of a future state, but not with any certainty: at best their notions are vague Others deny a future state altogether, and unsettled. and fay that after death they neither think or live.

As the Caughnewagas and the fix nations speak nearly the same language, their theology is also nearly alike. When I met with the Shawanees or Delawares, as I could not speak their tongue, I spoke Ottawa to them, and as it bore some resemblance to their language, we understood each other in some common affairs, but as I could only converse with them very impersectly, I can not from my own knowledge, with certainty, give any account of their theological opinions.

ON THEIR POLICE OR CIVIL GOVERN-MENT.

I have often heard of Indian Kings, but never faw any.—How any term used by the Indians in their own tongue, for the chief man of a nation, could be rendered King, I know not. The chief of a nation is neither a supreme ruler, monarch or potentate-He can neither make war or peace, leagues or treaties—He cannot impress soldiers, or dispose of magazines-He cannot adjourn, prorogue or dissolve a general assembly, nor can he refuse his assent to their conclusions, or in any manner controul them-With them there is no fuch thing as heriditary succession, title of nobility or royal blood, even talked of-The chief of a nation, even with the confent of his affembly, or council, cannot raise one shilling of tax off the citizens, but only receive what they please to give as free and voluntary donations.— The chief of a nation has to hunt for his living, as any other citizen—How then can they with any propriety, be called kings? I apprehend that the white people were formerly fo fond of the name of kings, and fo ignorant of their power, that they concluded the chief man of a nation must be a king.

As they are illiterate, they consequently have no written code of laws. What they execute as laws, are either old customs, or the immediate result of new councils. Some of their ancient laws or customs are very pernicious, and disturb the public weal. vague law of marriage is a glaring instance of this, as the man and his wife are under no legal obligation to live together, if they are both willing to part. have little form, or ceremony among them, in matrimony, but do like the Israelites of old—the man goes in unto the woman, and she becomes his wife. years of puberty and the age of consent, is about fourteen for the women, and eighteen for the men. I was taken by the Indians, I had often heard that in the ceremony of marriage, the man gave the woman a deer's leg, and she gave him a red ear of corn, signifying that she was to keep him in bread, and he was to keep her in meat. I enquired of them concerning the truth of this, and they faid they knew nothing of it, further than that they had heard that it was the ancient custom among some nations. Their frequent changing of partners prevents propagation, creates disturbances, and often occasions murder and bloodshed; though this is commonly committed under pretense of being drunk. Their impunity to crimes committed when intoxicated with spirituous liquors, or their admitting one crime as an excuse for another, is a very unjust law or custom.

The extremes they run into in dividing the necessa-

ries of life, are hurtful to the public weal; though their dividing meat when hunting, may answer a valuable purpose, as one family may have success one day, and the other the next; but their carrying this custom to the town, or to agriculture, is striking at the root of industry, as industrious persons ought to be rewarded, and the lazy suffer for their indolence.

They have scarcely any penal laws: the principal punishment is degrading: even murder is not punished by any formal law, only the friends of the murdered are at liberty to slay the murderer, if some atonement is not made. Their not annexing penalties to their laws, is perhaps not as great a crime, or as unjust and cruel, as the bloody penal laws of England, which we have so long shamefully practised, and which are in sorce in this state, until our penitentiary house is sinished, which is now building, and then they are to be repealed.

Let us also take a view of the advantages attending Indian police:—They are not oppressed or perplexed with expensive litigation—They are not injured by legal robbery—They have no splendid villains that make themselves grand and great on other people's labor—They have neither church or state erected as money-making machines.

ON THEIR DISCIPLINE, AND METHOD OF WAR.

I have often heard the British officers call the Indians the undisciplined savages, which is a capital mistake —as they have all the effentials of discipline. They are under good command, and punctual in obeying orders: they can act in concert, and when their officers lay a plan and give orders, they will chearfully unite in putting all their directions into immediate execution; and by each man observing the motion or movement of his right hand companion, they can communicate the motion from right to left; and march abreast in concert, and in scattered order, though the line may be more than a mile long, and continue, if occasion requires, for a confiderable distance, without disorder or confusion. They can perform various necessary manœuvers, either flowly, or as fast as they can run: they can form a circle, or semi-circle: the circle they make use of, in order to furround their enemy, and the semi-circle if the enemy has a river on one fide of them. They can also form a large hollow square, face out and take trees: this they do, if their enemies are about furrounding them, to prevent from being shot from either side of

When they go into battle they are not loaded or encumbered with many clothes, as they commonly fight naked, fave only breech-clout, leggins and mocke-There is no fuch thing as corporeal punishment used, in order to bring them under such good discipline: degrading is the only chastifement, and they are so unanimous in this, that it effectually answers the purpose. Their officers plan, order and conduct matters until they they are brought into action, and then each man is to fight as though he was to gain the battle himself. General orders are commonly given in time of battle, either to advance or retreat, and is done by a shout or yell, which is well understood, and then they retreat or advance in concert. They are generally well equipped, and exceeding expert and active in the use of arms. Could it be supposed that undisciplined troops could defeat Generals Braddock, Grant, &c? It may be said by some that the French were also engaged in this war: true, they were; yet I know it was the Indians that laid the plan, and with small assistance, put it into execution. The Indians had no aid from the French, or any other power, when they besieged Fort Pitt in the year 1763, and cut off the communication for a confiderable time, between that post and Fort Loudon, and would have defeated General Bouquet's army, (who were on the way to raise the siege) had it not been for the assistance of the Virginia volunteers. They had no British troops with them when they defeated Colonel Crawford, near

the Sandusky, in the time of the American War with Great. Britain; or when they defeated Colonel Loughrie, on the Ohio, near the Miami, on his way to meet General Clarke: this was also in the time of the British war. It was the Indians alone that defeated Colonel Todd, in Kentucky, near the Blue licks, in the year 1782; and Colonel Harmer, betwixt the Ohio and Lake Erie, in the year 1790, and General St. Clair, in the year 1791; and it is faid that there was more of our men killed at this defeat, than there were in any one battle during our contest with Great Britain. They had no aid when they fought even the Virginia rifle-men almost a whole day, at the Great Kanhawa, in the year 1774; and when they found they could not prevail against the Virginians, they made a most artful retreat. Notwithstanding they had the Ohio to cross, some continued firing, whilst others were crossing the river; in this manner they proceeded until they all got over, before the Virginians knew that they had retreated; and in this retreat they carried off all their wounded. the most of the foregoing defeats, they fought with an inferior number, though in this, I believe it was not the case.

Nothing can be more unjustly represented than the different accounts we have had of their number from time to time, both by their own computations, and that of the British. While I was among them, I saw the account of the number, that they in those parts gave to

the French, and kept it by me. When they in their own council-house, were taking an account of their number, with a piece of bark newly stripped, and a small stick, which answered the end of a slate and pencil, I took an account of the different nations and tribes. which I added together, and found there were not half the number which they had given the French; and though they were then their allies, and lived among them, it was not easy finding out the deception, as they were a wandering fet, and some of them almost always in the woods hunting. I asked one of the chiefs what was their reason for making such different returns? faid it was for political reasons, in order to obtain greater presents from the French, by telling them they could not divide fuch and fuch quantities of goods among fo many.

In year of General Bouquet's last campaign, 1764, I saw the official return made by the British officers, of the number of Indians that were in arms against us that year, which amounted to thirty thousand. As I was then a lieutenant in the British service, I told them I was of opinion that there was not above one thousand in arms against us, as they were divided by Broadstreet's army being then at Lake Erie. The British officers hooted at me, and said they could not make England sensible of the difficulties they labored under in sighting them, as England expects that their troops could fight the undisciplined savages in America, sive to one, as

they did the East-Indians, and therefore my report would not answer their purpose, as they could not give an honorable account of the war, but by augmenting I am of opinion that from Braddock's their number. war, until the present time, there never were more than three thousand Indians at any time, in arms against us, west of Fort Pitt, and frequently not half that number. According to the Indians' own accounts during the whole of Braddock's war, or from 1755, till 1758, they killed or took, fifty of our people, for one that they lost. In the war that commenced in the year 1763, they killed, comparatively, few of our people, and loft more of theirs, as the frontiers (especially the Virginians) had learned fomething of their method of war: yet, they, in this war, according to their own accounts, (which I believe to be true) killed or took ten of our people, for one they loft.

Let us now take a view of the blood and treasure that was spent in opposing comparatively, a sew Indian warriors, with only some assistance from the French, the first four years of the war. Additional to the amazing destruction and slaughter that the frontiers sustained, from James River to Susquehanna, and about thirty miles broad; the following campaigns were also carried on against the Indians:—General Braddock's, in the year 1755: Colonel Armstrong's against the Cattanyan town, on the Alleghany, 1757: General Forbes', in 1758: General Stanwick's, in 1759: General Monkton's, in

1760: Colonel Bouquet's, 1761-and 1763, when he fought the battle of Bushy Run, and lost above one hundred men; but by the affiftance of the Virginia volunteers, drove the Indians; Colonel Armstrong's, up the West Branch of Susquehanna, in 1763: General Broadstreet's, up Lake Erie, in 1764: General Bouquet's, against the Indians at Muskingum, in 1764: Lord Dunmore's, in 1774: General M'Intosh's, in 1778: Colonel Crawford's, shortly after his, General Clarke's in 1778—1780: Colonel Bowman's, 1779: General Clarke's, in 1782—against the Wabash, in 1786: General Logan's against the Shawanees in 1786: General Wilkinson's in ---: Colonel Harmer's in 1790: and General St. Clair's, in 1791; which, in all, are twenty-two campaigns, besides smaller expeditions, such as the French Creek expedition, Colonels Edward's, Loughrie's, &c. All these were exclusive of the number of men that were internally employed as scouting parties, and in erecting forts, guarding stations, When we take the foregoing occurrences into confideration, may we not reasonably conclude, that they are the best disciplined troops in the known world? it not the best discipline that has the greatest tendency to annoy the enemy and fave their own men? I apprehend that the Indian discipline is as well calculated to answer the purpose in the woods of America, as the British discipline in Flanders: and British discipline in the woods, is the way to have men flaughtered, with scarcely any chance of defending themselves.

Let us take a view of the benefits we have received, by what little we have learned of their art of war, which cost us dear, and the loss that we have sustained for want of it, and then see if it will not be well worth our while to retain what we have, and also to endeavor to improve in this necessary branch of business. Though we have made confiderable proficiency in this line, and in some respects out-do them, viz. as marksmen, and in cutting our rifles, and in keeping them in good order; yet, I apprehend we are far behind in their manœuvres, or in being able to surprize, or prevent a surprize. not conclude that the progress we had made in their art of war, contributed confiderably towards our fuccess, in various respects, when contending with great Britain for Had the British king, attempted to enslave us before Braddock's war, in all probability he might readily have done it, because, except the New-Englanders, who had formerly been engaged in war, with the Indians, we were unacquainted with any kind of war: but after fighting such a subtil and barbarous enemy as the Indians, we were not terrified at the approach of British red-coats.—Was not Burgoyne's defeat accomplished in fome measure by the Indian mode of fighting? and did not Gen. Morgan's rifle-men, and many others, fight with greater success, in consequence of what they had learned of their art of war? Kentucky would not have been fettled at the time it was, had the Virginians been altogether ignorant of this method of war.

In Braddock's war, the frontiers were laid waste, for above three hundred miles long, and generally about thirty broad, excepting some that were living in forts, and many hundreds, or perhaps thousands, killed or made captives, and horses, and all kinds of property carried off: but, in the next Indian war, though we had the same Indians to cope with, the frontiers almost all stood their ground, because they were by this time, in some measure acquainted with their manævres; and the want of this, in the first war, was the cause of the loss of many hundred of our citizens, and much treasure.

Though large volumes have been wrote on morality, yet it may all be summed up in saying, do as you would wish to be done by: so the Indians sum up the art of war in the sollowing manner:

The business of the private warriors is to be under command, or punctually to obey orders—to learn to march a-breast in scattered order, so as to be in readiness to surround the enemy, or to prevent being surrounded—to be good marksmen, and active in the use of arms—to practice running—to learn to endure hunger or hardships with patience and fortitude—to tell the truth at all times to their officers, but more especially when sent out to spy the enemy.

Concerning Officers. They say that it would be absurd to appoint a man an officer whose skill and courage had never been tried—that all officers should be advanced only according to merit—that no one man should have

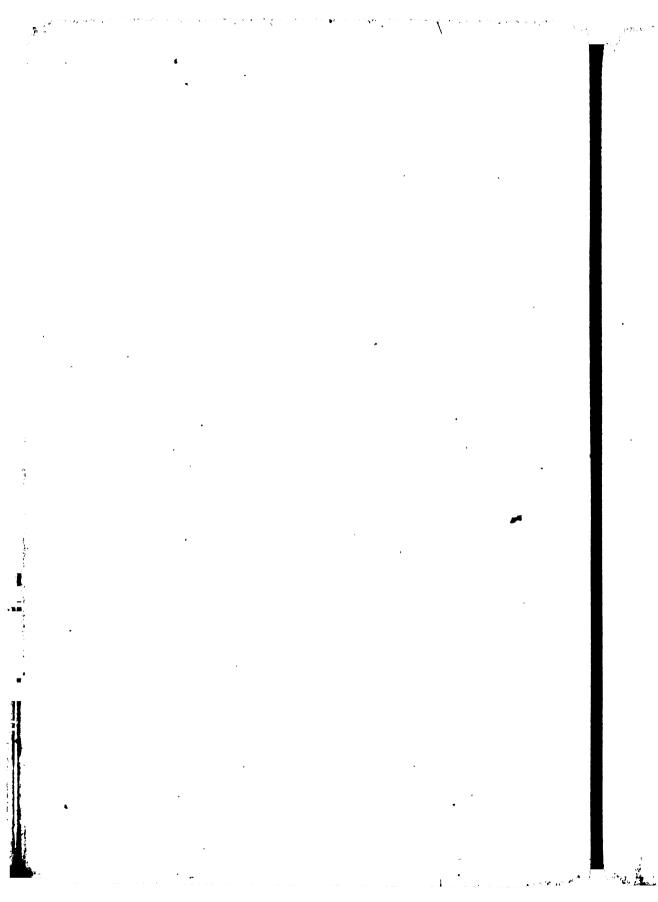
the absolute command of an army—that a council of officers are to determine when, and how an attack is to be made—that it is the business of the officers to lay plans to take every advantage of the enemy—to ambush and furprize them, and to prevent being ambushed and furprized themselves—it is the duty of officers to prepare and deliver speeches to the men, in order to annimate and encourage them; and on the march, to prevent the men, at any time, from getting into a huddle, because if the enemy should surround them in this position, they would be exposed to the enemy's fire. It is likewise their business at all times to endeavor to annoy their enemy, and fave their own men, and therefore ought never to bring on an attack without confiderable advantage, or without what appeared to them the fure prospect of victory, and that with the loss of few men: and if at any time they should be mistaken in this, and are like to lose many men by gaining the victory, it is their duty to retreat, and wait for a better opportunity of defeating their enemy, without the danger of losing fo many men. Their conduct proves that they act upon these principles, therefore it is, that from Braddock's war to the present time, they have seldom ever made an unsuccessful attack. The battle at the mouth of the Great Kanhawa, is the greatest instance of this; and even then, though the Indians killed about three, for one they lost, yet they retreated. The loss of the Virginians in this action, was feventy killed and the same number wounded:—The Indians lost twenty killed on the field, and eight, who died afterwards, of their wounds. This was the greatest loss of men that I ever knew the Indians to sustain in any one battle. They will commonly retreat if their men are falling fast—they will not stand cutting, like the Highlanders, or other British troops: but this proceeds from a compliance with their rules of war, rather than cowardice. If they are furrounded, they will fight while there is a man of them alive, rather than furrender. When Colonel John Armstrong surrounded the Cattanyan town, on the Allegheny river, Captain Jacobs, a Delaware chief, with some warriors, took possession of a house, defended themselves for some time, and killed a number of our As Jacobs could speak English, our people called on him to furrender: he faid that he and his men were warriors, and they would all fight while life remained. He was again told that they should be well used, if they would only furrender; and if not, the house should be burned down over their heads:-Jacobs replied he could eat fire: and when the house was in a flame, he, and they that were with him, came out in a fighting position, and were all killed. As they are a sharp, active kind of people, and war is their principal study, in this they have arrived at confiderable perfection. We may learn of the Indians what is useful and laudable, and at the fame time lay aside their barbarous proceedings. It is much to be lamented that some of our frontier rifle-men are prone to imitate them in their inhumanity. During the British war, a considerable number of men from below Fort Pitt, crossed the Ohio, and marched into a town of Friendly Indians, chiesly Delawares, who professed the Moravian religion. As the Indians apprehended no danger, they neither listed arms or sled. After these risle-men were sometime in the town, and the Indians altogether in their power, in cool blood, they massacred the whole town, without distinction of age or sex. This was an act of barbarity beyond any thing I ever knew to be committed by the savages themselves.

Why have we not made greater proficiency in the Indian art of war? Is it because we are too proud to imitate them, even though it should be a means of preferving the lives of many of our citizens? No! are not above borrowing language from them, such as homony, pone, tomahawk, &c. which is little or no use I apprehend that the reasons why we have not improved more in this respect, are as follows: no important acquisition is to be obtained but by attention and diligence; and as it is easier to learn to move and act in concert, in close order, in the open plain, than to act in concert in scattered order, in the woods; so it is easier to learn our discipline, than the Indian manœuvres. They train up their boys to the art of war from the time they are twelve or fourteen years of age; whereas the principal chance our people had of learning, was by

observing their movements when in action against us. I have been long astonished that no one has wrote upon this important subject, as their art of war would not only be of use to us in case of another rupture with them; but were only part of our men taught this art, accompanied with our continental discipline, I think no European power, after trial, would venture to shew its head in the American woods.

If what I have wrote should meet the approbation of my countrymen, perhaps I may publish more upon this subject, in a future edition.

END.



APPENDIX.

Illustrative Notes.

BY WM. M. DARLINGTON.

Fort Loudon-page 5.

Fort Loudon was erected in the year 1756, near the site of the present town of Loudon, in Franklin county, Pennsylvania. It was named in honor of John Campbell, Earl of Loudon, appointed on March 20, 1756, Commander-in-chief of all the forces in North America.—Penn. Arch., vol. xii, p. 395; London Mag. for 1757, p. 504.

Early Provincial Roads-page 5.

Braddock's road was opened in May and June, 1755, from Fort Cumberland to the Great Crossings of the Youghiogheny (now Smithfield), by nearly the same line as that of the present National road. Smithfield is about four miles from the Turkey-foot.

General Braddock and the Quartermaster General, Sir John St. Clair, urgently solicited Governor Morris and the Council of Pennsylvania to order the construction of a road from the inhabited parts of the province westward toward the Ohio, to facilitate supplies of troops and provisions, as there was no

wagon road through the mountains west of Carlisle, "only a horse-path used by the Indian traders." Accordingly, the Governor and Council directed a road to be made from Shippensburgh to the Youghiogheny. James Burd, Adam Hoops, George Croghan, William Smith (mentioned as "one of ye Commissioners of ye County" (Cumberland), and others, were appointed Commissioners. They laid out the road; but, owing to the defeat of Braddock on the 9th of July, work on it was suspended; nor was it completed until a few years after the capture of Fort Du Quesne, in November, 1758. It traversed the present counties of Somerset, Bedford, Fulton, and part of Franklin. For many years it was known by the name of "Smith's road," from the circumstance of his capture on it during its construction, as related in his narrative, and in the letter of Colonel James Burd, one of the Commissioners, as follows: " FROM THE ALLEGHENY MOUNTAINS,)

" 5th July, 1755. "Honored Sir: We have now got this far with the road, but at present are under a very great dilemma, the cause of which is as follows: We had thought it necessary to make use of an empty house, 47 miles from Anthony Thompson's, for a store house for our provisions, and we sent a guard of seven men, armed, to said store house. They immediately fortified the house, and had received some of our provisions. We were like to be short of meat, etc., and hearing that there were wagons, and supposing cattle, upon the road, one Mr. Robert McCay, who had the command of the store and the people there, sent a boy called James Smith, about sixteen years of age, down the road to hurry up the cattle and wagons. Said Smith meeting a man sent up by Mr. Adam Hoops, at Ray's Town, received information that the wagons were just at hand, upon which the boy returned with Mr. Hoops' man hither, the wagons at this time being behind. The wagons arrived at the store the 3d curr't, at noon. Inquiry was made of the wagoners where Mr. Hoops' man and the boy were, and they replied that they had not seen them; upon which they went out

They first found the boy's hat, and then Mr. Hoops' man's (named Arnold Vigorous) gun, and about ten perches from thence, Arnold lying dead, being shot through with two bullets and scalped. Mr. McCay immediately dispatched an express to me to the camp, about twelve miles from the store. I went down with a party of twelve men of Captain Hogg's company, and saw the corpse and got it buried, but can find nothing of the boy, only his horse we have That night, being the evening of the 3d curr't, we mounted guard at the store. About 9 o'clock we were attacked by Indians; their number we could not know. Two of our sentinels fired at two of the Indians which they saw, and I myself pursued singly the said two Indians, but being dark amongst the trees, could not see them nor overtake them, but heard them plainly about fifteen yards before me. The next day, being the 4th curr't, I returned to our camp, and was under a necessity to call the people together, and made use of all the arguments I could to induce them to continue in the service until we had finished. But, unfortunately, we had an alarm last night. One of the sentinels on the picket guard challenged three times and fired his musket, which has struch a great terror into the laborers; thirty of them are gone home this morning, and the remainder are very much dissatisfied, as they have no arms, and I am really afraid we shall not be able to keep them However, the Governor may depend upon my utmost endeavors to carry on the work, and that I won't leave my duty while I have ten men to work, or am recalled by your Honor.

"We are obliged to send off this morning a guard of twelve men and a sergeant of Captain Hogg's Company for a covering party for our returning wagons, and to bring up our provisions from the inhabitants, as we can't so much as hunt up our horses but with a guard. Our roads are all waylaid in order to cut off our provisions and any straggling men they can. Mr. William Smith is likewise under a necessity to go home this morning, as the boy that is taken prisoner (as we suppose) is his brother-in-law. We have now about three days' provisions.

"Please to excuse unconnections.

[&]quot;I am, respectfully, your Honor's most obed't, h'ble, servant,
"JAMES BURD."

[&]quot;TO THE HONORABLE GOVERNOR MORRIS."

[—]Col. Recs. of Penn., vol. vi., p. 466, and pp. 302, 318, 404, etc.; Shippen Papers, pp. 89 to 45.

Ligoneer—page 7.

The town of Ligonier, in Westmoreland county, on the Loyalhanna creek and Philadelphia turnpike road, fifty miles east of Pittsburg. Fort Ligonier was erected here in 1758.

Indian Town-page 13.

The Kittanning villages, inhabited chiefly by Delawares. On September 8, 1756, fourteen months after Smith's compulsory visit, they were attacked and destroyed by the Provincial troops, under the command of Col. John Armstrong. Now the site of the flourishing town of Kittanning, the county seat of Armstrong county, Pennsylvania.

Tullihas-page 13.

At or near the confluence of the Mohican and Owl creeks (forming the Whitewoman or Walhonding), in the township of Newcastle, Coshocton county, Ohio. On the map of Hutchins there is an Indian village near that point marked Owl's T. Among the Indians allied to the French, on the Upper Ohio, in 1754, a chief or warrior, named "The Owl," is mentioned in the letter of Captain Stobo, from Fort Du Quesne, July 29, 1754.—Penn. Col. Rec., vol. vi, p. 143; Memairs of Stobo, p. 92.

Gook-bo-sing, or Habitation of Owls. Heckwelder's Narrative, page 280; so talled from the quantity of these birds resorting thither.—Laskies's Missions, page 162.

Capt. Hutchins' Map, prefixed to the account of Benquer's Expedition against the Ohio Indians in 1764. Philadelphia and London, 1765-6. Republished by Robert Clarke & Co., Cincinnati, 1868.

The celebrated Delaware chief, Captain Pipe, had his place of residence in 1776 on the Walhonding, about fifteen miles above

Coshocton, the "Forks of Muskingum."—Heckwelder's Narrative, p. 143.

Adoption by the Indians-page 15.

John McCullough, a boy, who was captured by the Indians, near Fort Loudon, in 1756, underwent like transformation. He was painted, feathered, and ducked in the Allegheny river, near Fort Du Quesne, then clad in a new ruffled shirt and told he had become an Indian.—Narrative in Border Life, Lancaster, 1841, p. 91.

Pluggy-page 17.

A Mohawk chief, styled Captain Pluggy (probably son of Tecanyaterighto) appeared at the council held by Lord Dunmore with the Indians at or near Fort Pitt, in the fall of 1774. — Am. Arcb., 4th series, vol. i, p. 486.

He became celebrated, leading many bloody forays into Western Pennsylvania, Virginia, and Kentucky. Patrick Henry, Governor of Virginia in 1777, authorized an expedition to be raised and directed exclusively against the "enemy of Pluggystown." It was abandoned, however, from the apprehension it might cause a general Indian war. Letter of P. Henry to John Neville and Col. Morgan, at Fort Pitt, and reply. Minutes of the council of Virginia.—5 Penn. Arch., pp. 258, 260, 286.

Message of Killbuck to Col. Morgan.-Id., p. 44.

Letters of Zeisberger and Gen. Hand.—Id., pp. 443, 447.

Pluggy and his band defeated the whites near McClelland's Station, now Georgetown, Kentucky, on Christmas day, 1776, and again on Jan. 1, 1777.—McDonald's Sketches, p. 212.

Indian towns were often known to the whites by the name of

a prominent chief or warrior. "Pluggystown" was also known as Upper Chillicothe (Schoolcraft's Ab. Arch., vol. iv, p. 632), and as Old Chillicothe, four miles below Circleville, on the west side of the Scioto, where the celebrated Logan resided, and where he delivered his famous speech.—Ch. Whittlesey's Essays, pp. 142 to 147; Howe's Hist. of Ohio, pp. 402 to 406.

Buffalo Lick-page 21.

In Licking and Fairfield counties, now known as the Reservoir or Licking Summit of the Ohio Canal, ten miles south of Newark. The main Indian trail from the forks of the Ohio to the Miami towns led by this swamp, then, no doubt, of vast extent. Christopher Gist, agent of the Ohio Company (of Virginia), sent out to examine the country, with George Croghan and Andrew Montour, messengers, with presents from Governor Hamilton, of Pennsylvania, to the Twightwees (Miamis), reached this point and encamped on January 17th, 1751. On the next day they "set out from the Great Swamp," as it is noticed by Gist in his journal.—5 Col. Rec., p. 485; Evans' Map of 1755, and Evans' and Pownall's Map of 1776; Hutchins' Large Map, 1778; Pioneer Pampblet No. 3, p. 11, pub. by the Licking Co. Pioneer Society, Newark, O., 1869:

Catawbas-page 22.

This warlike tribe inhabited the Carolinas, chiefly in the country adjacent to the Catawba river. They were the ancient and inveterate enemies of the Iroquois or Six Nations, with whom they were continually at war. The other tribes conceded to them the highest character for bravery, daring and subtlety. When South Carolina was first settled by the English, in

1670, the Catawbas could muster fifteen hundred warriors; in 1836, the entire tribe numbered less than one hundred, who occupied the fine tract of land, fifteen miles square, in the counties of York and Lancaster, which was originally reserved for them by the Proprietary Government. The few remaining of this once formidable nation now reside in the western part of North Carolina.

Some writers suppose that the Catawbas were the remnant of the celebrated Eries, who were expelled from their ancient country on the shores of Lake Erie and driven south by the conquering Iroquois, in 1650. There is considerable evidence in support of this view.—Transac. Am. Antiq. Soc., vol. ii, p. 87; Hist. Cell. of South Carolina, vol. i, pp. 49, 188; Am. Abor. Arch., vol. iii, p. 288; Bishop Gregg's History of the old Cheraws, pp. 3, 18, etc.; Monzon's Map of the Carolinas, 1775.

Canesadooharie-page 25.

The Black river, in Lorain county. The route of the Indians with Smith appears to have been from the town of Tullihas up along the lake fork of the Mohican creek to its source in the northern part of Ashland county; thence a few miles north-easterly to the head waters of Black river, in Lorain. On the map published by Lewis Evans, in 1755, the "Guahadahuri" is the only river laid down between the Cuyahoga and the Sandusky, although it is placed too far west—about the locality of the Vermillion. On Captain Thos. Hutchins' large map of 1778, Black river is correctly laid down, and named "Riviere en Grys" (Gray). See, also, Knapp's History of Ashland Co., p. 11; Taylor's Obio, pp. 88, 521, note. The latter author and others have been misled by the misprint of

eight (in all the editions of the narrative excepting the original and the present) instead of eighty miles, stated by Smith to be about the distance between the Sandusky and Black rivers. The correct distance does not exceed fifty-two miles.

The Falls of Black river, at Elyria, in Lorain county, are doubtless the same mentioned in the Narrative (pp. 28 and 42); their descent is forty feet perpendicular. The reader will, of course, make due allowance for the errors in the distances given in the Narrative. Smith was young, and his means of taking and preserving notes, either in the wigwam or the canoe, very scanty.

Potatoes-page 29.

Ogh-ne-an-ata. - Mobawk Vocabulary, in Am. Abor. Arch., vol. ii, p. 487.

Large Creek-page 29.

Rocky river in Medina, Lorain and Cuyahoga counties. According to the distances given in the narrative their "winter cabin" was probably erected on the east branch of the Rocky river, either in the present township of Hinckley in Medina county or in the adjoining township of Royalton in Cuyahoga. Bear, deer and wolves were very abundant in this region so late as the year 1818.—Northrop's Hist. of Medina Co., p. 110, etc.

Sunyendeand-page 44.

Sir William Johnson, on his way home from Detroit in September, 1761, crossed the Portage from the mouth of the river at the site of the present town of Port Clinton. He then went down the Bay to "the encampment" "where the block-house

is to be built," about the location of Venice, three miles west of Sandusky City. He mentions a Wyandot town as "almost opposite the Carrying-place," and "another village of Hurons about three miles distant" from the place of encampment.—Diary of Sir Wm. Johnson, Appendix to Stone's Life and Times, vol. ii, p. 466.

Smith's description of the locality of this town "can only apply to Pipe creek, and the big fields lying south-east of and about a mile and a half from the present town of Sandusky."

—Address of Hon. J. M. Root, Sept. 1862; Fire Lands Pioneer, vol. iv, p. 22. "Junqueindundeh" is the name given to an Indian village near the mouth of the Sandusky river, on Hutchins' Map in the account of Bouquet's Expedition in 1764; on Evans' Map of 1755 a Wyandot town is placed at the foot of Sandusky bay on the south side; this it is very probable was "Sunyendeand."

The Lake-note to p. 44.

The color of the water is also noticed by the German Prince Maximilian of Wied in his book of travels in North America in 1833, p. 490. "Lake Erie. The splendid bluish-green waters of which, like all the great Canadian lakes, are exactly of the same color as those of Switzerland."

Arthur Campbell-page 49.

Colonel Arthur Campbell of Washington county in South-western Virginia. He escaped from the Indians about three years after meeting with Smith, and returned by way of Fort Pitt to Virginia, where he afterward became distinguished in civil and military life, particularly as commander in a successful expedition

against the Cherokees in 1781. He was a delegate from Fincastle county to the Virginia Revolutionary Convention of 1776. The Royal Oak ford of the Holston river is in the present county of Smythe about three miles east of the town of Marion. Colonel Campbell removed to Knox county, Kentucky, where he died in 1816 in the 74th year of his age.—Howe's Virginia, p. 503; Moore's Diary of the Revolution, vol. ii, p. 372; Campbell's History of Virginia, p. 690; Bishop Meade's Virginia, vol. i, p. 153.

The Caghnawagas—pages 52 and 105.

An ancient tribe of the Mohawks in the interest of the French, who early in the last century induced them to remove from New York, and settle at the rapids of St. Louis near Montreal.—Doc. Hist. of New York, vol. i, p. 27; Colden's Hist. of the Five Nations, vol. ii, p. 121; New York Col. Hist., vol. vii, p. 15; Hist. Mag., vol. x, p. 321. Called the Praying Indians.—New York Col. Hist., vol. v, pp. 728, 753.

Cuyahoga-page 56.

Ka-ih-ogh-ha. River, in the Mohawk tongue.—Vecab. in Am. Aber. Arch., vel. iii.

Carrying place—page 56.

The old Indian Portage Path between the Tuscarawas branch of the Muskingum river, and the Cuyahoga, in Portage and Coventry townships in the present county of Summit. It was about eight miles in length. On the Maps of Evans and Hutchins it is laid down "I mile Portage."

Rapids-page 57.

The falls of the Cuyahoga river in Summit county four miles north-east of Akron. The descent is about 200 feet in 23 miles.

Little Lake-page 57.

One of the numerous Beaver Ponds on the head waters of the Mahoning—no doubt much diminished in extent since the clearing of the forest, and the drainage of the land. It may be found however in the southern part of Mahoning county.

Johnson's Mohawks-page 69.

Sir William Johnson, Superintendent of the affairs of the Six Nations, and other Northern Indians. The Mohawks adopted him as a member of their nation, with the rank of war chief, in 1746. He resided near the Mohawk villages at Johnstown, now in Fulton county, New York.—Stone's Life of Sir Wm. Johnson, vol. i, p. 209.

Great River-page 79.

The Ottawa.

Falls of Sandusky—page 84.

Rapids at Fremont, Sandusky county, Ohio.

Prairies-page 85.

Formerly known as the Sandusky plains; now within the counties of Crawford, Wyandot, Marion, and Hardin.—Kilbourne's Obio Gazetteer; Hough and Bourne's large Map of Obio, 1816; Map in the first vol. of the Transactions of the Am. Antiq. Society.

Portage—page 86.

By the Sandusky, Sciota, and Ohio rivers lay the route of the Indians of Detroit and Lake Huron when going to war with the Catawbas and other southern tribes. " They ascend the Sandusquet river two or three days, after which they make a small portage, a fine road of about a quarter of a league. Some make canoes of elm bark, and float down a small river [the Sciota] that empties into the Ohio."—Memoir of Vaudreuil, Governor of Canada, to the Council of Marine, from Quebec, October 30, 1718, Paris Documents, New York Col. Hist., vol. ix, p. 868; Pownall's Top. Disc. of North America, p. 42; and map. "Through these rivers lies the most common pass from Canada to the Ohio and Mississippi."—Morse's Am. Gazetteer of 1798, p. 497; Kilbourne's Ohio Gazetteer for 1817, p. 60; Carey's Atlas for 1812 This once important portage extended from the site of Garrett's Mill, near the village of Wyandot, on the Sandusky river, in Wyandot county; thence south, about four miles on a ridge, through part of Dallas township in Crawford county, to the north branch of the Little Sciota near Swinnerton, on the Old Fort Ball and Columbus road in Grand Prairie township, Marion county. The length of the portage varied according to the stage of water. It was known as the "Four Mile Cross." In high water the north branch of the Little Sciota could be navigated by canoes to a point about a mile distant from Garrett's Mill, on the Sandusky. A cut has been made through the ridge about half a mile east from the village of Wyandot, by which the waters of both streams are united. [Notes to the writer from S. R. Harris, Esq., of Bucyrus, and Wm. Brown, Esq., of Spring-Mr. Brown settled near Wyandot in 1826, and surveyed the Wyandot Indian Reservation for the U.S. Government.

The Ollentangy—pages 87 and 99.

By a law of the Legislature of Ohio, passed in 1833, "to restore the Indian names to certain streams"—this name is incorrectly given to the Whetstone, the eastern affluent of the Sciota, the Delaware Indian name of which was Keenhong-shecon-sepung, or Whetstone creek, in English .- John Brickell's Narrative in American Pioneer, vol. i, p. 55. Brickell had been a prisoner with the Delawares, in Ohio, for over four years. He spoke their language as well as his own. He resided in Columbus from 1797 until his death in July, 1844. The narrative is reprinted in Martin's History of Franklin County (Columbus, 1858), omitting the part relative to the Whetstone. Big Darby creek, which rises in Logan county and flowing south-east empties into the west side of the Sciota in Pickaway county, opposite Circleville, is the real Ollentangy; this is clearly evident from Smith's description of his route from the Sandusky portage to that stream, and of the country between it and the waters of the Miami (or Mad river).

The "very large Prairie" is now embraced within the counties of Madison, Clarke, Champaign, Fayette, Pickaway, and Greene, between Darby creek and Mad river.—See Hough and Bourne's large Map of Ohio, published in 1816; also Kilbourne and Bourne's Map, of 1820, in Arch. Amer., vol. i; Kilbourne's Gazetteer of Ohio, for 1819, p. 61.

Little Lake-pages 50, 100, etc.

Sandusky bay. It is about twenty miles long and from one to four miles wide. It was formerly "termed by the inhabitants the Little Lake."—Brown's Views on Lake Erie, 1814, p. 73.

Sa-undustee, water, in the Wyandot tongue.—Gallatin's

Synopsis and Vocab. in vol. ii. of the Trans. of the Am. Antiq. Soc., p. 332; see also vol. i, p. 295. By changing the pronunciation the meaning of this and other words in the Wyandot language, expressing proper names, varied. Sah-un-dus-kee, clear water. Sa-anduste, or water within water pools.—John Johnston, in Trans. Am. Antiq. Soc., vol. i, p. 297; J. M. Roots' Address; Fire Lands Pioneer, vol. iv, for June, 1863, p. 21. The latter signification is peculiarly applicable to Sandusky bay and the extensive marshes on its borders, which are intersected in many directions by pools and channels of open water.

Colonel Grant—pages 102-3.

Grant's defeat and capture took place on the 14th day of September, 1758. He was a Major General in the British service during the American Revolution. He was promoted to the rank of Lieutenant General in 1782, and General in 1796, and died "very old," at his seat at Ballendallock, near Elgin in Scotland, about the 13th of May, 1806.—Biog. Sketch in N. Y. Col. Hist., vol. x, p. 903. The court house in Pittsburg, fronting on Grant street, stands near the western extremity of the once beautiful eminence called "Grant's Hill," which long since has been graded and covered with buildings.

Susquehannah Campaign—page 107.

In September and October, 1763, the Indian villages destroyed stood on the Great Island and on the banks of the Susquehannah river, in the present counties of Clinton and Lycoming.—Gordon's Hist. of Penn., p. 399; Sculls' Map, 1770; Howells' Map, 1792.

Gen. Bouquet's Campaign—pages 107-8.

The hostages were fourteen in number; two Mingoes, six Delawares, and six Shawnees. Only the latter escaped on the way to Fort Pitt. The others being unconfined afterward disappeared, excepting three. The prisoners held by the Shawnees were collected during the winter and brought to Fort Pitt (in May, 1765), where five hundred and seventy-one chiefs and warriors (besides women and children,) assembled and held a friendly conference with Major Murray and the officers of the garrison. The treaty made with Gen. Bouquet the preceding November at the Muskingum was formally ratified. One hundred and nineteen Shawnee warriors were present.—Journal of George Croghan, in Col. Rec., vol. ix, p. 250 to 264; Hist. Account of Bouquet's Expedition, p. 88; Id. p. 239.

Katepacomen (or Simon Girty), was one of the Delaware hostages.—Col. Rec. vol. ix, p. 228. It appears that upon one occasion, during the campaign, the Shawnees selected James Smith to represent them.—Journal of Gen. Bouquet, Col. Rec., vol. ix, p. 219.

In 1764 Colonel Bouquet erected a brick redoubt as an addition to Fort Pitt. It is yet standing, and used for a dwelling house. The stone tablet in the wall, bearing the inscription, Coll. Bouquet, A. D. 1764, has been removed recently and placed in the wall of the new city hall. This redoubt is the only relic of British dominion in the Ohio valley.

The governor and council of Pennsylvania, uncertain of the consequences of the escape of the Shawnee hostages, deferred proclaiming the Indian trade opened according to the royal proclamation of October 7th, 1763, until notified by Sir William Johnson that a general peace had been concluded with the

Western Indians.—Proceed. of Council, Jan. 21, 1765; Col. Rec., vol. ix, p. 239. At the conferences at the Muskingum and Fort Pitt the Indians expressed their anxiety for the beginning of trade, and were displeased when it was refused.—Id. pp. 261, 250, 251. General Gage was anxious to have the trade commence, fearing the Indians would again resort to the French.—Letters to Gov. Fenn, id. p. 266, 268. Governor Penn's proclamation declaring the Indian trade opened to licensed traders was issued on June 4, 1765.

The Conococheague settlement, now Franklin county, Pennsylvania, being on the extreme frontier, suffered repeatedly all the horrors of Indian warfare. The settlers were Scots-Irish Presbyterians, who "though neglected by the royal and provincial governments throughout all the Indian wars sustained nearly the whole burden of defending the frontier."-Gordon's Hist. of Penn., p. 624; Rupp's Hist. of Franklin Co., p. 486; Chambers' Tribute to the Scots-Irish, Letters, p. 88; Parkman's Pontiac, chap. "Declaration and remonstrance of the distressed and bleeding frontier inhabitants of the province of Pennsylvania."— Pamphlet, Feb. 13, 1764. "Two hundred miles of an extended frontier all so exposed to the incursions of the Indians, that no man can go to sleep within ten or fifteen miles of the border without danger of having his house burned and himself and family scalped or led into captivity before the next morning."-Letter in Gordon's Penn., p. 624.

The policy of the governor and the commander-in-chief, Gage, was not understood or appreciated by the people of the frontier, and they determined on their only preventive course. Their leader was James Smith, who (says Chambers, Tribute, p. 82) was "a man of resolution, of indomitable courage, and

inflexible from any purpose which he deemed necessary for the safety of the inhabitants."

His family were prominent in the county from its earliest settlement. "Smith's," now Mercersburg, "was in early days an important place for trade with the Indians and settlers on the Western frontier."—Rupp's Hist. of Franklin Co., p. 475.

The traders' goods were destroyed, as related in the narrative and in a letter from Colonel Reid commanding the district of Fort Pitt.— Col. Rec., vol. ix, p. 269.

The convoy was in charge of Captain Robert Callender, an old trader. It consisted of eighty-one horse loads, sixty-three of which were destroyed.

The affair caused a great sensation throughout the province. The goods, valued at £3,000, belonged to Baynton, Wharton and Morgan, who alleged they were destined for the Illinois and to be stored at Fort Pitt.—See Letters of Sir. Wm. Johnson to Gov. Penn, Penn. Arch., vol. iv, pp. 216, 226.

He "greatly disapproved" of the course of the traders in forwarding their goods before the trade was opened.

General Gage was likewise "of the opinion" that "the traders had hopes of getting first to market by stealing up their goods before the trade was legally permitted."—Penn. Arch., vol. iv, p. 215. During this summer traders' goods were not allowed to go forward without a pass from William or James Smith. The following is a copy of one from Penn. Arch., vol. iv, p. 220:

"As the Sidling hill volunteers have already inspected these goods, and as they are all private property, it is expected that none of these brave fellows will molest them upon the road, as there is no Indian supplies amongst them. Given under my band, May 15, 1765.

" (Signed)

JAS. SMITH."

The governor by the advice of the council, on Jan. 15, 1766, removed William Smith from the magistracy, and directed the chief justice to issue a writ for the apprehension of James, —Letter of Gov. Penn to Gen. Gage, Col. Rec., vol. 1x, pp. 293, 297; Rupp's Hist. of Bedford Co., p. 510. It does not appear that any attempt was ever made to execute the writ, although it was issued to the sheriff of Cumberland county.

Sideling Hill—page 109.

A low ridge of the Allegheny mountains in Fulton county The foot of the hill is about sixteen miles east of the town of Bedford. The road across it, seven miles in length, is well remembered by travellers as tedious, and often dangerous.

Affairs at Fort Loudon—page 110.

Lieutenant Charles Grant of the 42d Highland regiment commanded at Fort Loudon. The following characteristic letter was sent to him by Smith:

Smith's Run, June 19, 1765.

Sir: The arms that are detained in Loudon you may keep them, keep them! I am, etc.,

JAMES SMITH.

-Arch., vol. iv, p. 229.

In November, Lieutenant Grant having taken more arms from the country people, and being ordered to Fort Pitt to compel a surrender of the guns, the riflemen headed by Smith besieged Fort Loudon for two days and nights, so closely, that no one was permitted to go in or out of it. Firing was kept up "upon all corners of the fort, so that the centrys could not stand upright on the bastions." No one was hurt on either side. On the 10th of November the guns

were surrendered to the custody of Wm. McDowell "until the governor's pleasure respecting them should be known." The arms were "five rifles and four smooth bored guns."—Letters and Depos. of Lt. Chas. Grant and others; Penn. Arch., vol. iv, pp. 220 to 248.

Peace with the Indians—page 113.

Sir William Johnston made peace with the Ohio Indians, Mingoes, Shawnees, and Delawares, at Johnston Hall, July 13, 1765.—New York Col. Hist., vol. vii, p. 754.

Tennessee-page 114.

This exploration by Colonel Smith and his companions was, with the single exception of that of Henry Scaggins, a hunter, the first ever made of the country west of the Cumberland mountains in Tennessee by any of the Anglo-Saxon race.—Ramsay's Annals of Tenn., p. 70; Haywood's Civil Hist. of Tenn., p. 77.

Fort Chissel—page 118.

Fort Chiswell was built by Colonel Byrd and his regiment from Virginia in 1758; he stationed a garrison in it.—Haywood, p. 28. It stood about nine miles east of the present town of Wytheville in Wythe county.—Howe's Virginia, p. 514, 515; Madison's Map of Virg.; see Table of Distances in Poulson's Am. Almanac for 1789.

Indians and Traders—page 119.

Letters in the *Pennsylvania Gazette*, from Fort Pitt, dated July 26 and 28, 1769, mention the great probability of another war; "the Indians are so insolent, robbing houses, stealing

horses, and threatening the inhabitants."—Penn. Gaz. for Aug. 17, 1769; Id. Aug. 31, 1769; Id. Oct. 5, 1769.

Traders' goods destroyed—page 119.

Captain Robert Callender was the principal sufferer by the destruction of traders' goods at the crossings of the Juniata in Bedford county in August, 1769. He afterward applied to the legislature for relief, stating his losses at near £600.—Petition, March, 6, 1775; Assembly Journals, p. 575.

Affray near Bedford—pages 121 to 130.

Smith was committed to the jail in Carlisle on the 22d of September, 1769, charged with shooting John Johnston on the 20th of the same month. A large body of armed men assembled to rescue him fearing (they said) he would be taken to Philadelphia for trial. Col. John Armstrong, the Rev. John Steel, and other leading citizens, endeavored to dissuade them from their purpose, while the magistrates assisted the sheriff in raising a guard to defend the jail. Smith sent his intended rescuers "a candid letter declaring his desire to have a trial by the laws of his country, begging them to return home," etc. They did not desist, however, until from the windows of the prison he "begged them in a solemn manner to return, and to shed no. innocent blood;" this, with assurances that the prisoner should be tried in the county and not elsewhere, turned them reluctantly from their design.—Letter from Carlisle, Sept. 24, 1769, in the Penn. Gazette for Oct. 5.

Commissioner of Bedford and Westmoreland Counties—page 130.

Colonel Smith had removed to his land on Jacob's creek, a branch of the Youghiogheny, then in Bedford county, which was erected in 1771, and included all of the Western part of the province. From Bedford, Westmoreland county was formed in 1773; it embraced within its limits all of the province west of the Laurel Hill. This territory was claimed by Virginia, whose jurisdiction over it the governor, Lord Dunmore, attempted by violent measures to enforce. Fort Pitt was seized by a band of armed partizans, headed by Captain John Connolly, and its name changed to Fort Dunmore. New counties were formed from which delegates were sent to the Virginia legislature. Justices and other civil officers were commissioned by the authorities of Virginia. Court-houses were erected and Virginia courts regularly held within the limits of the present counties of Allegheny and Washington in Pennsylvania. The people were divided in their allegiance; arrests, counter-arrests, and other violent acts, frequently occurred during this seven years' contest. The breaking out of the Revolutionary war in 1775 and a recommendation by Congress on the subject abated the civil strife. The controversy ended in 1780 by mutual agreement between the two states, Virginia yielding her claims to the disputed territory. The completion of Mason and Dixon's line in 1784, permanently settled the boundary.—Penn. Arch., vol. iv, pp. 435 to 633; Penn. Col. Rec., vol. x, pp. 140 to 240; Hist. of Mason and Dixon's line, by James Veech, Pittsburg. 1857; Report of the Surveyor General for 1865, Harrisburg, 1866.

For three years of these turbulent times James Smith was

John Penn doubtless was glad to have an adherent of his ability and energetic character, and quite willingly overlooked past differences. On the 8th of April, 1774, Joseph Beeler and James Smith, commissioners, addressed a communication to the governor stating "their disagreeable situation owing to the present disturbances," and that "the greater part of the people in the back parts of the county absolutely refuse to pay their taxes or serve in the office of collector." They further allude to the "disturbances of the court by a number of armed men," and ask "his honor's advice and assistance," assuring him "that every step shall be taken in their power for the benefit and advantage of the province."—Penn. Arch., vol. iv, p. 487.

In February, 1775, Smith was arrested and "bound over to answer the court of Virginia, before Dorsey Pentecost, one of their justices," who also issued "precepts" for the arrest of the sheriff and other Pennsylvania officers, saying "they were imposters on the government and dominion of Virginia, and he would have them confined."—Deposition of James Smith; Arch., vol. iv, p. 610; Col. Rec., vol. x, p. 235.

Another Indian War, 1774—page 130.

This was known as Dunmore's war. It ended with the defeat of the Indians at Point Pleasant, October 10, 1774.

Indians' Attack-pages 134, 135.

The date of the year in the narrative is erroneous, it should be 1777. "I have sent five Indian scalps taken by one of our scouting party, commanded by Colonel Barr, Colonel Perry, Colonel Smith, and Captain Hinkston, being volunteers in the action. The action happened near Kittaning, they retook six horses the savages had taken from the suffering frontiers."—

Extract of Letter from Arch. Lochry to President Wharton, duted at "Westmoreland, ye 6th December," 1777; Penn. Arch., vol. vi, p. 69.

French Creek Expedition—page 135.

MINUTES OF THE SUPREME EXECUTIVE COUNCIL,

Philadelphia, March 20, 1786.

Comptroller General's reports upon the following accounts read and approved, viz: Of Captain John Woods for pay of his company of Westmoreland county militia, commanded by Colonel Smith under orders from General McIntosh, and for arms lost on the expedition.

Of Captain John Kyle, for pay of his company employed on the said expedition.

Of Colonel James Smith, for pay of the militia of West-moreland county, under his command, employed on the French creek expedition in 1778.—Col. Rec., vol. xiv, p. 662.

General McIntosh—page 135.

Brigadier General Lachlan McIntosh of the Continental army succeeded General Hand in command of the Western district; (head quarters at Fort Pitt) in May, 1778. In October following he built Fort McIntosh, "upon the Indian side of the Ohio river" (where the town of Beaver now stands), and in November and December erected Fort Laurens on the west bank of the Tuscarawas river, half a mile below the present town of

Appendix.

Bolivar, Tuscarawas county, Ohio.—Penn. Arch., vol. vi, pp. 467, 564, 646; vol. vii, p. 132; Id. vol. xii, pp. 382, 400; Herring's Nat. Port. Gall, vol. iii; Howe's Ohio Hist. Col., p. 483.

FINIS.

•

INDEX.

Adams, George, 118.
Appalachian Mountains, 113.
Armstrong, General John, 107, 154, 159, 166, 182.

Baker, William, 113. Barr, Colonel, 184. Bear, 33.
Beaver. Transformation, 57; habits, 59. Bedford, affray near, 121, 182. Big Beaver River, 56. Big Darby Creek, 175. Black boys, 119, 179. Black River, 169. Boundary. Va. and Penn. 183. Bouquet, General. Expedition into Ohio, 107, 151, 153, 177. Bourbon County, Ky. 138. Braddock, General. Indians propare to attack, 11; return with prisoners, f2; defeat, 151, 154, 155 Braddock's Road, 5, 163. Bradstreet, General, 153, 155. Buffalo, 21. Buffalo Lick, 21, 168. Burd, Colonel James, 164. Burgoyne, General. Defeat, 156.

Caldwell, Rev. James, vii.
Callender, Captain Robert, 179, 182.
Campbell, Colonel Arthur, 49, 171.
Campbell, George. Song, 111.
Canesadooharie River, 25, 38, 40, 56, 169.
Carlisle, 122.
Caughnewaga, 105.
Cuyahoga River, 43, 56, 71, 73, 75, 172.
Cherokee River, 113.
Chillicothe. "Upper" and "Old," 168.
Clark, General G. R. 155.
Connolly, Captain John, 183.
Conococheague, 5, 105, 108, 119, 178.
Crawford, Colonel, 151, 155.
Croghan, George, 164, 168.

Cumberland River, 114.

Deny, William, 126.
Detroit, 49, 75, 79, 102, 105.
Duffield, William, 108, 134.
Dunmore, Lord, 155, 167, 183, 184.

Edwards, Colonel, 155. Elk, 21. Elliott, Robert, 134. Elliott, S. B. zii.

Forbes, General, 102, 154.
Fort Bedford, 119, 122.
Fort Chissel, 118, 181.
Fort Dunmore, 183.
Fort Du Quesne, 7, 8, 102, 104, 164.
Fort Laurens, 185.
Fort Loudon, 5, 105, 110, 151, 163, 180.
Fort McIntosh, 185.
Fort Pitt, 136, 151, 177, 183.
Fox, 38.
French Creek, 135, 137, 185.

Gage, General, 178.
Garrett's Mill, 174.
Geese, 57, 83.
George, Robert, 126.
Girty, Simon, 177.
Gist, Christopher, 168.
Grant, Captain Charles, 110, 180.
Grant, Colonel, 102, 151, 176.
Great River, 79, 173.

Hamilton, Governor, 168.
Handy, William, vii.
Harmar, General, 152, 155.
Henry, Patrick, 167.
Hinkston, Captain John, 135, 185.
Hoge, Jonathan, 134.
Hogg, Captain, 165.
Holmen, John, 125.
Holatein River, 113.
Hoope, Adam, 164.

7

Horses, wild, 41. Horton, Joshua, 113. Howell, Jacob S. 133.

Indian Customs: running the gauntlet, 8; adoption of whites, 14, 167; war dance, 18; courting dance, 19; songs, 19; food, 26, 38, 51, 139; canoes, 27; preparing skins, 29; winter cabins, 29; bear hunting, 33; sugar making, 37, 69; trapping raccoons, 37; fox, 38; hospitality, 43, 140; squaws at work, 45; games, 46, 77; religion, 52, 98; tents, 53; transformation of animals, 57, 82; speeches, 65, 90, 97; snowshoes, 67; immodesty of Jibewa girls, 72; swearing, 74; intemperance, 76; sweat house, 95; prayer, 96; fishing, 100; general habits, 139; titles, 139; courtship, 140; traditions, 142; police or civil government, 147; marriage laws, 148; penal laws, 149; discipline, 150; mode of war, 151, 161. Indian Language: Ashalecea, the great knife, 104. Cancheanta, hominy, 26. Carreyagaroona, inferior deities, 145. Gookhosing, habitation of owls, 166. Kaihoghha, river, 172. Manete, the great spirit, 143. Matchemaneto, the evil spirit, 143. Ohnenata or, Oghneanata, potatoes, 26, 170. Conasakroona, the evil spirit, 75, 146. Oiranuge, the great spirit, 75, 144. Saundustee, water, 75. Stokarehaugo, the Dutch, 44. Tulkasage, the English, 81. Indian Tribes: Canasataugas, 6. Catawbas, 22, 168, 169. Caughnewagas, 13, 39, 52, 70, 142, 146, 172. Delawares, 6, 10, 13, 146, 160, 166. Eries, 169. Iroquois, 168. Jibewas, 65, 78, 102. Mohawks, 69, 173. Mohicans, 13. Miamis, 168.

Ottawas, 52, 65, 70, 78, 81, 85, 102,

Pottowatamies, 78, 102. Shawanees, 146. Twightwees, 168. Wiandotts, 26, 39, 44, 78, 81, 102, 142. Indian Traders, 108. Indian Town, 13, 166. Indians. Asallecoa (Mohawk Solomon), 17, 20, 21. Chinnohete, 72. Jacobs, Captain, 159. Manetehcoa, 68, 70. Maully, 52, 63. Nungamy, 87, 90, 105. Pipe, Captain, 166. Tecaughretenego, 51, 57, 65, 80, 84, 88, 94, 104, 144. Tecanyaterighto (or Pluggy), 17, 24, 167. Tontileaugo, 24, 32, 35, 40, 51, 84, 88.

James, a mulatto boy, 114. Jirk, 116. Johnson, Sir William, 113, 170, 177, 181. Johnston, John, 125, 182. Juniata River, 120.

Kittaning Villages, 166. Kyle, Captain John, 185.

Lake Erie, 24, 26, 43, 54, 75, 171.
Licking Summit, 168.
Ligonier, 7, 166.
Little Lake, 50, 57, 100, 173, 175.
Logan, General, 155.
Loughrie, Colonel, 152, 155.
Loyalhanna, 7.
Lyle, Joel R. Early Kentucky printer, x, xi.
Lyle, Rev. Joel K. xii.
Lyon, William, 134.

McCay, Robert, 164.
McClane, James, 134.
McClelland's Station, Ky. 167.
McComb, William, 134.
McCommon, Major James, 131.
McCullough, John, 165.
McDowell, William, 181.
McIntosh, General L. 135, 155, 185.

McQuaid, Miss Sarah, xii.
Miami of the Lakes, 75, 83, 175.
Mohican Creek, 166.
Monkton, General, 154.
Montour, Andrew, 168.
Montreal, 79, 105.
Morgan, Colonel, 167.
Morrist, Governor, 163.
Morristown, 134.
Murray, Major, 177.
Muskingum River, 13, 25, 42, 56, 107, 167, 172.

Neville, John, 167. North Mountain, 106, 108.

Ollentangy Creek, 86, 87, 99, 175. Ottawa River, 79, 173. Owl Creek, 166.

Parker, Captain William, 134.
Patton, Samuel, 134.
Patton, Captain Thomas, 134.
Peebles, Lieut. Col. Robert, 134.
Pennsylvania Gazette, 124.
Pepper, Lieut. Col. William, 134.
Perry, Colonel, 184.
Piper, Colonel John, 134Piuggystown, 168.
Pollen, Henry, 108.
Portages, 170, 172, 174.
Potomack. Indian inroad on, 24.
Prairies, 85, 173, 175.
Presq' Isle, 56.
Proctor, Colonel John, 134.

Quaker government of Penn. 106.

Raccoons, 27, 37, 57, 82. Roads. Early in Penn. 5, 163. Robb, David, 134. Rocky River, 170. Rodgers, Margaret, vii. Rocgers, Rev. Dr. vii.

St. Clair, General A. 152, 155. St. Clair, Sir John, 163. St. Lawrence River, 79, 105. Salt Lick, 21. Sandusky, 43, 84, 100, 105, 171, 173, 174, 175. Savage, John, 50.

Scaggins, Henry, 181.
Sciota River, 21, 85, 99, 105, 174, 175.
Shakers in Ohio. Smith's tracts on, x.
Sideling Hill, 109, 170, 180.

SMITH, COLONEL JAMES. Birth, v; capture, vi, 6, 164; first marriage, vi, 106; family, vi; second marriage, vii; affection for his first wife, vii; removal to Kentucky, viii; character, viii; elected representative, ix; ordained, ix; visit to Shakers, ix; publishes tracts against them, x; publishes work on Indian warfare, x; death, x; taken prisoner to Fort DuQuesne, 7; runs the gauntlet, 8; witnesses preparations for the attack on Braddock, 11; and arrival of the prisoners, 12; taken to Tullihas, 13; ceremony of adoption, 14-17; hunts with the Indians, 20; is lost and reduced to bow and arrows, 24; starts for Lake Erie with his adopted brother Tontileago, 24; reaches Canesadoharie, 26; loses his books, 28; make their winter cabin, 29; bear hunting, 33; sugar making, 36; recovers his books, 39; chase after horses, 41; arrive at Sunyendeand, 44; meet Arthur Campbell, 49; adopted by Tecaughretanego, 11; at Cuyahoga, 16; to Beaver Creek, 17; lost again, 62; his reception on his return, 65; alarm, 69; conjuring, 70; back to Cuyahoga, 71-75; on the lake to Fort Detroit, 71; a big drunk, 76; return to Ohio, 84; winter at headwaters of Sandusky and Scioto, 86; on the Ollentangy, 87; starvation, 89; tempted to escape, 92; returns, 93; goes to Sunyendeand, 100; to Detroit, 105; to Caughnewaga, 105; escapes and returns home, vi, 105; appointed Captain of Rangers, 106; ensign in the regular service, 107; joins Bouquet's expedition as Lieutenant, 107; leader of the Black boys, 109; releases prisoners from Fort Loudon, 110; excursion into Tennessee, 113-19; adventure as leader of the Black boys, 1 19-22; captured and imprisoned, 122; trial and release, 130; commissioner, 130, 183; with Washington's army in New Jersey, 131; recommendations, 132, 134; receives Colonel's commission, 134; expedition to French Creek, 135, 185; settles in Kentucky, 138.

His family. Jonathan, vi; Wılliam, vi, viii; James, vi, viii, ix; Robert, vi, viii, viii, xi; Jane, vi; Elizabeth, vi; Rebecca, vi, viii.

Smith, James, 113, 125.

Smith, Rev. J. M. vii, xii.

Smith, William, Commissioner of Roads, 5, 164; letter to Pennsylvania Gazette, 124.

Smith's Road, 164.

Snakes, 57, 82.

Snow Shoes, 67.

South Mountain, 106.

Stanwick, General, 154.

Steele, Rev. John, 182.

Stobo, Captain, 166.

Stone, Uriah, 113.

Stone River, Tennessee, 114.

Sunyendeand, 44, 49, 100, 170.

Susquehanna Campaign, 107, 176.

Tennessee River, 114, 181. Thompson, Anthony, 164. Thomson, Mr. a pioneer, 100. Thomson, William, 120. Todd, Colonel, 152. Traders' goods destroyed, 110, 119, 182. Tullehas, 13, 166.

Verses composed by Colonel Smith, 116. Vigoras, Andrew, killed by the Indians, 6, 165.

Virginia, Indian raid on, 46, 49.

Walhonding Creek, 166.
Washington, General, 131, 134.
Whetstone Creek, 175.
Whitewoman's Creek, 166.
Wilkinson, General, 155.
Wilson, Anne, wife of Col. Smith, vi.
Wolfe, General, 105.
Wood, Captain John, 185.
Wyandott Village, 174.

Youghiogheny River, 5, 121.

Zeisberger, 167.

